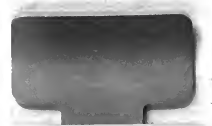

LLI







[redacted]

THÉATRE D'ÉDUCATION.



IMPRIMERIE DE CABUCHET, A BESANÇON.

THÉATRE D'ÉDUCATION,

PAR Mme DE GENLIS.

> Leçon commence, exemple achève.
> LAMOTTE, *fable de l'Aigle et de l'Aiglon.*

NOUVELLE ÉDITION.



TOME PREMIER.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS No 49.

M DCCC XXV.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR (1).

On doit accorder à l'auteur de ce petit Théâtre le mérite d'avoir créé

(1) Cette préface n'est point de l'auteur, mais de feu *M. de Genlis;* elle fut faite pour la première édition. On avoit gravé à la tête de cette édition la devise de l'auteur, qui est une lampe avec ces mots: *Pour éclairer je me consume.* Et comme c'étoit, non l'auteur, mais l'éditeur qui parloit, on écrivit: *Pour éclairer tu te consumes.* On a depuis écrit et répété souvent *qu'il y avoit beaucoup d'orgueil dans cette devise,* et il est bien aisé de prouver l'injustice de cette accusation. L'auteur avoit vingt-trois ans quand elle a pris cette devise, qui se rapportoit uniquement à ses enfans. Elle travailloit dès-lors pour eux; et, pour écrire sans distraction, elle n'écrivoit que la nuit, ce qui lui donna l'idée de sa devise. Elle étoit d'ailleurs très-décidée à ne jamais rendre ses ouvrages publics, et il est bien certain qu'elle eût été fidèle à cette résolution, sans les motifs intéressans

un genre de pièces dont personne n'avoit encore conçu l'idée. Ce genre peut sans doute être perfectionné; mais pourroit-on refuser de l'indulgence aux premiers essais? Il falloit vaincre de grandes difficultés pour faire des drames intéressans sans le secours de l'intrigue, des passions violentes, des

---

qui devoient l'engager à y manquer. Ces motifs furent assez connus dans le temps; ils n'étoient point fondés sur l'espérance d'offrir un ouvrage véritablement utile et fait pour être accueilli; elle avoit trop de défiance de ses foibles talens pour se flatter d'obtenir, ou même pour désirer vivement des succès. Au reste, depuis qu'elle fait imprimer ses ouvrages, elle a quitté son ancienne devise, parce qu'elle ne convient plus à sa situation. Elle n'a pu se refuser cette apologie : il y a mille critiques auxquelles elle ne sera jamais tentée de répondre; mais elle a un tel mépris pour l'orgueil, qu'elle ne sauroit supporter une accusation de ce genre sans se justifier.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MES FILLES.

Presque *toutes les pièces qui composent ce* Théâtre *ont été faites pour vous seules, pour l'amusement et l'instruction de votre enfance. Si j'ai su peindre des mères tendres et des enfans dignes d'être aimés, c'est à vous que je dois la vérité des tableaux que j'ai offerts et des sentimens que j'ai exprimés. Vous avez été les objets de ce travail, et vous en êtes devenues la récompense. Je n'ai point les talens qui peuvent inspi-*

contrastes des vices et des vertus; enfin, quand on s'est imposé la loi de ne point faire paroître d'hommes (1), et de ne pas dire un seul mot qui ne soit ou qui n'amène une leçon. Ces pièces ne sont que des traités de morale mise en action, et l'on a pensé que les jeunes personnes pourroient y trouver des leçons intéressantes et persuasives. D'ailleurs, en jouant ces pièces, en les apprenant par cœur, elles y trouveront plusieurs avantages, ceux de graver dans leur souvenir des principes excellens, d'exercer leur

(1) L'auteur n'a pu suivre cette loi dans les pièces tirées de l'Écriture-Sainte : les sujets n'étant point d'invention, il a fallu présenter les personnages, hommes et femmes, qu'ils offroient.

mémoire, de former leur prononciation, et d'acquérir de la grâce et un bon maintien. Apprendre par cœur des morceaux détachés de prose et de vers, ne produiroit pas les mêmes effets, parce qu'il est impossible de déclamer seul dans une chambre avec autant d'émulation qu'en jouant la comédie. Il n'y a guère de pièces connues que des jeunes personnes puissent jouer sans danger, et elles sont presque toutes au-dessus de leur conception. L'auteur a évité, avec un soin extrême, d'introduire dans ces petites comédies des caractères véritablement odieux; on n'a présenté que des défauts naissans, toujours accompagnés d'un bon

cœur, et par conséquent susceptibles de correction : il n'y a que le seul caractère de *Dorine*, dans *l'Enfant gâté*, qui soit réellement vicieux ; mais on a cru devoir prévenir les jeunes personnes sur la flatterie mercenaire qu'elles peuvent rencontrer quelquefois dans les domestiques qui les entourent, et c'est la seule raison qui ait engagé à peindre ce personnage si odieux à voir et si désagréable à jouer. Enfin ces Essais, fruit des veilles d'un auteur qui a consacré sa jeunesse et sa vie à ce genre de méditation, ont été dictés par les plus louables motifs. Puissent tous les enfans qui liront ces pièces être frappés des exemples qu'elles contiennent! puissent-ils, par cette

lecture, devenir meilleurs, plus sensibles, plus vrais, plus tendres pour leurs parens, et tous les vœux de l'auteur seront remplis (1)!

(1) Plusieurs personnes ayant désiré que le *Théâtre de société*, du même auteur, fût joint à celui d'éducation, on les a réunis dans cette édition, d'autant plus que ces deux derniers volumes étant faits pour *les jeunes personnes,* ils ne peuvent être déplacés à la suite des comédies faites pour l'enfance et la première jeunesse.

LA MORT D'ADAM,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

IMITÉE DE L'ALLEMAND.

AVERTISSEMENT.

La tragédie de la *Mort d'Adam*, par M. Klopstock, est, ainsi que la mienne, en prose et en trois actes. L'auteur ne l'a point faite pour le théâtre, et elle n'a jamais été jouée; mais elle a été traduite dans toutes les langues, succès le moins équivoque et le plus satisfaisant; car l'auteur qui plaît aux hommes de tous les pays peut se flatter de plaire dans tous les temps.

Il y a sans doute des défauts dans la pièce de M. Klopstock : le plan en est défectueux à beaucoup d'égards; l'auteur enfreint toutes les règles du théâtre, et sans nécessité, sans qu'il en résulte une seule situation intéressante ou même une singularité. Il ne motive rien; il ignore

absolument l'art des *préparations* et des *développemens;* il n'a point assez médité son sujet; il a omis une foule d'idées neuves qui en naissoient naturellement : mais cet ouvrage est rempli de traits sublimes; le style en est à la fois énergique et naturel; on y trouve des sentimens vrais exprimés avec force, et des scènes entières d'une admirable beauté.

Il n'y a qu'un homme de génie qui ait pu choisir ce sujet, et sentir tout ce qu'il offre de neuf et de théâtral. En effet, quel tableau frappant et pathétique que celui de la mort du père du genre humain, du premier homme formé de la main de Dieu même, et créé pour l'immortalité, qu'il n'a perdue que par sa faute! Ce sujet est certainement le plus original qu'on ait ja-

mais traité; les idées qu'il fournit lui sont uniquement propres; elles ne conviennent qu'à cette seule situation; on ne peut les adapter à aucune autre, et il n'existe pas un sujet traité jusqu'ici qui ait cette marque particulière d'originalité.

Ma pièce n'est qu'une imitation de celle de M. Klopstock; j'ai tâché d'éviter les défauts que j'ai trouvés dans la sienne; j'ai suivi une marche différente, supprimé beaucoup de longueurs, ajouté une infinité de détails et plusieurs scènes entières; mais j'ai pris dans la tragédie de M. Klopstock tout ce qui m'a paru beau, et c'est sans doute ce qu'il y a de meilleur dans la mienne.

PERSONNAGES.

ADAM.
CAIN.
SETH.
SUNIM, un des petits-fils d'Adam.
ÉLIEL, le plus jeune des petits-fils d'Adam.
ÈVE.
SÉLIMA, petite-fille d'Adam.
THIRSA, jeune sœur de Sélima.
L'ANGE DE LA MORT.

Le théâtre représente un paysage. On voit d'un côté un rocher, derrière lequel on aperçoit une forêt dans le lointain. De l'autre côté est la cabane d'Adam; et dans le fond du théâtre le tombeau d'Abel, auprès duquel est un autel où Adam a coutume de prier.

LA MORT D'ADAM,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉLIMA, THIRSA.

SÉLIMA.

QUEL beau jour!..... qu'il est pur!..... combien il est plus doux que tous les autres jours de ma vie!...... Sunim, le tendre et vertueux Sunim a choisi Sélima...... Aujourd'hui, ma sœur, je serai l'épouse de Sunim. Tandis qu'Ève et les mères ornent de fleurs le bosquet nuptial, reposons-nous ici. Sans doute Adam sortira bientôt de sa cabane....... avec quelle joie j'irai me jeter dans ses bras!.... je l'embrasserai la première; tu le permettras, Thirsa?... Je lui dirai : O mon père! je suis heureuse.... Il s'attendrira,

il m'appellera sa *Sélima*..... Je presserai contre mon cœur sa main paternelle, cette main qui me conduira dans le bocage sacré où je recevrai les sermens de Sunim.... Thirsa, conçois-tu mon bonheur?.... Oh! si le ciel nous rendoit notre plus jeune frère; si Sunim pouvoit retrouver Éliel, et ramener à notre père cet enfant chéri, rien ne manqueroit à ma félicité!....

THIRSA.

Pauvre petit Éliel! qu'est-il devenu?.... Tu dis, ma sœur, que Sunim le cherche encore!

SÉLIMA.

Oui, Seth et Sunim sont partis ce matin des cabanes avant le lever de l'aurore....

THIRSA.

Oh! s'ils reviennent avec Éliel, quelle joie pour nous et pour notre père!

SÉLIMA.

Adam ressent pour cet enfant une affection si vive! il le regardoit avec tant de complaisance!... Il nous a dit souvent

qu'Éliel a tous les traits du malheureux Abel.

THIRSA.

Abel!... Je n'entends jamais prononcer sans peine le nom d'Abel : je n'ai pu le connoître, mais je sais qu'il étoit un des enfans de notre père, et qu'il n'est plus... cette idée est terrible. Depuis la création, Abel est le seul des hommes qui ait disparu de la terre...

SÉLIMA.

Hélas! Adam peut-être a perdu d'autres enfans!....

THIRSA.

Mais, du moins, depuis que nous existons, aucun de nos frères n'a péri?

SÉLIMA.

Je le crois; l'homme est fait pour vivre si long-temps, et il conserve tant de force dans sa vieillesse!... Le seul vieillard qui soit sur la terre nous en offre l'exemple; Adam n'est-il pas aussi robuste que nos frères?

THIRSA.

Et notre mère, comme elle est belle encore!

SÉLIMA.

Il est vrai qu'Adam et Ève sont sortis des mains du Créateur; ils doivent être plus beaux, plus forts et plus parfaits que le reste des hommes.

THIRSA.

Tant mieux, ils vivront davantage.

SÉLIMA.

Ah! puissent-ils nous survivre!

THIRSA.

Notre père!.... que sa figure est majestueuse et touchante! comme ses beaux cheveux blancs ornent sa tête vénérable!

SÉLIMA.

C'est l'ouvrage des siècles.

THIRSA.

Oui, nul autre homme encore n'a des cheveux semblables... Mais, ma sœur, la blonde chevelure d'Éliel deviendra blanche aussi?

SÉLIMA.

Oui, sans doute, si le ciel prolonge la vie d'Éliel....

THIRSA.

Tu soupires!...... aurois-tu donc un triste pressentiment?..... Éliel s'est imprudemment égaré dans la forêt.... mais nous ne devons pas avoir d'inquiétude sur sa vie.

SÉLIMA.

Depuis deux jours il est perdu!... je crains tout.

THIRSA.

Tu m'effraies.... tu me glaces...... cependant, ma sœur, Éliel, ainsi que moi, n'a que treize ans : quoi! seroit-il possible de mourir si jeune?

SÉLIMA.

Eh comment! ne sais-tu pas qu'on peut mourir à tout âge!

THIRSA.

On me l'a déjà dit, mais nous n'en

avons jamais vu d'exemples..... Enfin, je ne conçois pas la mort....

SÉLIMA.

Hélas! tourne les yeux, regarde ces cyprès, ils ombragent le tombeau d'Abel.....

THIRSA.

Ah! ne me parle plus d'Abel... ne m'en parle jamais.

SÉLIMA.

Tu pleures, ma Thirsa!

THIRSA.

O Sélima!... dis-moi qu'Éliel ne mourra point.

SÉLIMA.

Le ciel nous le rendra... je l'espère... mais, écoutons, n'entends-je pas la voix de Sunim?

THIRSA.

Oui, c'est lui.... Hélas! il revient seul! ah! malheureux Éliel!

SCÈNE II.

SÉLIMA, THIRSA, SUNIM.

SÉLIMA.

Hé bien, Sunim ?

SUNIM.

Je n'ai pu trouver Éliel; mais du moins je sais de ses nouvelles : Josia, un de nos frères, l'a vu ce matin au point du jour....

THIRSA.

Il se portoit bien ?

SUNIM.

Il étoit au-delà du torrent, du côté de la forêt de cèdres; il poursuivoit une biche....

SÉLIMA.

Imprudent enfant! et Josia n'a pu le joindre ?

SUNIM.

Le torrent les séparoit. Éliel a dirigé sa course vers la forêt sans répondre aux cris de Josia, qui bientôt l'a perdu de vue. Enfin, nous savons qu'il existe. Jacim, Eman et plusieurs autres viennent de partir pour l'aller chercher à leur tour : ils ont pris des chemins différens; et puisqu'Éliel est venu ce matin jusqu'au torrent, il n'est pas possible qu'il soit maintenant à une grande distance des cabanes : ainsi nos frères le retrouveront sûrement avant la fin du jour.

THIRSA.

Ils le retrouveront sûrement !.... Embrasse-moi, mon frère.... Cher Sunim, comme tu nous consoles !.... Adam ne sort point de sa cabane.... frappons doucement à sa porte, il faut lui annoncer cette bonne nouvelle.

SUNIM.

Que veux-tu dire? Adam n'est plus dans sa cabane, il en est sorti avant l'aurore : il se promène dans les champs,

et Seth est allé le trouver pour l'instruire de ces détails.....

SÉLIMA.

Et notre mère, sait-elle aussi que nous avons la certitude de retrouver Éliel?

SUNIM.

Je viens de la voir, de lui parler...... elle pleuroit de joie en m'écoutant, et s'est écriée : *Rien ne manque plus à mon bonheur; ce jour sera donc le plus beau jour de ma vie!*

SÉLIMA.

Ne croyois-tu pas entendre parler Sélima? Ève exprimoit tout ce que je sens.

SUNIM.

Chère Sélima! juge donc de ce que je dois éprouver..... et quand j'ai vu le bosquet nuptial! Ève et les mères y sont encore, elles forment les guirlandes et les couronnes de fleurs dont il sera paré..... Avec quel attendrissement, quel transport j'ai vu ces apprêts! je me suis prosterné devant l'autel; jamais, non jamais je n'ai prié avec tant de ferveur et de

joie! Quelles actions de grâces n'ai-je pas rendues au Tout-Puissant dans ce lieu sacré, où dans quelques heures ma destinée sera pour toujours unie à celle de Sélima!

THIRSA.

Mon frère, c'est Éliél qui portera le flambeau nuptial, et moi je porterai la couronne de roses de Sélima. Nous marcherons en avant pour aller au bosquet, et je serai à côté d'Éliel!....: On vient.... c'est notre père, peut-être....

SÉLIMA.

J'aperçois Seth; mais Adam n'est point avec lui.

SCÈNE III.

SÉLIMA, THIRSA, SUNIM, SETH.

SETH, *à part dans le fond du théâtre.*

Sélima, Thirsa... il faut se taire.

SUNIM.

Seth, as-tu vu Adam?

SETH.

Oui, je l'ai trouvé assis à l'entrée de la forêt.

SÉLIMA.

Qu'a-t-il dit en apprenant l'heureuse nouvelle que tu lui portois?

SETH.

Tu connois sa tendresse pour Éliel.

SÉLIMA.

Ah! je me représente aisément l'excès de sa joie. Où est-il maintenant?

SETH.

Il va revenir dans sa cabane....

THIRSA.

Ma sœur, allons ici près, dans la prairie, cueillir des violettes; nous en parsèmerons le siége de verdure sur lequel notre père se repose en revenant des champs.

SETH.

Allez, mes sœurs; je vous appellerai si mon père revient avant vous.

SÉLIMA.

Tu nous le promets?... Allons, viens, Thirsa.

(*Sélima et Thirsa sortent en courant.*)

SCÈNE IV.

SETH, SUNIM.

SETH.

Reste, Sunim.... je veux te parler.

SUNIM.

Hé bien?

SETH.

Sunim, je suis inquiet...... troublé......

SUNIM.

Et quel est l'objet de ton inquiétude?

SETH.

Ah! Sunim.... c'est notre père....

SUNIM.

Se peut-il?

SETH.

Juge toi-même si mes craintes sont

fondées.... J'ai trouvé mon père assis au pied d'un arbre : aussitôt que je l'aperçois, je m'écrie que nous avons l'espérance de revoir Éliel aujourd'hui même. Cependant mon père ne m'entend pas, le nom d'Éliel retentit en vain dans les airs; Adam reste immobile et plongé dans une sombre rêverie..... Je m'approche; alors Adam lève sa tête appesantie et tressaille en me voyant....... Une pâleur affreuse défiguroit ses traits... Je le regarde avec un saisissement inexprimable; je l'interroge en tremblant, il ne répond que par des mots entrecoupés.... Je lui parle d'Éliel.... il soupire, ses yeux se remplissent de larmes... enfin il me dit qu'il va se rendre dans sa cabane, et il m'ordonne de le quitter et de venir l'attendre ici.

SUNIM.

De quel trouble secret, de quel chagrin peut-il être agité?

SETH.

Hélas! je l'ignore; mais sans connoître

ce chagrin, tout mon cœur déjà le partage....

SUNIM.

Ah! mon frère, rassure-toi; Adam est le meilleur des pères; sa tristesse se dissipera ce soir en conduisant ses enfans au bosquet nuptial et en revoyant le jeune Éliel.

SETH.

Sélima et Thirsa reviennent, ne les affligeons point; changeons d'entretien.

SCÈNE V.

SETH, SUNIM, SÉLIMA, THIRSA.

(*Ces deux dernières tiennent une corbeille remplie de fleurs.*)

THIRSA.

Voyez, mes frères, voyez les belles fleurs que nous avons cueillies!

SÉLIMA.

Voici deux branches du lilas charmant que Sunim a planté pour moi.

THIRSA.

Voici des roses du rosier qu'Éliel m'a donné; j'en veux garder une. (*Elle la met à son côté.*) Toutes les autres sont pour notre père.

SÉLIMA.

Allons, Thirsa, répandons les fleurs sur ce siége de gazon..... Sunim, viens nous aider, tu tiendras la corbeille...... (*Elles s'approchent d'un banc de gazon qui est auprès de la cabane d'Adam*).

SUNIM.

J'entends du bruit....

SETH.

C'est mon père.

SÉLIMA.

Ah! courons au-devant de lui.

(*Sélima et Thirsa renversent précipitamment la corbeille de fleurs sur le gazon, et courent au-devant d'Adam.*)

SCÈNE VI.

SETH, SUNIM, SÉLIMA, THIRSA, ADAM.

(*Tous ses enfans vont l'entourer.*)

SÉLIMA, *se jetant dans ses bras.*

Mon père !....... quel jour pour toi.... quel jour pour Sélima.... et pour tous tes enfans !... et tu reverras Éliel ce soir !... Dès le lever de l'aurore nous étions à la porte de ta cabane, nous attendions ton réveil, et tu étois déjà dans les champs; tu cherchois peut-être ta Sélima ?...

ADAM.

O ma fille!

SÉLIMA.

O le meilleur, le plus tendre des pères !.... je lis dans ton ame... j'y vois ton attendrissement....... Ah! Sunim, sa main tremble dans la mienne........ et, regarde-le, ses yeux sont remplis de pleurs........ Sunim, dis-lui donc avec

moi que nous l'aimons comme il nous aime.

SUNIM.

Son cœur le lui dira mieux encore...

SETH.

Mon père, viens t'asseoir.

SÉLIMA.

O ciel!..... il pâlit..... il se soutient à peine....

ADAM, *à Sélima.*

Ah!.... si tu savois l'émotion que j'éprouve!

SÉLIMA.

Ah, Dieu!..... Seth, Sunim, donnez-lui le bras....

SETH, *à Adam.*

Appuie-toi sur moi...

SUNIM.

Et sur moi aussi...

SÉLIMA.

Hélas! comme il chancelle!

THIRSA.

Conduisons-le vers le banc de gazon...

SÉLIMA.

Mon père, souffres-tu? Seth, il n'est pas malade? Mon père, réponds-moi.

ADAM, *s'asseyant.*

Calme-toi, ma Sélima..... calme-toi; je suis mieux maintenant....

THIRSA.

Sa pâleur se dissipe.

SÉLIMA.

Oh! quel effroi tu m'as causé!

ADAM.

Je suis fatigué..... j'ai besoin de repos... allez, mes enfans, rejoindre votre mère...

SETH.

Quoi! tu veux être seul?

ADAM.

Tu peux rester...

SÉLIMA.

Mais, tu nous permets de revenir bientôt?

ADAM.

Oui, ma fille, ton frère ira te chercher.

SUNIM.

Laissons-le, Sélima; quelques heures de sommeil lui rendront toutes ses forces.

THIRSA.

Mais, mon père, si l'on ramène Éliel, nous te réveillerons?

ADAM.

Mes filles, suivez Sunim.

SÉLIMA, *tristement.*

Allons, ma sœur... Adieu, mon père, je vais te quitter; mais, pour la première fois de ma vie, c'est avec peine que je t'obéis...

(*Elle sort avec Sunim et Thirsa.*)

SCÈNE VII.

ADAM, SETH.

ADAM.

Enfin elles sont parties !........ O jour affreux, jour d'angoisse et de terreur, où la vue de mes enfans anéantit mon courage et déchire mon ame !...

SETH.

Juste ciel !... que dis-tu ? mon père.

ADAM.

O toi, mon fils bien-aimé, toi, frère d'Abel, comment soutiendras-tu le coup terrible que je vais te porter ?

SETH.

Tout mon sang se glace dans mes veines !... un horrible pressentiment m'accable et m'épouvante... Adam !... mon père !..... hélas ! quel funeste secret veux-tu me révéler ?

ADAM.

La douleur, les terreurs, les larmes et les regrets superflus, voilà les suites inévitables de la malédiction que mon crime attira sur nos têtes, de ce crime qui nous a tous privés de l'innocence et de l'immortalité!.... O remords plus cuisant, plus insuportable que jamais!.... l'Éternel daigna me former à son image, je suis l'ouvrage de ses mains, je fus créé pour vivre toujours;..... mais, coupable autant qu'insensé, je voulus m'égaler à l'auteur même de mon être, l'ingratitude et l'orgueil creusèrent l'abîme affreux où je me suis précipité...

SETH.

Arrête, mon père, arrête! ne me retrace point l'image douloureuse de tes malheurs et de ta chute: tu ne reverras plus les bocages fleuris du délicieux Éden; mais cette terre fertile que tes mains ont cultivée, embellie; cette terre habitée par tes seuls enfans, n'est-elle donc pour toi qu'un rigoureux exil?...

Ah! pourrois-tu devenir insensible à la douceur de régner sur des cœurs soumis et reconnoissans!....... nul autre après toi ne jouira dans l'univers de cet empire illimité que tu possèdes. C'est toi qui, le premier, ouvris le sein de cette terre, dont ton industrie a su tirer tous les trésors nécessaires à l'homme; nous te devons notre éducation, nos lois, nos biens, notre culte et la vie. Père, législateur, bienfaiteur et souverain de tout ce qui respire, si tu connois bien toute l'étendue de tes droits sacrés et la tendresse de tes enfans, il n'est point de malheur que tu ne puisses supporter. Cependant je n'ose t'interroger....... Hélas! quand nous t'assurons qu'Éliel te sera rendu avant la fin du jour, ta sombre mélancolie paroît s'accroître encore...

ADAM.

Éliel, enfant chéri!.... aimable et touchante image du malheureux Abel... non, je ne te reverrai plus!...

SETH.

O ciel! qu'as-tu donc appris sur cet enfant infortuné?

ADAM.

Seth!... mon fils!... je t'ai fait connoître le Tout-Puissant; je sais avec quelle résignation, quel respect ton cœur est soumis à sa volonté sainte... je puis te dire tout.... As-tu perdu le souvenir de la sentence mortelle prononcée contre moi?

SETH.

Je frémis!...

ADAM.

Tu peux gémir; mais garde-toi de murmurer...... rappelle, pour m'écouter, ta vertu, ton courage... sois homme enfin...

SETH.

N'achève pas!... garde ce secret fatal... n'achève pas, mon père, de me percer le cœur!...

ADAM.

Tu dois m'entendre.... tu dois recevoir mon dernier soupir!...

SETH.

Juste ciel!...

ADAM.

Aujourd'hui je meurs...

SETH.

Adam!... mon père!...

ADAM.

Hélas! que j'étois loin de pressentir mon sort! cette nuit (la dernière nuit de ma vie), uniquement occupé du bonheur de mes enfans, de l'union de Sunim et de Sélima, je repoussois le sommeil afin de me livrer à des idées si chères... tout à coup, au milieu des ténèbres de la nuit, une voix lugubre et menaçante retentit dans ma cabane et m'appelle... Je frissonne, mes cheveux se dressent sur ma tête, une sueur froide inonde mon visage; j'éprouve déjà tous les avant-coureurs de la mort..... je reconnois la voix terrible de l'ange exterminateur...... je crois le voir encore armé de son glaive étincelant.... Saisi d'épouvante et d'horreur, j'entends prononcer cet arrêt irrévocable : *Adam, il faut quitter la terre, tes enfans et ta dépouille*

mortelle! prépare ton âme à ce sacrifice. Le jour qui va paroître sera le dernier de tes jours; avant de perdre la vie, tu verras l'ange de la mort qui t'annoncera l'instant où tu dois expirer...

SETH.

Non, mon père, non, tu ne mourras point; ton esprit troublé a pris un vain songe pour un avertissement du ciel; non, tu ne mourras point!...

ADAM.

Cesse de t'abuser; ce jour sera le dernier de ma vie... Mais dois-je me plaindre? j'ai rempli une longue carrière, je laisse la terre habitée. Nous n'occupons encore qu'un point de l'espace immense de ce globe créé pour nous; mais un jour mes descendans s'étendront sur sa surface entière... les hommes se disperseront, ils cesseront de former une seule famille... En s'éloignant les uns des autres, puissent-ils n'oublier jamais qu'ils sont frères!...... Ah! sans le remords déchirant qui m'accable, j'envisagerois la mort avec séré-

nité; père du genre humain, je pourrois me flatter que ma mémoire seroit à jamais respectable et chère à mes enfans!...

SETH.

L'union règnera toujours parmi eux: il est si naturel, si doux d'aimer, de secourir son frère!..... Ils craindront, ils honoreront le Créateur, cet être suprême dont l'univers entier atteste la puissance; ils seront heureux, et ils te béniront jusqu'à la fin des temps.

ADAM.

Hélas! nous ne voyons encore que l'enfance du monde, et la terre est déjà souillée par le crime; elle a été abreuvée du sang de l'innocent... Ici, dans ce lieu même, l'infortuné, le vertueux Abel, a succombé sous les coups de son frère...

SETH.

Éloigne un souvenir si cruel! mon père, ne te laisse point abattre par de vaines terreurs... N'en doute pas, ton imagination est frappée par la seule illusion d'un songe effrayant... Tu reverras Éliel.

ADAM.

Ah! puissé-je l'embrasser et le bénir avant d'expirer!

SETH.

Au nom du ciel, mon père, écarte de ton esprit les idées funestes qui le troublent! tu vivras encore des siècles, pour le bonheur de tes enfans... Mais, tu ne m'écoutes pas, tu changes de visage!... Mon père!

ADAM.

Le jour s'obscurcit... on n'entend plus le ramage des oiseaux... quel calme effrayant... quels présages sinistres!...

SETH, *troublé.*

Mon père, entrons dans ta cabane....

ADAM.

Entends-tu ces accens plaintifs?.... ce sont les cris lugubres des oiseaux de la nuit...

SETH.

Juste ciel!... le jour disparoît!...

ADAM.

Mon fils, où es-tu?... Rapproche-toi, Seth; donne-moi ta main...

SETH.

Viens dans mes bras!... appuie-toi sur ce sein palpitant... Adam, mon père!... rien, non, rien ne pourra me séparer de toi... Je partagerai ton sort...

(*On entend le bruit du tonnerre.*)

ADAM.

Quel bruit terrible et menaçant!....... O prodige inouï!... Mon fils, la terre tremble sous nos pas... L'univers va-t-il s'écrouler?... O Dieu! que ta main puissante raffermisse ses fondemens ébranlés! Ne frappe que moi, mais épargne le genre humain; daigne conserver ton ouvrage!...

(*L'ange de la mort paroît sur le haut du rocher; on le voit à la lueur des éclairs.*)

Ciel, à la pâle lueur des éclairs, quel objet viens-je d'entrevoir!..... est-ce une

illusion ?... Seth, mon fils, tourne les yeux vers ce rocher...

L'ANGE DE LA MORT.

Adam...

ADAM.

Envoyé de mon créateur, de mon juge, Ange de mort, me voici.

L'ANGE DE LA MORT.

Ainsi l'a dit celui qui t'a créé de la poussière : « *Avant que le soleil soit descendu derrière la forêt des cèdres, Adam mourra :* et ce sera quand je reparoîtrai sur ce rocher, que j'ébranlerai, qui s'écroulera : ton œil éteint ne verra plus ; mais ton oreille entendra, comme un coup de tonnerre, le rocher se briser, *avant que le soleil soit descendu derrière la forêt des cèdres.* »

ADAM.

Dis à l'Éternel que je suis soumis, que je l'adore... Ange exterminateur, conjure-le d'adoucir pour moi les angoisses de la mort...

(*L'Ange de la mort disparoît, le jour renaît.*)

SETH.

O mon père!... ton malheureux fils ne pourra te survivre!

ADAM.

C'en est donc fait!... la sentence irrévocable est prononcée... moi qui suis sorti de la main créatrice du Tout-Puissant; moi, qui ne suis point né d'une mortelle, je vais devenir la proie de la mort!.. O parole terrible!.... « *Avant que le soleil soit descendu derrière la forêt des cèdres*!... » Le jour reparoît, et lorsqu'il finira je cesserai d'exister... J'ai vu ce matin l'aurore pour la dernière fois, et la nuit qui couvrira ce soir l'univers, sera pour moi seul une nuit éternelle!...

SETH.

Non, je ne saurois croire que le ciel soit insensible à nos pleurs, à nos gémissemens!... Je vais chercher mes frères, je les rassemblerai, je les conduirai vers cet autel où, depuis tant de siècles, ta main chaque jour offre un sacrifice à l'Éternel....... nos cris parviendront jus-

qu'à lui, il aura pitié de tes enfans, il prolongera ta vie...

ADAM.

Arrête, mon fils, tu redoublerois mes peines sans rien changer à mon sort. Eh! comment soutiendrois-je ce spectacle déchirant et le désespoir de ta mère? épargne-moi cette douleur inexprimable... Je t'ai choisi pour me fermer les yeux; seul, entre mes enfans, tu seras témoin de ma mort, seul tu recevras mes adieux.... Je connois ta tendresse; mais j'ai compté sur ton courage : n'affoiblis point le mien; soumettons-nous, mon fils...

SETH.

Où vas-tu? mon père.

ADAM.

Adorer l'Éternel; je veux encore, avant de mourir, lui offrir un sacrifice. Va chercher des fleurs, choisis le lait le plus pur, apporte aussi l'orge sacrée : va, et reviens promptement, tu me trouveras dans ma cabane.

(*Adam entre dans sa cabane.*)

SCÈNE VIII.

SETH, *seul.*

Je le verrai mourir!.... ce soir je n'aurai plus de père!... Que ne puis-je sauver sa vie aux dépens de la mienne!... Dieu tout-puissant, épargne-moi la mortelle douleur de le voir expirer, d'entendre les cris d'une mère inconsolable!... Ah! retranche les jours que tu m'as destinés, et prolonge les siens!....

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SETH, *dans le fond du théâtre, tenant une guirlande de fleurs et un vase qu'il pose sur l'autel.*

VOILA les apprêts du sacrifice!... hélas! du dernier sacrifice qu'il offrira!... Allons le chercher... mais il vient...

SCÈNE II.

SETH, ADAM.

ADAM.

APPROCHE, mon fils, viens me donner le bras... je puis à peine me soutenir... déjà mes forces m'abandonnent..... Que la mort est douloureuse lorsqu'on la voit approcher à pas lents et qu'on a le temps

de l'envisager dans toute son horreur!... Innocente et chère victime d'une fureur dénaturée, Abel, ô mon fils, tu n'es pas mort comme je meurs! Baigné tout à coup dans ton sang, tu n'as soupiré qu'une fois, et tes yeux se sont fermés pour toujours La mort t'a frappé subitement... tu n'as pu ni la prévoir ni la craindre; mais elle me consume, elle me détruit par degrés; je la porte dans mon sein; je la vois, et je la vois inévitable et prochaine!... Mon fils, as-tu fait les apprêts du sacrifice?

SETH.

J'ai posé sur l'autel l'orge, les fleurs et le vase...

ADAM.

Soutiens-moi...

(*Il s'approche de l'autel.*)

SETH.

Voici le feu et les parfums.

ADAM *jette les parfums sur le feu qui s'allume, ensuite il répand l'orge et le lait.*

O toi, mon père et mon juge, Être

éternel, créateur des cieux et de l'univers, reçois ce dernier hommage... je ne puis t'offrir que tes propres bienfaits, ce lait pur et délicieux, et ces précieuses productions de la terre, ces biens si nécessaires à l'existence de l'homme, fruits heureux et récompense de l'industrie et du travail... (*Il se met à genoux sur les marches de l'autel*). Dans ce dernier jour qui me reste, prêt à subir l'arrêt que ta justice vient de rendre, je sens plus que jamais l'étendue de mes fautes et l'excès de ta bonté. Tu m'as laissé vivre des siècles; cette terre, qui ne parut d'abord à mes regards qu'un affreux désert, aride autant qu'immense, est maintenant féconde, riante, habitée; j'ai vu naître le genre humain... enfin, tu m'épargnes l'horreur de survivre à la compagne chérie que tu formas pour moi!... Tu lis dans mon cœur, tu vois le repentir et la reconnoissance dont il est pénétré; achève, ô Dieu de miséricorde, achève d'élever ce cœur tremblant jusqu'à toi; affranchis-moi des regrets su-

perflus qui me déchirent, des craintes, des honteuses terreurs qui m'avilissent et qui m'accablent; inspire-moi la sainte résignation qui donne le vrai courage !.... J'ai mérité la mort; ah! que du moins je l'attende et la reçoive avec fermeté!... (*Adam laisse tomber ses mains jointes et sa tête sur l'autel.*)

SETH.

O Dieu tout-puissant, daigne, hélas, exaucer ses vœux!

ADAM, *se relevant.*

Je me sens plus tranquille...

SETH.

Viens te reposer sur le siége de gazon.

ADAM.

Conduis-moi... j'ai peine à distinguer les objets... il me semble qu'un voile épais les dérobe à ma vue... voile funèbre!... Que le jour me paraît sombre!.... déjà le soleil ne luit presque plus pour moi...

SETH.

Il est couvert de nuages...

ADAM.

Est-il encore loin des cèdres?... Ne me le dis pas, je te le redemanderai bientôt.... Depuis que tu m'as quitté, as-tu revu Sunim et Sélima?

SETH.

Oui, mon père; et pour suivre tes ordres, j'ai dissipé leur inquiétude en les assurant que tu avois repris tes forces et ta sérénité...

ADAM.

Ainsi donc maintenant mes enfans se livrent à la joie... ils font retentir les bocages de chants d'alégresse, tandis que leur malheureux père touche à sa dernière heure!... Et toi, compagne infortunée!... Ève, hélas! que fais-tu dans ce moment?... tu prépares une fête pour ce soir... et ce soir je n'existerai plus...

SETH.

O mon père!

ADAM.

Mon fils, que tu m'es cher, et combien je le sens vivement dans ces momens af-

freux! il me semble que je suis abandonné de la nature entière! je n'ai plus que toi!...

SETH.

Hélas! si tu ne m'avois pas ordonné de me taire, tu verrois tes autres enfans éprouver le mortel désespoir qui m'accable; dans cet instant rempli d'horreur, ils seroient tous à tes pieds...

ADAM.

Tous mes autres enfans!... ô Seth, oublies-tu qu'il existe dans l'univers un insensé, un criminel fugitif qui me doit la vie? Ce monstre, ce barbare est ton frère!... et pour la première fois depuis son crime, dans ce jour funeste d'épouvante et de douleur, le croirois-tu, je sens qu'il est mon fils!... Qu'est-il devenu? Maudit de Dieu, haï des hommes, dans quels climats traîne-t-il sa déplorable vie? Infortuné, que de maux tu m'as causés!... Hélas! même en naissant, tu déchiras mon cœur! les gémissemens de ta mère, ce spectacle de douleur si nouveau pour moi, tes larmes et tes cris, me glacèrent d'épouvante!...

et quand je reçus dans mes bras cet enfant, le premier enfant qui ait paru sur la terre, avec quel saisissement et quelle surprise je considérai cette délicate et fragile créature! Je ne le pressai point contre mon sein, il ne reçut aucune caresse paternelle; je le tenois avec autant d'effroi que d'attendrissement : il me sembloit que le mouvement le plus léger devoit le blesser ou lui nuire, je ne concevois pas qu'un être si foible et si souffrant pût subsister. Je le bénis en pleurant, et sans oser remercier le ciel de me l'avoir donné..... C'est ainsi que je devins père sans devenir plus heureux! Triste présage des peines déchirantes que cet enfant devoit me faire éprouver un jour.... Ah, que mon cœur est oppressé!...

SETH, *à part.*

Le mien se brise en t'écoutant....

ADAM.

Dis-moi, mon fils, on n'a point de nouvelles d'Éliel?

SETH.

Mes frères ne sont point encore revenus.

ADAM.

Je ne reverrai donc plus cet enfant, les délices de ma vieillesse; cet enfant si doux, si sensible, et dont les vertus naissantes et l'aimable figure me retraçoient un souvenir si cher! Hélas! cette nuit même (avant la terrible apparition) en pensant à Sunim et à Sélima, je me disois : j'unirai aussi un jour mon Éliel et la jeune Thirsa, ils paroissent nés l'un pour l'autre.... Avec quelle joie je formerai le nœud sacré qui assurera leur bonheur!... Vain projet, douce illusion perdue sans retour!... et je n'aurai pas même la consolation de revoir, d'embrasser cet enfant si tendrement aimé! J'ignore quel est son sort; l'inquiétude qu'il me cause met le comble à mes maux, et j'emporterai dans la tombe cette inquiétude douloureuse; mais si le ciel le conserve et le ramène au sein de sa famille, tu rempliras ma place auprès de lui... Mon fils, tu me le promets?

SETH.

Il devient mon enfant. Oui, mon père, il trouvera désormais dans mon cœur toute la tendresse qu'il t'inspire.

ADAM.

Il suffit... je suis satisfait... Mais chaque instant diminue mes forces... Mon fils... quand le soleil sera près des cèdres tu m'avertiras.

SETH.

O mon père!... il en est encore éloigné...

ADAM.

Je respire avec peine l'air vivifiant; les ténèbres dont mes yeux sont couverts s'épaississent!... Avant que la création s'efface pour eux, je veux une fois encore contempler un espace plus vaste de cette terre heureuse que je vais quitter pour toujours!.. Guide-moi vers le tombeau d'Abel...

SETH.

Voici la montagne d'Éden...

ADAM.

Tournons-nous de ce côté.

SETH.

Appuie-toi sur mon bras...

ADAM.

Belles campagnes, sources délicieuses, ombrages frais de ces vallons, terre chérie où j'ai respiré la vie et la joie, où j'ai si long-temps été heureux, où j'ai vu autour de moi tous mes enfans! tant d'êtres animés... et toi, surtout, ô Eden!... mais je ne puis décrire tes délices, la douleur et le remords déchireroient mon cœur, et je ne veux point te profaner par des larmes!... Adieu, je prends de vous un congé solennel... bientôt vous ne serez plus pour moi..... bientôt ce brillant spectacle qui charme encore mes regards, les cieux, la terre, l'univers, enfin tout ce qui m'a séduit, tout ce qui m'attache, va s'anéantir et disparoître pour jamais à mes yeux... Je mourrai donc!........ et tous mes enfans mourront..... O pensée accablante!....... (*Après un moment de silence.*) Oui, malgré ma foiblesse, ce bras, exercé depuis si long-temps aux travaux de l'agricul-

ture, aura peut-être encore la force de tenir la bêche... la mienne est suspendue dans ma cabane; mon fils, va la chercher...

SETH.

Quel est ton dessein?

ADAM.

C'est ici que reposent les cendres d'Abel; sous ces noirs cyprès, dans ce lieu même où le plus inhumain des hommes trancha le cours de sa vie!.... c'est là que je veux creuser mon tombeau.

SETH.

Je n'irai point dans ta cabane; je ne te quitte pas, et tu ne creuseras point de tombeau!..... Je t'en conjure au nom du Dieu vivant, ne te fais pas un tombeau....

ADAM.

Obéis : je l'ordonne.

SETH, *allant vers la cabane.*

O Dieu redoutable qui nous a jugés!.....

(*Il entre dans la cabane.*)

ADAM.

Il gémit, et ses souffrances augmentent

les miennes !..... ainsi donc, sa tendresse même ne peut adoucir mes maux..... Il n'est plus de consolation pour moi....... (*Seth revient tenant une bêche.*) Approche, mon fils..... approche.... donne. (*Il prend la bêche.*)

SETH.

Je frissonne !..... Ah, du moins permets que je m'éloigne, et que je détourne mes regards de cet affreux spectacle..... (*Il va tomber à genoux de l'autre côté de l'autel.*)

ADAM, *regardant sa bêche.*

Instrument utile que mes mains ont façonné, et que me fit inventer la nécessité pressante ! je t'ai dû pendant des siècles mon existence et celle de mes enfans..... je te suspendois dans ma cabane comme un trophée glorieux de mes travaux et de mon industrie !...... et maintenant...... (*Il l'enfonce dans la terre.*) à quel funeste usage me sers-tu !..... Hélas !..... tu fus nécessaire à ma vie...... et tu creuses ma tombe !...... Voici donc ma dernière demeure !..... Mon bras tremblant se roi-

dit........ je ne puis sans frémir jeter les yeux au fond de cette fosse..... O gouffre horrible! abîme effroyable!.... (*Il laisse tomber sa bêche.*) Une sueur froide inonde mon visage..... Eh quoi, suis-je seul?... Seth, mon fils!...

SETH, *accourant précipitamment, et recevant Adam dans ses bras.*

Mon père!...... éloigne-toi de ce lieu fatal....

ADAM.

Quel effroi mortel glace mes sens!.... Mon fils! ah, ne me quitte plus.....

SETH, *l'entraînant loin de sa fosse.*

Viens dans ta cabane....

ADAM.

Non.... je veux voir le soleil.... Mais n'entends-je pas marcher?...

SETH.

Quelqu'un vient..... O ciel! c'est Sélima!

ADAM.

Quoi! malgré ma défense?

SETH.

Elle accourt précipitamment....

ADAM.

Que vient-elle nous apprendre?

SCÈNE III.

SETH, ADAM, SÉLIMA.

SÉLIMA.

Ah, mon père! pardonne si je viens sans être appelée.

ADAM.

M'apportes-tu des nouvelles d'Éliel?

SÉLIMA.

Non, mon père, mais écoute-moi : un homme.... je n'en ai jamais vu de semblable.... un homme effrayant erre autour de notre cabane, et répète avec une voix sombre, étouffée : *Je veux voir Adam*... Quelle frayeur il m'a causée!... Il y a sans doute des hommes qui ne

sont pas tes fils...... Il n'est point fils d'Adam.

ADAM.

Son air, ses traits ?

SÉLIMA.

Menaçans.... il est d'une grande taille, couvert de peaux tachetées et luisantes; il porte une massue lourde et noueuse, jette autour de lui des regards farouches, et, quoique brûlé du soleil, il est pâle... mais il ne l'est pas autant que toi dans ce moment, ô mon père!

ADAM.

(*A part.*) A peine je respire........ (*Haut.*) Cet homme a-t-il le front découvert ?

SÉLIMA.

Je n'osois le regarder.... mais j'ai cru entrevoir sur son front une marque sanglante et terrible.

ADAM.

C'est Caïn; Seth, c'est Caïn!.... Le Tout-Puissant l'enverroit-il pour me rendre ce jour amer?.... alors je dois me

soumettre..... Va le trouver, mon fils; dis-lui que je ne veux point le voir..... S'il persiste dans son dessein, qu'il vienne, je le recevrai...

SETH.

Mon père!....

ADAM.

Va, ne perds point de temps.

SETH, *en s'en allant.*

O Dieu! prends pitié du meilleur et du plus malheureux des pères!....

SCÈNE IV.

ADAM, SÉLIMA.

SÉLIMA.

Mon père, tu le connois donc, cet homme dur et sauvage! et tu ne m'en as jamais parlé?

ADAM.

Mon fils Seth est le seul de mes enfans auquel je n'aie pu cacher son existence.

SÉLIMA.

Hélas! l'arrivée de cet inconnu te trouble et t'inquiète.... ne le reçois pas, mon père, et ne pense plus à lui!..... songe plutôt à l'événement qui doit terminer ce beau jour..... ce soir tu conduiras à l'autel ta Sélima.

ADAM.

Oui, ce soir.... les craintes, les inquiétudes..... l'attente douloureuse, l'incertitude cruelle.... enfin toutes les peines dont la vie est semée, ce soir..... ne seront plus pour moi qu'un vain songe évanoui pour toujours.

SÉLIMA.

Tu n'ignores pas à quel point Sunim m'est cher, et je sais combien l'instant où tu nous uniras sera délicieux pour toi.... Ce n'est qu'après le coucher du soleil que, guidés par notre mère, nous viendrons tous te chercher pour te suivre au bosquet nuptial.... Ah! si les vœux de tes enfans pouvoient hâter le cours du soleil!... mais

déjà le jour commence à baisser..... le soleil s'approche des montagnes....

ADAM.

Et de la forêt?

SÉLIMA.

Il n'est pas fort éloigné des cèdres.... puissent ces beaux ombrages nous le cacher bientôt!...

ADAM, *à part.*

Quel discours!.... dans sa bouche!.... quel entretien, grand Dieu!...

SÉLIMA.

Mon père, je vois avec joie que tu as repris tes travaux champêtres... mais quel est ce nouvel ouvrage que tu viens de commencer?

ADAM.

Ma fille... tu le sauras ce soir...

SÉLIMA.

N'entends-je pas la voix de mon frère?

ADAM.

Oui, c'est lui....

SÉLIMA.

Le redoutable inconnu le suit....

ADAM.

Vas.... laisse-nous.

SÉLIMA.

Que je crains pour toi cet entretien!

ADAM.

Le voici... éloigne-toi...
(*Sélima sort.*)

SCÈNE V.

ADAM, SETH, CAIN.

ADAM, *à part.*

Je tremble.... je ne puis me soutenir.... (*Il va s'appuyer contre un arbre qui est auprès du siége de gazon.*)

CAÏN.

Est-ce là Adam?

ADAM, *sans regarder Caïn et sans se retourner.*

Seth, mon fils, va dans ma cabane, je te rappellerai.

SETH.

Moi, te laisser seul!... non, mon père, souffre qu'un de tes enfans reste avec toi...

ADAM.

Je veux lui parler sans témoins.

SETH, *à Caïn.*

J'obéis..... Songe, Caïn, que tu vas t'entretenir avec un père entouré et chéri de ses enfans.... que tous ces enfans ne vivent que pour lui..... et qu'enfin, de cette cabane, j'aurai l'œil sur toi....

CAÏN.

Penses-tu m'intimider?...... Mais, qui es-tu, toi qui m'oses parler ainsi?

SETH.

Malheureux!...... je suis le troisième fils d'Adam....

ADAM.

C'en est assez, Seth, laisse-nous....

(*Seth rentre dans la cabane.*)

SCÈNE VI.

ADAM, CAIN.

CAÏN, *après un moment de silence.*

Adam ne pâlissoit pas autrefois à l'aspect des infortunés....

ADAM.

Des infortunés !... on ne peut être entièrement malheureux qu'en renonçant à la vertu : jusqu'ici je n'ai connu qu'un méchant, je n'ai vu qu'un seul homme qui soit à plaindre.

CAÏN.

La vertu !.... en est-il resté sur la terre depuis qu'Adam a eu des enfans ?....

ADAM.

Je fus orgueilleux, crédule; Dieu m'a puni, mais en père : il m'a laissé le goût de la vertu, et je dois encore à sa bonté des enfans qui le craignent, qui l'adorent, et qui m'ont rendu heureux.

CAÏN.

Tu as donc oublié que j'existois?

ADAM.

Que n'ai-je perdu un si douloureux souvenir!... Mais pourquoi m'as-tu désobéi, Caïn? pourquoi viens-tu dans ma paisible retraite?

CAÏN.

Je suis venu pour me venger de toi, Adam....

ADAM.

De quoi veux-tu te venger?

CAÏN.

Tu m'as donné la vie....

ADAM.

Hélas! pour mon malheur autant que pour le tien!

CAÏN.

Pour ton malheur!...... non, tu n'es point malheureux..... je suis sur la terre le seul infortuné....

ADAM.

Eh! crois-tu que je sois insensible à

ton sort?.... vois les pleurs que tu m'arraches....

CAÏN.

Je ne veux point de ta pitié.... mes maux sont sans remède..... Tu me hais, tu le dois... mais tu ne m'as jamais aimé.... Ce fut ton indifférence pour moi et l'excès de ton amour pour Abel qui m'ont rendu le plus malheureux des hommes et l'horreur du genre humain... C'est ton injustice qui m'a perdu, et qui fit naître dans ce cœur déchiré la sombre jalousie et la haine cruelle... Si mon père m'eût aimé, j'aurois conservé l'innocence et je connoîtrois le bonheur... N'accuse que toi, barbare, du coup mortel qui t'a privé d'un fils!... C'est toi qui m'inspiras cette aveugle fureur, ce mouvement affreux de haine et de désespoir!..... c'est à toi seul que je dois reprocher le crime que j'ai commis, le remords qui m'accable, ma punition terrible et la honte qui me flétrit..... Tu frémis!..... tu détournes ton visage, tu n'oses regarder ce front sanglant qui porte l'empreinte ineffaçable de la colère ven-

geresse du Tout-Puissant.... ce signe funeste de réprobation, qui me rend un objet d'horreur aux yeux même de mon épouse et de mes enfans....

ADAM.

O Caïn! quel jour choisis-tu pour m'accabler par des reproches si terribles et si peu mérités?

CAÏN.

Errant sur la terre, abandonné, proscrit, la soif de la vengeance me dévore; je t'ai cherché pour l'assouvir....

ADAM.

C'est ton juge et le mien qui t'envoie... je dois m'interdire la plainte et le murmure.... Tu vois le trouble et la douleur que tu me causes.... es-tu satisfait?

CAÏN.

Non, cette vengeance ne me suffit pas.

ADAM.

Quelle est donc celle que tu désires encore?

CAÏN.

Je veux te maudire.

ADAM.

C'en est trop !.... Caïn, songe que l'Éternel peut s'apaiser, que sa clémence peut mettre un terme à tes maux ; ne renouvelle point sa colère par des fureurs si criminelles...... ne maudis point ton père.....

CAÏN.

Il n'est plus de pardon pour moi.

ADAM.

Oh, ne maudis point Adam!

CAÏN.

Je veux te maudire.

ADAM.

Viens donc, je vais te montrer où tu dois maudire ton père..... viens, suis-moi...... Vois-tu cet autel? c'est là que reposent les cendres de ton frère.... Reconnois-tu ce lieu funeste? C'est ici que se commit le premier forfait qui ait déshonoré l'humanité! C'est ici qu'Abel reçut le coup mortel; cette pierre fut teinte de son sang, de ce sang généreux et pur

qui rejaillit sur moi.... Je le vis expirer, et, dans ce moment même, je ne t'ai point maudit..... Je détestai ton crime et mon existence, et cependant je ne te donnai point ma malédiction.... et toi, cruel !....

CAÏN.

Où suis-je? barbare !.... où m'as-tu conduit?

ADAM.

Tourne les yeux, regarde cette fosse; c'est mon tombeau que ce bras défaillant vient de creuser !... Je meurs aujourd'hui, l'ange de la mort me l'a déclaré....

CAÏN.

Tu meurs aujourd'hui?

ADAM.

Aujourd'hui !...... Cette terre, abreuvée du sang d'Abel, cette terre baignée de mes pleurs, couvrira mon corps.... Viens donc : me voici sur le bord de la tombe, où bientôt je vais descendre; viens me maudire !....

CAÏN.

Quelle horreur me saisit !.... tous les feux de l'enfer s'élèvent en tourbillons pour me dévorer !..... l'autel, l'autel fatal tombe sur mon cœur !.... Quels objets terribles m'environnent !...... La tombe d'Abel et celle de mon père !..... Du fond de ce tombeau, quel cri plaintif se fait entendre !.... Je foule aux pieds les cendres d'Abel !.... Où fuir ?.... Juste ciel, quel fantôme effrayant me poursuit !.... est-ce l'ombre d'Adam ou celle de mon frère ?.... Arrête, arrête ! ah ! ne me précipite point dans ce gouffre horrible entr'ouvert sous mes pas !... Ombre menaçante..... ombre d'Adam, éloigne-toi !..... Eh quoi donc ! ai-je aussi versé le sang de mon père ?... Ah ! je succombe à ces tourmens affreux !....

(*Il tombe évanoui sur les marches de l'autel.*)

ADAM.

L'infortuné ! il a perdu l'usage de ses sens....

SCÈNE VII.

ADAM, CAIN, SETH.

SETH, *accourant avec précipitation.*

Ses cris perçans ont pénétré jusqu'au fond de mon ame.... Mon père !....

ADAM.

Approche-toi !..... Regarde, hélas ! en quel état funeste l'ont réduit ses fureurs et ses remords !.... Profitons de cet instant ; arrache-le de ces lieux....

SETH, *le prenant dans ses bras.*

Caïn expirant sur la tombe d'Abel !.... O justice éternelle !....

(*Il l'entraîne à quelques pas.*)

Il soupire.... Il ouvre les yeux !....

CAÏN, *s'arrachant des bras de Seth.*

Mon père !.... je t'ai donné la mort....

ADAM.

Reprends ta raison égarée... Caïn, reconnois la voix d'Adam....

CAÏN.

Adam !.... je t'ai maudit...

ADAM.

Non, tu n'as point maudit ton père... Va, je te pardonne; puisse le ciel s'adoucir pour toi !...

CAÏN.

Il m'a tout ravi, jusqu'à la triste consolation de répandre des pleurs !.... Mes larmes sont taries; il ne m'est plus permis d'exprimer les douleurs qui me consument, que par des cris et des gémissemens.... Adam, tu me pardonnes !.... et je ne puis pleurer !.... Adieu, Adam, ô trop malheureux père! adieu pour toujours....

(*Il sort impétueusement.*)

ADAM, *à Seth.*

Suis-le, mon fils, jusqu'au-delà des cabanes, écarte mes enfans de son passage, va.... S'il te parle, ne lui rappelle point que je meurs aujourd'hui.

(*Seth sort.*)

SCÈNE VIII.

ADAM, *seul.*

Il a ébranlé toute mon ame!... Le saisissement et la pitié ont suspendu pour moi, pendant quelques instans, les affreuses terreurs de la mort : les mouvemens violens qu'il m'a fait éprouver, semblent avoir ranimé mes forces défaillantes..... Je puis marcher, je me sens moins appesanti.... je distingue mieux les objets... Cependant je touche à mes derniers momens; je devrois être accablé, et mon courage et mes forces renaissent.... Des idées confuses, mais consolantes, malgré moi, s'offrent à mon imagination.... En vain ma raison les rejette... Elles séduisent mon cœur.... O Dieu! n'aurois-tu voulu que m'éprouver? Daignerois-tu prolonger encore cette vie, que l'amour paternel me rend si chère?... Est-ce un pressentiment qui m'éclaire? est-ce une illusion qui m'abuse?.... Hélas! lorsque ma

funeste désobéissance me priva du bonheur et de l'immortalité, en exerçant ta justice sévère, tu fis éclater ta bonté; tu me ravis tous les biens dont je jouissois; mais tu me donnas l'espérance... Ce sentiment consolateur doit-il suivre l'homme jusqu'au bord de la tombe? et ne peut-il s'anéantir qu'avec lui! mais, mon fils revient.

SCÈNE IX.

ADAM, SETH.

ADAM.

Hé bien, mon fils, qu'est devenu Caïn?

SETH.

Je l'ai rejoint auprès du bosquet nuptial : là, tout à coup, il s'est arrêté en tressaillant. La voix de ma mère avoit frappé son oreille; l'infortuné a voulu revoir encore une fois celle qui lui donna le jour.... Tremblant, éperdu, il s'est approché du bosquet, il a doucement écarté

les feuillages, et après avoir regardé un instant, il s'est retiré avec impétuosité, et a dirigé sa course vers la prairie..... Arrivé près de la cascade, il a ralenti ses pas, et regardant tout ce qui l'entouroit avec surprise et curiosité : Je reconnois ce lieu sauvage, a-t-il dit, on ne l'a point orné de plantations nouvelles, il est inculte, abandonné.... c'est ici qu'étoit ma cabane... En prononçant ces paroles d'une voix terrible et lamentable, il est tombé sur un rocher, et les vallons ont retenti de ses gémissemens et de ses cris lugubres. J'ai voulu m'approcher : arrête, m'a-t-il dit, arrête; crains ma fureur, crains le meurtrier d'Abel, toi, fils heureux, fils béni chaque jour!... Va, fuis, redoute ce bras forcené, teint du sang de ton frère!... A ces mots, il s'est levé précipitamment, et tournant ses pas vers les montagnes, il s'est élancé vers le bois, et je l'ai perdu de vue...

ADAM.

Errant, fugitif jusqu'à la fin de sa déplorable vie, telle est sa destinée!...

SETH.

Qu'elle est affreuse !...... Mais, mon père, après avoir éprouvé une secousse si violente, par quel prodige parois-tu moins affoibli, moins abattu ?...

ADAM.

Je ne puis moi-même le concevoir.... O mon fils.... Cependant le soleil pâlit; l'ombre s'étend et couvre déjà le rocher fatal qui doit bientôt s'écrouler... Viens, entrons dans ma cabane, je veux la revoir et m'y reposer encore.

SETH.

Mon père !...

ADAM.

O Dieu ! je suis résigné; mais je croirai, jusqu'à mon dernier soupir, qu'il n'est rien qu'on ne puisse espérer de ta bonté suprême.

(*Il entre dans la cabane avec Seth.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADAM, SETH.

Adam, appuyé sur Seth, sort de sa cabane.

SETH.

Mon père, dans quel trouble affreux parois-tu plongé ?.... Hélas ! il y a peu d'instans que tu étois si calme...

ADAM.

J'ai perdu tout à coup l'usage de la vue... C'est l'avant-coureur sinistre de ma prochaine destruction : l'ange de la mort me l'a dit : avant d'expirer, *mon œil cessera de voir ; mais mon oreille entendra le rocher s'écrouler !*... Quelles épaisses ténèbres m'environnent !.... Je ne reverrai donc plus le jour !... Je ne verrai plus mes

enfans!... Ciel! n'entends-je pas?... Seth, mon fils!

SETH.

Mon père, tu frissonnes...

ADAM.

N'entends-je pas le rocher s'ébranler?

SETH.

Oh! rassure-toi, le soleil n'a point encore atteint les premiers arbres de la forêt...

ADAM.

Où sommes-nous?

SETH.

Près de la porte de ta cabane.

ADAM.

Cette porte ne se rouvrira plus pour moi!... Mon fils, toute ma force m'abandonne.... conduis-moi vers les marches de l'autel, c'est là que je veux mourir...

SETH, *conduisant Adam vers l'autel.*

Hélas!... il ne peut plus marcher...

ADAM.

Suis-je près de l'autel?

SETH.

Tu touches la première marche.

ADAM.

Je vais m'asseoir.. et je ne me relèverai plus !... ma fosse est là !... et je ne quitterai cette place que pour y descendre !... Le glaive exterminateur est suspendu sur ma tête ; il va me frapper et trancher le cours de ma vie !... Je vais cesser d'exister, mais je ne puis tomber dans le néant, le souffle divin du Créateur qui me donna le sentiment et la vie, m'assure de l'immortalité !... Ce rayon de la divinité, cette âme que j'ai reçue, ne peut s'anéantir et se dissoudre comme ce corps corruptible formé de la poussière !... Je ne subirai qu'un changement d'existence... mais quel sera, grand Dieu ! ce changement incompréhensible ?.... Hélas ! dans mes beaux jours, l'idée de l'avenir ne pouvoit m'inspirer du trouble ou de la curiosité.... Habitant fortuné des jardins chéris d'Éden, assuré d'une éternelle félicité, je trouvois dans le présent la douce et fidèle image de

l'avenir le plus éloigné... Depuis, exilé sur la terre, condamné à des travaux pénibles, et chef d'une immense famille, j'ai connu les soucis, les inquiétudes inséparables de l'utile et triste prévoyance; mais mon esprit, attaché à la terre, ne parcouroit qu'un espace borné de l'avenir, et ne cherchoit point à pénétrer au-delà des limites de cette vie... Maintenant je touche à ce terme fatal; j'attends en frémissant le moment terrible où je verrai tomber le voile impénétrable qui nous cache l'éternité... Je porte avec terreur une timide vue sur cet avenir redoutable, et dans l'horreur d'une effrayante nuit, je ne puis entrevoir qu'une immensité, une étendue sans bornes, qui confond ma raison étonnée et qui glace mon imagination... O mon fils! que ma mort est douloureuse!.. La tienne sera moins amère.... Tu n'éprouveras pas le remords insupportable qui me déchire : accoutumé dès l'enfance à l'idée de perdre la vie, tu te résigneras sans effort à cette inévitable nécessité.... mais moi, sorti des mains

de celui qui forma l'univers, moi, créé pour vivre éternellement dans l'innocence et le bonheur, quels regrets, quels tourmens dois-je éprouver !... Je suis coupable et je meurs !... Dieu lui-même, en ouvrant mes yeux à la lumière, me promit l'immortalité, et je meurs !... J'ai vu l'Éternel... Je fus jadis égal aux anges... j'ai joui de leur félicité, et je meurs !...

SETH.

Dieu tout-puissant, prends pitié de ses souffrances, daigne jeter sur lui un regard favorable !... Hélas, quel spectacle fut jamais plus digne de te toucher !... Adam, ton plus noble ouvrage, le père des hommes, le souverain de l'univers ; Adam luttant contre la mort ; Adam expirant sur les marches de l'autel élevé par ses mains, de cet autel sacré, où, depuis tant de siècles, il a chaque jour célébré, par des sacrifices solennels, ton pouvoir, tes bienfaits et ta clémence !...

ADAM.

Seth, mon fils, toi, le plus cher de

mes enfans! je te recommande surtout ta mère et le jeune Éliel, si le Tout-Puissant le ramène parmi vous... Tu lui diras qu'au milieu des horreurs de la mort, Adam s'occupoit encore de lui... O Seth! tu dois me survivre long-temps! promets-moi que tu ne souffriras point que tes petits-enfans maudissent ma mémoire...

SETH.

Ah, grand Dieu! peux-tu penser...

ADAM.

Je vous ai tous entraînés dans ma chute; la malédiction que j'ai méritée s'étend sur tout le genre humain... Mes enfans, vous mourrez parce que je fus coupable!... sans mon crime, vous seriez immortels... O toi-même, mon fils, quand tu seras parvenu aux derniers momens de ta vie, ne reprocheras-tu point ta mort à ton malheureux père?...

SETH.

Ah! peux-tu me soupçonner de cette injustice insensée autant qu'impie? moi, mon père! moi qui donnerois avec trans-

port ma vie pour prolonger la tienne!... Juste ciel! sa tête se penche et se roidit... Adam!.... mon père! hélas! respires-tu, mon père?...

ADAM, *relevant la tête avec effroi.*

Le rocher croule-t-il?...

SETH.

Non, mon père, et le soleil luit encore sur nos têtes... Mais j'ai vu tes yeux se fermer...

ADAM.

Le sommeil s'empare de mes sens.... mon fils... ne me quitte pas.

SETH.

Il s'endort... je veux couvrir sa tête sacrée... Oh! puisse un songe consolateur calmer le trouble de son ame!... Mais, quel bruit se fait entendre dans l'éloignement?... ne me trompé-je point? O ciel!... je crois reconnoître la voix de ma mère... Eh! comment soutiendroit-elle ce spectacle déchirant?.... Ève verroit expirer Adam!... C'est elle!... Si j'allois au-devant

de ses pas, si je l'empêchois d'approcher de ce funeste lieu... Mais comment l'en empêcher?... et si mon père se réveille et ne me trouve pas près de lui!... Quel parti prendre?.... Elle s'avance, je la vois!... ô Dieu! daigne m'inspirer, daigne soutenir mon courage!... (*Seth s'éloigne de l'autel, et va au-devant de sa mère.*)

SCÈNE II.

ADAM *endormi*, SETH, ÈVE.

ÈVE.

Où est Adam? où est-il? qu'il partage mon bonheur... Seth, mon fils, je suis la plus heureuse des mères!... ton jeune frère, notre Éliel, est retrouvé... je l'ai vu, je l'ai serré dans mes bras... J'ai voulu préparer Adam à cet excès de joie... j'ai craint que la vue inopinée de son enfant chéri ne lui causât un saisissement funeste... J'ai laissé Éliel près

du bosquet nuptial ; Sunim et Sélima l'amèneront en venant chercher leur père pour la cérémonie... Mon fils, conçois-tu ma félicité ! dans peu d'instans nous conduirons à l'autel Sunim et Sélima... et le ciel nous rend notre Éliel !... Mais guide-moi vers ton père, ne différons plus...

SETH.

Adam repose, ma mère.

ÈVE.

Ah ! que son réveil sera doux !

SETH, *à part.*

Hélas !

ÈVE.

Laisse-moi l'éveiller, mon fils... entrons dans sa cabane...

SETH.

Ma mère... Adam n'est point où tu le cherches.

ÈVE.

Où donc s'est-il endormi ?

SETH.

Près de l'autel...

ÈVE.

Adam dort près de l'autel?

SETH.

Il s'y est préparé un asile... c'est là désormais qu'il reposera toujours...

ÈVE, *s'approchant de l'autel.*

Il dort près du tombeau d'Abel.... Pourquoi, mon fils, s'est-il couvert le visage?... Qu'est-ce que cette terre que vous avez creusée?... Adam a-t-il cherché les tristes restes de son malheureux fils?.... Ah! cache-moi cette fosse!..... cache-moi les ossemens de mon fils!....

SETH, *à part, regardant le ciel.*

Le jour s'affoiblit.... le soleil touche presque aux cèdres...

ÈVE.

Seth, que le sommeil de ton père est agité!... et ses mains... ô ciel! ses mains... comme elles sont livides!

SETH.

Ah, ma mère!

ÈVE.

Que veux-tu me dire?... tu pâlis... tu frissonnes... que m'annonce, ô ciel! l'état affreux où je te vois!...

SETH.

Par pitié pour toi, pour moi-même, ne m'interroge point!...

ÈVE.

Parle... explique-toi...

SETH.

Fuis ce lieu fatal...

ÈVE.

Tu m'arraches le cœur...

SETH. (*Il se jette aux pieds d'Ève.*)

O ma mère! par ces genoux sacrés que je presse contre mon sein, éloigne-toi, dérobe-toi au spectacle horrible qui bientôt s'offriroit à ta vue.

ÈVE.

Adam!... mais il respire!... je veux le

voir. (*Elle lui découvre le visage.*) Grand Dieu! est-ce lui... quelle pâleur... mon fils, il est évanoui; il faut le secourir, le porter dans sa cabane.

SETH.

Tous les secours sont superflus... le ciel a parlé, ô mère infortunée!... l'Éternel lui-même a prononcé la terrible sentence...

ÈVE.

Se peut-il? Adam!.... Ah! malheuseuse!

(*Elle tombe dans les bras de son fils.*)

ADAM, *se réveillant.*

Quelle voix chère à mon cœur me rappelle à la vie... elle a pénétré jusqu'au fond de la tombe où j'étois descendu.. Seth!... mon fils, où es-tu?

SETH.

Près de toi...

ADAM.

Mon fils, quelle voix a frappé mon

oreille?... ce n'étoit point la tienne.... Sélima est-elle ici?...

ÈVE, *se jetant aux genoux d'Adam.*

Je suis... ah! si tu peux connoître encore cette voix éteinte et tremblante... Adam!... je ne suis pas Sélima.

ADAM.

Ève, ta voix, ta présence, raniment le peu de force qui me reste... Ève, donne-moi ta main.

ÈVE.

Dieu!... la sienne est glacée...

ADAM.

O toi, la plus chère partie de moi-même!... Ève! je ne puis plus te voir... et je ne te verrai jamais!

ÈVE.

Je fus créée avec toi et pour toi, dois-je être condamnée à te survivre?... Dans mes jours de douleur, ma consolation, mon unique consolation fut toujours de penser que la mort même ne me sépareroit point de toi... et je res-

terois seule abandonnée, en proie aux plus justes remords!... Adam! hélas, c'est moi qui te prive de la vie! c'est moi malheureuse, qui te séduisis et qui te rendis coupable!... je suis la cause fatale de tous les maux que tu as soufferts... Je t'ai ravi l'immortalité... et je te vois mourir!... et dans la sentence qui te condamne, le nom d'Ève n'a point été prononcé avec le tien!...

ADAM.

Ève!... mon Ève! encore plus chère, encore plus aimée, s'il est possible, dans ce jour terrible et ténébreux... vis pour nos enfans!...

SETH.

N'entends-je pas Sunim et Sélima?...

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

ADAM, ÈVE, SETH, SUNIM, SÉLIMA, THIRSA, ÉLIEL *conduit par Sélima.*

SÉLIMA.

Notre père doit être prévenu : viens, cher Éliel, te jeter dans ses bras... (*Elle aperçoit Adam.*) Dieu! que vois-je?...

ADAM.

C'est Sélima..... N'a-t-elle pas parlé d'Éliel?...

SETH.

Mon père!..... éprouve donc encore une fois dans ta vie un mouvement de joie!.... ils ont retrouvé Éliel... ton fils Éliel est devant toi...

ADAM.

Est-il possible?..... ne me trompes-tu point?... Éliel, approche... (*Éliel court se précipiter dans les bras d'Adam.*) Il baigne de pleurs mon visage, c'est lui,

c'est Éliel!..... je te retrouve et tu me perds!... Enfant chéri, parle-moi, que j'entende ta voix....

ÉLIEL.

Ah! mon père....

ADAM.

Il déchire mon cœur!.... Va trouver ta mère, mon fils... (*Éliel, en pleurant, s'approche d'Ève.*)

ÈVE.

Ah! tu n'as plus de mère!..

SETH, *à part, et regardant le ciel.*

O Dieu, c'en est donc fait!... le soleil est à la fin de sa carrière.... (*Haut.*) Adam, mon père, bénis tes enfans...

ADAM.

Le soleil a-t-il disparu?...

SETH.

Hélas!.... il descend.... déjà les cèdres commencent à le cacher...

ADAM.

Ainsi donc dans un instant je n'existerai plus.

ÈVE.

Juste ciel!... (*Elle tombe dans les bras de Sélima et de Thirsa.*)

SÉLIMA.

O Dieu de miséricorde!... entends nos cris, vois notre désespoir!...

ADAM.

Le rocher va se briser.... Je frémis... O tourment inexprimable!... mortelle angoisse!... Non, je ne puis surmonter cette horreur invincible qui me glace et m'accable... non, je ne suis point résigné à mon sort, et je ne puis l'être!... Dieu puissant, pardonne; c'est ma première immortalité qui tressaille dans tous mes os!...

SETH.

Mon père, bénis tes enfans... (*Tous à la fois.*) Donne-nous ta bénédiction....

ADAM.

Je vais cesser d'être.... Je ne puis vous bénir, mes enfans.... La malédiction est tombée sur moi.... je ne puis vous bénir... O mon créateur, Être éternel, éloigne

de moi cette horrible terreur!... Pénètre-moi de l'idée consolante de ta bonté suprême... que l'amour qui t'est dû ranime dans mon âme flétrie la confiance et le courage!... Mais tu m'entends, tu daignes exaucer mes derniers vœux.... le calme renaît dans ce cœur déchiré; il me semble qu'une main bienfaisante y répand un baume salutaire...

SETH.

Anges du ciel, il sourit!... Viens, ma mère; venez, Sélima, Sunim, Thirsa... et toi aussi, cher Éliel.... Nous sommes tous près de toi, mon père, donne-nous ta bénédiction...

ADAM.

Venez, mes enfans... Où es-tu, Seth, que je pose sur toi ma main droite.... Sunim, voilà ma gauche..... Approchez-vous, Sélima, Éliel, Thirsa..... qu'Ève bénisse avec moi ses enfans!... (*Ils tombent tous à ses genoux.*) Que le Tout-Puissant, que le Dieu qui a créé votre père, conserve à tous les hommes qui

existent, et aux enfans qui naîtront d'eux, le souvenir de leur origine! N'oubliez point que vous êtes frères; secourez-vous, aimez-vous; et qu'à jamais le plus compatissant, le plus humain d'entre les hommes, en soit aussi le plus grand et le plus révéré! Mais le nuage obscur qui couvre mes yeux se dissipe tout à coup!... Où suis-je entraîné.... quel spectacle affreux et nouveau!... c'est l'avenir qui se dévoile à mes regards... O Dieu, rends-moi les ténèbres et l'ignorance!..... Que vois-je? quelles troupes innombrables de furieux armés! combien de champs couverts d'infortunés massacrés par leurs frères!.... et le chef barbare qui conduit les homicides, ce monstre s'enorgueillit de ses crimes! une multitude insensée le couronne de lauriers et le porte sur un char de triomphe!.... Quel autre tableau se présente!.... quels somptueux édifices!... les matières éblouissantes qui les décorent ne brillèrent jamais dans les jardins même d'Eden!.... elles ne sont donc nécessaires ni à l'existence ni au bonheur de l'homme.... A

quoi peut servir ce vain éclat?... O féroces habitans de ces demeures superbes, au milieu de l'abondance et des superfluités, vous refusez des alimens à vos frères dépouillés et mourans!... Race impie, hommes dénaturés, je vous maudis!... Conquérans impitoyables, et vous, âmes viles, que le faste a corrompues... vous qui voyez des infortunés sans les secourir, je vous maudis!... et dans ce moment solennel, le Dieu redoutable qui m'entend et devant qui je vais paroître.... ce Dieu vengeur approuve et confirme cette irrévocable et juste malédiction!...

ÈVE.

O malheureuse race humaine!

ADAM.

Le crime sera puni.... le vice dominera sur la terre; mais la vertu, fille du ciel, n'en sera jamais bannie... et je vois jusqu'à la fin des siècles un petit nombre d'enfans semblables à Seth, des enfans que je dois bénir... Enfin, une loi plus pure et plus sainte que celle même de

la nature, sera donnée aux hommes, et les enfans de Seth verront le divin libérateur qui doit racheter et sauver le genre humain...

SETH, *effrayé, se relevant.*

Entendez-vous les rochers retentir et s'ébranler?

ÈVE.

Adam!... (*L'ange de la mort paroît sur le haut du rocher.*)

SETH.

O mon père!... (*Le rocher se brise et s'écroule.*)

ADAM.

Juge de l'univers, me voici... O mon Dieu!... protège mes enfans... pardonne-moi... je meurs...

(*La toile se baisse.*)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

AGAR
DANS LE DÉSERT,
COMÉDIE EN UN ACTE.



PERSONNAGES.

AGAR.
ISMAEL, fils d'Agar et d'Abraham.
L'ANGE.

La scène est dans un désert.

AGAR

DANS LE DÉSERT,

COMÉDIE.

.... Han dritto in cielo
Le suppliche dolenti
D'un anima fedel (1).
MÉTASTASE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAR, ISMAEL.

AGAR, *tenant son fils par la main. Elle doit porter un vase.*

QUELS tristes lieux!.... quelle affreuse solitude!...

ISMAEL.

Maman, retournons chez mon père, nous y étions si heureux!

Traduction littérale.

(1) Les supplications douloureuses d'une âme fidèle ont des droits dans le ciel.

AGAR.

Hélas! mon enfant, la haine et la jalousie nous en ont chassés, et c'est pour toujours.

ISMAEL.

La haine! et quel mal ai-je fait pour la mériter? et vous, maman, comment peut-on vous haïr?

AGAR.

L'envie, mon fils, rend injuste et cruel; elle conduit à la haine, la plus odieuse, la plus noire de toutes les passions.

ISMAEL.

Un cœur sensible ne l'éprouvera donc jamais.

AGAR.

Un cœur sensible peut s'égarer... l'orgueil, mon fils, peut corrompre l'ame la plus tendre, et la livrer à toutes les fureurs de la vengeance.

ISMAEL.

Ah! maman, si j'ai de l'orgueil, mettez tous vos soins à m'en corriger.

AGAR.

La raison seule doit nous en garantir. L'auteur de la nature n'a rien fait que de bon; nous lui devons toutes nos vertus, et nos vices sont notre ouvrage.

ISMAEL.

Nous naissons donc sans orgueil?...

AGAR.

Dieu imprima dans nos cœurs un désir salutaire qui nous porte à nous distinguer, à rechercher la gloire.

ISMAEL.

C'est l'amour-propre.

AGAR.

Oui, mon fils, c'est ce principe divin qui fait les héros et les grands hommes; alors il est pur et tel que Dieu nous l'a donné; mais l'homme corrompu abuse de ce don précieux, il le dénature, l'avilit, le tourne sur des objets vains et frivoles, enfin il en fait l'orgueil.

ISMAEL.

Maman, Dieu est bon; quand nous suivons sa loi, il doit donc nous aimer.

AGAR.

Il est alors notre père.

ISMAEL.

Pourquoi donc gémissez-vous? Pourquoi sommes-nous sans appui, sans secours dans ce désert?

AGAR.

Il veille sur nous, et ne veut que nous éprouver.

ISMAEL.

Et cependant la fatigue, le chagrin, nous accablent : privés d'asile et de nourriture, comment résister à tant de maux?

AGAR.

Par le courage qui les méprise, par la résignation qui s'y soumet sans murmure. Souffrir est le partage de la vie : c'est un temps d'épreuve et d'orage; temps rapide et court! suivi, pour la vertu, de l'immortalité, de la gloire et du bonheur. Cessons donc de nous plaindre. Songeons aux biens qui nous attendent, et tâchons de nous en rendre dignes.

ISMAEL.

Maman, vous ne craignez donc pas la mort?

AGAR.

Hélas! je ne crains que de vous survivre.

ISMAEL.

La mort n'est rien!... c'est un instant!... Mais souffrir, endurer la faim, la soif, ah! maman!

AGAR.

Mon fils, il est encore un plus affreux tourment.... c'est celui de ne pouvoir soulager ce qu'on aime.

ISMAEL.

Ne l'ai-je pas senti?..... Je vous ai vue pleurer.

AGAR.

Ah! mon enfant, si je pouvois, en donnant ma vie, sauver la tienne!...

ISMAEL.

Maman! qu'en ferois-je sans vous?....

AGAR.

O mon cher Ismaël!.... Cruelle Sara, si

vous l'entendiez !... si vous le voyiez... oui, votre cœur barbare en seroit attendri... Et moi, et moi que dois-je éprouver ?.... Ah! mon fils, ne nous laissons point abattre : notre sort est affreux; mais Dieu nous protège et peut le changer.

ISMAEL.

Ce désert produit bien quelques fruits sauvages dont nous pourrions nous nourrir; mais sous un soleil si brûlant, la soif dévore, et l'on n'y trouve ni fontaine ni ruisseaux...

AGAR.

Nous en découvrirons peut-être... D'ailleurs, ce vase, le seul bien qui nous reste, contient encore de l'eau : elle est pour toi; c'est une dernière ressource que ma tendresse te réserve.

ISMAEL.

Je veux la partager avec vous.

AGAR.

Ce n'est qu'en conservant ta vie que je puis prolonger la mienne.

ISMAEL.

Maman?

AGAR.

Quoi, mon enfant?

ISMAEL.

Depuis deux jours je n'ai pas dormi; je me sens accablé : asseyons-nous.

AGAR.

Viens prendre du repos, il te rendra des forces; viens te coucher à l'ombre de ce buisson.

(*Ismaël la suit et se couche; elle se met auprès de lui, et place son vase à ses pieds.*)

ISMAEL.

Maman, essayez de dormir aussi.

AGAR.

Non, je te veillerai.

ISMAEL.

Vous ne vous éloignerez pas de moi pendant mon sommeil.

AGAR.

Eh! pourrois-je te quitter un instant? Ses yeux se ferment.... heureux âge!....

(Ismaël s'endort tout-à-fait.)

Dors, dors, tu ne sentiras plus tes maux, et les miens seront adoucis... (*Elle le considère.*) Hélas! comme ses traits sont changés! Ils portent l'empreinte de la souffrance...... O mon fils! sans toi, sans tes plaintes qui me déchirent le cœur, avec quel courage je supporterois ma destinée!... Mais l'entendre gémir...... voir couler ses larmes, ô ciel! c'est un supplice que je ne puis endurer..... il épuise toute ma constance.... Comme il dort!... Pauvre enfant! (*Elle l'embrasse.*) Que je t'aime!... (*Elle l'embrasse.*) Que je t'aime!... (*Elle porte la main sur son front.*) Son visage est brûlant, le soleil donne sur sa tête. Hélas! même en dormant, il est donc destiné à souffrir!... Mais ne pourrois-je pas, avec mon voile lié à cette branche, lui former un abri? (*Elle veut tirer la branche à elle.*) Je n'y puis atteindre, il faut me lever et détacher mon voile. (*Elle se lève,*

fait un mouvement, renverse le vase qui étoit à ses pieds, et répand l'eau.) Grand dieu! qu'ai-je fait... Ce vase, ma dernière espérance, mon unique ressource, la vie de mon fils!..... Ah! malheureuse..... cette eau pouvoit du moins lui suffire encore jusqu'à demain... et d'ici là, de nouvelles recherches nous auroient peut-être fait découvrir une fontaine!... (*Elle tombe accablée de douleur auprès de son fils.*) Ah, ciel!....

ISMAEL, *se réveillant.*

Maman!...

AGAR.

O mon fils!.....

ISMAEL

Maman! je brûle.... je n'en puis plus..... un feu cruel me dévore.

AGAR, *le prenant dans ses bras et le couvrant de son voile.*

Mon Dieu, prenez pitié de l'excès de ma peine!...

ISMAEL.

Maman, je meurs de soif, une goutte d'eau, maman, et vous me rendrez la vie.

AGAR.

Hé bien, mon fils, hé bien, reçois donc mon dernier soupir... Tu meurs, j'en suis la cause; pardonne-moi, je vais te suivre.

ISMAEL.

Maman, vous avez donc bu toute l'eau ?

AGAR.

Que dis-tu ?... Grand dieu !...

ISMAEL.

S'il en restoit encore, si vous éprouviez ce que je sens, maman, je ne la boirois pas.

AGAR.

O mon fils! peux-tu me croire assez barbare ?

ISMAEL.

Hélas! la douleur égare et trouble mon esprit, pardonnez-moi.

AGAR.

J'ai voulu te garantir du soleil... Je me suis levée..... J'ai renversé le vase, et je t'ai donné la mort!

ISMAEL.

Non, maman.... non.. cette eau n'auroit pu me suffire..

AGAR.

Quelle pâleur couvre son front!.... mon fils!..

ISMAEL.

Maman, donnez-moi votre main.... que je la baise encore....

AGAR.

La sienne est froide et tremblante... Mon enfant! Il ne me répond pas!.... Ismaël, ouvre les yeux!.... Embrasse encore une fois ta malheureuse mère..... (*Elle met la main sur son cœur.*) Il bat encore... (*Elle se met à genoux.*) O toi, Être suprême et bienfaisant, à qui tout est possible : toi, soutien, protecteur des infortunés, daigne jeter un regard sur moi!... je me soumets, si tu l'ordonnes; mais ma confiance en ta bonté égale mon obéissance!.... Conserve-moi le bien que tu m'as donné; ou du moins, grand Dieu! ne me condamne point

à vivre!... Tu vas prononcer, j'attends mon arrêt... Mais c'est un père qui va le rendre! (*Elle retombe auprès de son fils, le visage caché.*) (*Après un long silence.*)

L'ANGE, *derrière le théâtre.*

Agar!...

AGAR.

Qu'entends-je? et quelle voix céleste vient ranimer mon cœur?

(*On entend une symphonie douce.*)

Où suis-je...

La toile du fond se lève, et l'on découvre l'ange sur un nuage, une palme à la main. Le théâtre change, et représente un paysage charmant, orné de fleurs et de fruits.

SCÈNE II.

L'ANGE, AGAR, ISMAEL.

L'ANGE.

Agar !...

AGAR.

Que vois-je !.... (*Elle regarde son fils toujours étendu à terre sans mouvement.*) O mon fils !

L'ANGE *s'approchant.*

Agar !... Essuyez vos larmes.

AGAR.

Mon fils va donc m'être rendu !... Mais, ô ciel ! il est toujours sans mouvement...... Ismaël... Ismaël... Ah ! ç'en est fait, il n'est plus !... (*Elle se lève impétueusement, et court se précipiter aux pieds de l'ange.*) Dois-je donc perdre tout espoir !...

L'ANGE.

Votre confiance, Agar, et votre foi n'égalent-elles pas votre soumission ?

AGAR, *toujours aux pieds de l'ange.*

Oui, je suis résignée..... Hélas ! si Dieu l'exige, je m'interdirai jusqu'à la plainte. Mais mon courage m'abandonne....... un doute affreux glace mon cœur... Dieu veut-il m'éprouver ou combler ma misère ?...

L'ANGE.

Lui sacrifierez-vous, sans murmure, le seul bien qui vous reste...... cet enfant si chéri ?

AGAR.

Je le tiens de sa bonté... il peut me retirer ses bienfaits... (*Elle se relève, et court auprès de son fils.*) Mon fils !... C'est en vain que je l'appelle. Hélas ! il m'entendroit s'il respiroit encore. La voix de sa mère désolée ranimeroit ses sens. Mes cris sont superflus. Ismaël n'y peut répondre..... Is-

maël! ô nom jadis si doux à répéter!... nom chéri! maintenant je ne puis le prononcer qu'en frémissant...

L'ANGE.

Agar! pourquoi vous livrer à ce vain désespoir?... Vous pleurez votre fils. Il paroît mort à vos yeux: mais doutez-vous de la puissance immortelle du Seigneur?

AGAR.

Sa puissance!... Ah! sans doute il peut tout; il peut tarir la source de mes larmes; il peut me rendre mon fils... Insensée que je suis! Je pleurois; et Dieu me voit et m'entend. L'excès de ma douleur l'offensoit peut-être. Cette idée m'accable et me déchire... Pardonne-moi, grand Dieu, de coupables transports!... Daigne jeter sur cet enfant un regard paternel; que son innocence te touche! Ah! puisse-t-il du moins n'être pas la victime des fautes et de la foiblesse d'une mère infortunée!.... O ciel, que ta colère ne tombe que sur moi!... mais rends le jour à mon fils: qu'il vive!...

que je puisse encore une fois lui parler et l'entendre, ô mon Dieu !... et j'adorerai, je bénirai, en expirant, et ta justice et ta bonté.

L'ANGE.

Agar, tout ce qui vous environne déjà vous retrace ou vous présage sa bienfaisance infinie; il a transformé l'affreux désert où vous gémissiez en un séjour délicieux; sa puissance et sa gloire éclatent et brillent autour de vous.

AGAR.

Hélas, un seul objet frappe ici mes yeux. Je n'y puis voir qu'Ismaël privé de la vie.

L'ANGE.

Ne vous laissez point abattre, Agar. Vous êtes fidèle et soumise, n'avez-vous pas l'heureux droit de tout espérer? Quel miracle est impossible à l'Être suprême, qui lit au fond de votre cœur? Il vous juge, Agar, et vous protège. Il punit avec indulgence; et lui seul sait récompenser sans mesure.

AGAR.

Qu'entends-je, ô ciel! quelles paroles consolantes et divines!

L'ANGE.

Levez les yeux : voyez, heureuse Agar, la bonté du Seigneur faire encore un nouveau prodige pour vous.

(*L'ange touche la terre avec sa palme, il en jaillit à l'instant une fontaine abondante.*)

AGAR.

O mon Dieu! tant de bienfaits ne me seront pas inutiles. Vous voulez que j'en jouisse; Ismaël va donc revivre?

L'ANGE *s'approche d'Ismaël.*

Approchez-vous, Agar!

AGAR, *courant se précipiter à genoux aux pieds de son fils.*

Ah! grand Dieu! mon fils!... Mais n'est-ce point une illusion? sa pâleur se dissipe..... O ciel! si je m'abusois. (*Elle lui*

prend la main.) Sa main...... n'est plus froide...... Ismaël! Mon Dieu! achève ton ouvrage!...

(*Après un moment de silence elle regarde attentivement son fils.*)

Il ouvre les yeux; ô mon fils!..... Je me meurs.

(*Elle tombe sur le lit de gazon.*)

L'ANGE.

Agar, Agar, ranimez-vous pour louer, pour adorer le Seigneur.

AGAR, *revenant à elle.*

Ismaël!

L'ANGE.

Reprenez vos sens, Agar, et regardez votre fils.

AGAR.

Mon fils!.... Il m'est rendu! Quoi, ce n'est point un songe!

ISMAEL, *se soulevant.*

Ah! je renais!

AGAR.

Ah! mon fils! cher enfant, viens dans mes bras, viens embrasser la plus heureuse des mères!.... Que dis-je?... Non, prosternons-nous, et remercions le ciel.

ISMAEL.

Que ne lui dois-je pas, maman, il nous réunit.

L'ANGE.

Jouissez désormais, Agar, d'un bonheur inaltérable : Dieu m'ordonna de vous éprouver. Il est satisfait, et tous vos maux sont finis. Élevez cet enfant, donnez-lui des vertus, inspirez-lui la crainte et surtout l'amour du Seigneur. Voilà le plus digne hommage que vous puissiez offrir de votre reconnoissance.

AGAR.

Ah! pourrois-je y manquer après de tels bienfaits!

L'ANGE.

Que votre exemple, Agar, serve à ja-

mais de leçon; qu'il corrige les murmures des mortels insensés; et qu'il apprenne que Dieu sait récompenser la patience, la soumission, le courage et la vertu.

FIN.

ISAAC,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS auteurs ont traité ce sujet; Métastase, le P. Brumoy, le P. Porée et l'auteur du poëme imité de l'allemand, et intitulé *les Noces patriarchales*. On sait que Métastase n'a pas été heureux dans la manière dont il a traité les sujets tirés de l'Écriture : en effet, on ne peut reconnoître dans les pièces d'*Isaac*, de *Sainte Hélène*, de *Bétulie sauvée*, de *Joseph reconnu*, etc. le talent, le sentiment et les grâces de l'ingénieux auteur d'*Artaxercès*, de *Thémistocle*, de *Régulus*, etc. La pièce d'*Isaac*, du P. Brumoy, est en cinq actes, et me paroît aussi insipide qu'extravagante (1).

---

(1) L'auteur a imaginé d'introduire Ismaël dans

Je n'ai rien pris de tous les ouvrages que je viens de citer, et il m'a semblé que leur principal défaut venoit de la promptitude et de la facilité avec lesquelles Abraham se décidoit à ce terrible sacrifice. Il falloit sans doute le peindre soumis et résigné, mais il falloit aussi représenter un père : quel tableau peut intéresser si l'on n'y retrouve pas la nature? J'ai tâché de mêler à l'obéissance aveugle la tendresse

cette pièce : des entretiens écoutés et mal compris, et une infinité de petits moyens de ce genre, persuadent Ismaël que c'est lui que son père veut sacrifier, invention qui ne produit que des scènes également ennuyeuses et languissantes. Cependant on trouve dans cette pièce une idée ingénieuse et une situation intéressante, mais dont l'auteur n'a pas su tirer parti : Abraham rencontre Isaac endormi, et il est tenté de saisir ce moment pour lui donner la mort; mais, réfléchissant que c'est pour son Dieu qu'Isaac doit périr, il ne veut pas qu'il expire sans connoître qu'il est sacrifié.

paternelle, non par des incertitudes, des mouvemens de révolte, mais par des réflexions et des sentimens que la religion même devoit naturellement inspirer. Je sens toute la foiblesse de cette petite pièce; mais peut-être y trouvera-t-on plus de vérité que dans celles qui ont paru jusqu'ici sur ce sujet.

PERSONNAGES.

ABRAHAM.
SARA.
ISAAC.
GAMARI, vieux serviteur d'Abraham.

Le théâtre représente un paysage.

ISAAC,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABRAHAM, GAMARI.

ABRAHAM.

Voici le jour que je célèbre chaque année, depuis l'instant où le Seigneur exauça tous mes vœux en me rendant père d'Isaac : ô jour heureux de la naissance de mon fils! tu seras marqué par des fêtes, par des sacrifices solennels, aussi longtemps qu'Abraham existera sur la terre!

GAMARI.

J'ai suivi vos ordres, seigneur; j'ai fait tous les apprêts du sacrifice et du festin. Isaac, lui-même, au lever de l'aurore, a choisi dans vos nombreux troupeaux un

agneau nouvellement né, d'une blancheur éclatante; et après l'avoir enchaîné de fleurs, il l'a conduit au grand autel de gazon; et là, joignant les mains, et les élevant vers le ciel : Oui, s'est-il écrié, une victime innocente et pure sera dans ce jour offerte au Seigneur, et jamais sacrifice n'aura paru plus touchant à ses yeux!.... En parlant ainsi, Isaac sembloit être inspiré : je le contemplois, je l'écoutois avec surprise; je croyois entendre un oracle, et il me rappeloit ces hôtes divins, que vous reçûtes jadis, les anges descendus du ciel pour vous annoncer sa naissance.

ABRAHAM.

Oui, je n'en puis douter, Isaac est agréable au Seigneur. Ses vertus, son innocence, ont attiré sur lui la protection divine, et j'en ai pour garant la parole de Dieu même. Les descendans d'Isaac, en se multipliant, formeront un peuple célèbre qui se répandra sur la terre entière. Telles sont les promesses du Seigneur. Juge donc, Gamari, juge si cet enfant m'est cher! Il

fait le bonheur et la gloire de ma vieillesse; et seul espoir de ma maison, je vois en lui la tige heureuse d'une nombreuse postérité....

GAMARI.

Le voici. Il vous cherche sans doute...

ABRAHAM.

Je sacrifierai près de ce bois, sur la montagne : portes-y les fleurs, les parfums et la victime. Lorsque tout sera prêt, tu reviendras m'avertir.

(Gamari sort.)

SCÈNE II.

ABRAHAM, ISAAC.

ISAAC.

Mon père, hâtez-vous d'offrir votre sacrifice, ma mère vous en conjure. La salle du banquet est déjà remplie de tous les convives qui vous attendent avec impatience... Quel jour!... quelle fête! et cet Isaac, vo-

tre heureux fils, qui est l'objet de tant de soins, de tant de joie!... O mon père! que ne puis-je vous procurer tout le bonheur dont vous me faites jouir!...

ABRAHAM.

Va, sois satisfait, tes vœux sont exaucés!... Mon fils... en effet, tu dois être heureux; uniquement aimé de ceux de qui tu tiens le jour, favorisé du ciel, le Tout-Puissant a voulu te révéler par ma voix la gloire qu'il destine à ta postérité : parmi toutes les nations de la terre, tes seuls descendans formeront *le peuple de Dieu* : tu es le nœud chéri de l'alliance que le Seigneur daigna faire avec moi; enfin, ta naissance même fut un miracle. Dieu changeant, pour toi seul, les lois immuables de la nature, choisit pour te donner la vie, celle à qui la vieillesse ravissoit depuis long-temps le doux espoir de devenir mère!... Rappelle-toi chaque jour tant de bienfaits, afin de conserver à jamais cette vive reconnoissance dont ton cœur est pénétré.

ISAAC.

Ne craignez point qu'un sentiment qui m'est si cher, puisse s'affoiblir avec le temps! Comment pourrois-je ne pas éprouver une reconnoissance profonde et durable? Le Seigneur m'a donné la plus tendre des mères, et je suis votre fils!... O combien je sens vivement tout ce que je lui dois!... je n'ai eu jusqu'à ce moment que des grâces à lui rendre : depuis l'instant de ma naissance, comblé de ses dons et de ses faveurs, heureux surtout par l'affection des chers auteurs de mes jours, aucun chagrin, aucune inquiétude n'a troublé mon bonheur : mes yeux n'ont encore versé que des larmes d'attendrissement et de joie; nulle félicité n'est égale à la mienne....... Ah ! que la vie m'est chère... Oui, croyez-le, mon père, je suis trop heureux pour pouvoir être ingrat.... je jouis trop de mon existence pour ne pas bénir à jamais, et dans tous les instans, celui qui m'a créé.

ABRAHAM.

Enfant chéri! délices de ma vieillesse,

tu justifieras toutes mes espérances... mais, Gamari ne revient point...

ISAAC.

Irai-je le chercher ?

ABRAHAM.

Il est sur la montagne.

ISAAC.

Quand tout sera prêt pour le sacrifice, je reviendrai...

ABRAHAM.

Va, mon fils; hâte-toi, tu me retrouveras dans ce lieu.

(*Isaac sort.*)

SCÈNE III.

ABRAHAM, *seul.*

Que cet enfant m'est cher!... O toi qui me l'as donné, grand Dieu, reçois favorablement le sacrifice que je vais t'offrir! du haut des cieux jette un regard sur cette demeure paisible et fortunée! Vois le plus

heureux des pères, le plus reconnoissant des hommes! En célébrant le jour de la naissance d'Isaac, je célèbre le plus précieux de tes bienfaits; et mon cœur ne peut se pénétrer de l'amour paternel, et se livrer aux transports d'une joie si pure, sans s'élever jusqu'à toi, sans adorer la source et le dispensateur de tous les biens!... Mais quel bruit frappe mon oreille?.... Est-ce une illusion?... Quels concerts harmonieux se font entendre dans les airs!... Que vois-je, ô ciel!..... (*Un ange porté sur un nuage, paroît au haut des airs.*) Hé quoi, les anges descendus des cieux honoreront encore de leur présence cet humble asile!... (*Le nuage s'abaisse à la hauteur des arbres, et s'arrête au fond du théâtre.*) O messager divin du Tout-Puissant, tu viens sans doute m'annoncer, de sa part, de nouveaux bienfaits!

(*Il met un genou en terre en élevant ses bras vers l'ange.*)

L'ANGE.

Abraham, prête une oreille attentive au

commandement du Seigneur. Tu tiens de lui la vie et tout ce que tu possèdes ; il te redemande le fils qu'il t'a donné. Dans le sacrifice qui s'apprête, c'est le sang d'Isaac qui doit couler sur l'autel, c'est ton bras qui doit immoler aujourd'hui même cette victime innocente !..... Tels sont les ordres du Seigneur...

(*Le nuage s'élève dans les airs, et l'ange disparoît.*)

ABRAHAM, *après un moment de silence.*

Quoi, je respire encore !... la foudre est tombée sur ma tête, et j'existe !... J'ai pu sans mourir l'entendre prononcer cet arrêt terrible !...

(*Il se relève, et va tomber sur un siége de gazon.*)

Où suis-je ?... tout a changé autour de moi.... Quel bras invisible et redoutable a pu me transporter dans ce séjour rempli d'horreur !... Quels objets affreux m'environnent !.... (*Il se lève.*) Fuyons.... Je retrouve à chaque pas cet autel sanglant... ce couteau meurtrier !... Une voix menaçante

m'ordonne de saisir ce poignard et de m'en percer le sein !... Mais qu'ai-je fait ?... Quel est mon crime ?..... Dieu !..... mon sang coule... Un pouvoir irrésistible me force à le répandre.... Ma main homicide plonge ce glaive jusqu'au fond de mon cœur... Ah ! quel supplice horrible !..... et je ne puis mourir !..... (*Il retombe sur le siége de gazon.*)

(*Après un long silence.*)

Le nuage épais qui couvre mes yeux appesantis se dissipe... L'affreuse vérité reparoît sans voile à mes regards ; et je ne retrouve ma raison égarée, que pour souffrir des tourmens mille fois plus cruels. O toi que je n'ose nommer !..... toi, dont je ne puis maintenant prononcer le nom sans désespoir, sans frémir d'horreur et de pitié ! innocente et pure victime dévouée à la mort !... dans cet instant tu te livres aux plus doux transports de la joie..... ta main orne de fleurs l'autel funeste..... Je frissonne... Dieu de mes pères ! Dieu juste et bienfaisant, est-il possible qu'un forfait puisse te plaire ?... Mais, créé pour t'obéir

aveuglément, suis-je fait pour te comprendre, et concevoir la profondeur de tes desseins?.... et que deviendront tes promesses?... Je me soumets... Hélas, que n'as-tu demandé ma vie!... Malheureuse Sara!... tu prépares une fête... j'entends d'ici, j'entends le bruit des instrumens champêtres... et cependant cette maison où règnent encore le bonheur et la joie, cette maison paisible sera dans quelques instans plongée dans un deuil éternel!... Je n'ai donc joui d'une félicité si pure, que pour mieux sentir toute l'horreur de ma destinée!.... Mon fils!... mon fils!... quoi, les liens qui nous unissent vont se rompre... et quelle main, juste ciel, doit briser ces nœuds sacrés!... Mon fils!... il va revenir!... comment soutiendrai-je sa présence?... Objet infortuné de la colère céleste, puisse un pressentiment salutaire t'éclairer sur le bord de l'abîme! puisse-tu précipiter tes pas loin de ces funestes lieux!... Anges du ciel, protégez votre image, arrachez Isaac au sort affreux qui le menace, daignez le transporter dans un asile inaccessible à son mal-

heureux père..... Insensé! que dis-je!.... Hélas, quel secours osé-je implorer, quand Dieu lui-même a prononcé la sentence mortelle!...... Mais, qu'entends-je?..... On vient.... je tremble.... je frémis.... c'est lui, grand Dieu, c'est lui!... Je ne me connois plus... la force, le courage, la raison, tout m'abandonne... Je l'entends... je le vois... ô Dieu, arrache-moi cette vie que je déteste!...

SCÈNE IV.

ABRAHAM, ISAAC, *un poignard à la main.*

ISAAC.

Venez, mon père, la victime est prête; voici le couteau sacré, ne différez plus.... Mais, que vois-je, hélas!... quelle pâleur couvre vos traits!... mon père...

ABRAHAM.

Éloigne-toi... laisse-moi...

ISAAC.

Quel mortel effroi vous me causez!

ABRAHAM.

Ne m'approche pas...... L'aspect de ce glaive étincelant me fait frémir d'horreur.

ISAAC.

Juste ciel! quel affreux langage...

ABRAHAM.

Ne m'approche pas...

ISAAC.

Mon père se refuse à mes embrassemens!...

ABRAHAM.

Ta présence me tue...... fuis, malheureux.

ISAAC.

Je suis donc coupable....... Hélas! du moins ma faute fut involontaire!... O mon père, voyez mes larmes!..... voyez l'excès de ma douleur.... ah, daignez me pardonner....

(*Il se jette à genoux.*)

ABRAHAM.

Infortuné!... tu n'as plus de père.

ISAAC, *toujours à genoux.*

Dieu!... se peut-il?... vous prononcez l'arrêt de ma mort...

ABRAHAM.

Non... je ne puis... ne me retiens plus...

ISAAC.

Je dois mourir à vos pieds...

ABRAHAM.

Crains ce bras désespéré...

ISAAC.

Pardonnez-moi, et terminez ma vie, je mourrai satisfait...

ABRAHAM.

Tu vivras... je m'égare...

ISAAC.

O daignez vous expliquer, par pitié.

ABRAHAM.

La pitié! je ne puis m'y livrer sans

crime... tu déchires, tu corromps mon cœur..... Entends-tu la foudre gronder sur nos têtes... vois-tu ce gouffre épouvantable entr'ouvert sous nos pas?

ISAAC, *se relevant avec effroi.*

Grand Dieu!... mon père!... il chancelle, ses yeux se ferment... (*Il le reçoit dans ses bras.*) O mon père!... de vaines terreurs vous abusent... Qui peut causer, ô ciel, le trouble affreux qui l'agite?

ABRAHAM.

Mon fils!

ISAAC.

O doux nom qui me rend la vie!...

ABRAHAM.

Ah! s'il m'étoit possible en sacrifiant la mienne... Laisse-moi chercher.

ISAAC.

Où portez-vous vos pas?

ABRAHAM.

Je vais implorer le Seigneur.

ISAAC.

Nous le prierons ensemble.

ABRAHAM, *en s'en allant précipitamment.*

Je veux être seul.

ISAAC, *le suivant.*

Non, je ne puis vous obéir... non, mon père, je ne vous quitterai pas.

(*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABRAHAM, *seul.*

Je me suis échappé de ses bras... et l'infortuné ignore encore sa destinée... Mais quel est mon espoir, quel est mon dessein?... O Dieu! je suis soumis... Cependant, puis-je arracher de mon cœur les sentimens les plus naturels et les plus sacrés? Oui, sans doute, je le puis si tu le veux... Être éternel, source de la justice et de la vérité, exigerois-tu ce qu'il seroit impossible d'exécuter?... Dois-je m'étonner que ma foible raison ne puisse te comprendre; et quand tu commandes, ne dois-je pas être certain qu'avec ton secours j'aurai le courage d'obéir? Je ne puis rien par moi-même, mais je puis t'implorer;



et douterai-je que le Créateur de l'homme et de l'univers ait le pouvoir de m'élever au-dessus de l'humanité?... C'en est fait, je vais parler, je vais prononcer à mon fils son arrêt et le mien... Hélas, comment lui déclarer cet affreux secret?... A cette seule idée je frémis d'horreur, tout mon sang se glace dans mes veines... Qu'éprouverai-je donc, juste ciel, quand je l'entendrai! quand je le verrai! Il vient.... Grand Dieu, inspire-moi, soutiens-moi; égale ma force et mon courage à mon aveugle soumission.

SCÈNE II.

ABRAHAM, ISAAC.

ISAAC.

Enfin je vous retrouve... O mon père, au nom du ciel, ne fuyez plus votre malheureux fils; daignez m'entendre et me répondre!

ABRAHAM.

Approche, mon fils... approche...

ISAAC.

O bonheur inattendu!... mon père ne cherche plus à s'éloigner de moi.

ABRAHAM.

Tu le veux... le ciel l'ordonne... je dois rompre le silence... mais la parole expire sur mes lèvres tremblantes...

ISAAC.

Qu'avez-vous donc à me révéler?

ABRAHAM.

Le comble des malheurs...

ISAAC.

Êtes-vous irrité contre moi?...

ABRAHAM.

Jamais, hélas, tu ne me fus plus cher!

ISAAC.

Ah! s'il est vrai, est-il pour vous et pour moi un malheur qui nous puisse accabler?...

ABRAHAM.

Telle est l'horreur de ton sort et du

mien, que plus l'affection mutuelle qui nous unit est tendre, et plus nous sommes infortunés...

ISAAC.

Non, mon père, non, votre tendresse pourra toujours consoler ou dédommager votre fils.

ABRAHAM.

Ah!... si tu savois...

ISAAC.

Parlez...

ABRAHAM.

Eh, le puis-je?...

ISAAC.

Vous pâlissez!.... les pleurs innondent votre visage... malgré moi je tremble... cependant aucun péril ne menace ni vos-jours ni ceux de ma mère : vous m'aimez, Dieu vous protège...

ABRAHAM.

Hélas, que dis-tu?... Non, mon fils, Dieu ne protège plus ton malheureux père... le bras redoutable du Tout-Puissant s'est appesanti sur moi...

ISAAC.

Qu'entends-je?.... et cette alliance qu'il a faite avec nous...

ABRAHAM.

Elle est rompue...

ISAAC.

Les promesses du Seigneur seraient vaines!...

ABRAHAM.

Arrête... n'ajoute point aux maux qui m'accablent!.... pleure avec moi, mais comme moi pleure sans murmurer...

ISAAC.

Ah, ce cœur formé par vous pourroit-il cesser un instant d'être soumis à la volonté du Seigneur! mais si sa justice vous menace, c'est moi, surtout, qu'il veut punir. Je ne l'aurai point servi avec assez d'ardeur : seul, sans doute, je suis criminel. Vos longs travaux, votre amour pour lui, enfin votre vie entière vous assurent de sa protection; sa colère ne peut tomber que sur ma tête. Hélas, pour-

quoi faut-il que la tendresse paternelle vous en fasse partager le poids!...

ABRAHAM.

Toi coupable!... O mon fils! cher objet des plus tendres affections de mon ame! jouis du moins, jouis du seul bien qui te reste... que le doux témoignage d'une conscience pure soit une consolation pour toi...

ISAAC.

Vous n'êtes point irrité; je ne suis point coupable, et vous gémissez sur mon sort!... Daignez donc m'expliquer ce mystère impénétrable...

ABRAHAM.

Dieu lui-même a prononcé l'arrêt funeste...

ISAAC.

Achevez...

ABRAHAM.

Eh quoi, l'état où je suis, mon trouble affreux, mon désespoir ne peuvent-ils t'éclairer?

ISAAC.

Craignez-vous pour mes jours?... Vous

ne répondez point... vos sanglots redoublent... je touche au terme de ma vie...

ABRAHAM.

Viens dans mes bras!... viens recevoir les derniers embrassemens du plus malheureux de tous les pères!... Infortuné, tu pleures...

ISAAC.

Je ne m'en défends pas... La vie m'étoit chère... je faisois votre bonheur.... mon père!.... est-ce aujourd'hui que je dois mourir?... Vous gardez le silence... Hélas, c'est me répondre... Ah! ne me quittez plus... souffrez que j'expire doucement dans vos bras...

ABRAHAM.

Dieu, qui soutiens ma vie dans cet affreux moment; Dieu, qui me donnes la force de voir, d'entendre Isaac sans succomber à l'horreur du tourment que j'éprouve! achève de triompher de la nature; qu'inspiré par toi, par ton amour, je puisse instruire mon malheureux fils,

de l'ordre sanglant et terrible que tu m'as donné !

ISAAC.

Juste ciel !... qu'avez-vous encore à m'apprendre ?...

ABRAHAM.

Tu vas périr... tu n'auras paru qu'un instant sur la terre... mais ta vie fut heureuse et pure, et ta mort sera glorieuse...

ISAAC.

Vous ranimez mon cœur abattu... La patrie est-elle en danger ? Dois-je combattre pour elle ? Dois-je, avant d'expirer, triompher de ses ennemis ?

ABRAHAM.

Un sort plus beau t'est réservé !... Bénis le ciel... élève ton ame jusqu'à l'Être suprême qui t'a créé : c'est pour lui, c'est pour ton Dieu que tu dois mourir...

ISAAC.

Et comment ?...

ABRAHAM.

Sur son autel sacré...

ISAAC.

Dieu me demande pour victime... Mon sang, le sang humain coulera sur l'autel du Seigneur!... Que dis-je!... Ah, pardonnez ce premier mouvement de surprise et d'effroi!... J'adore les décrets du Dieu d'Abraham... du Dieu de mon père... et j'offre à sa justice une victime obéissante... Mais quel sera le sacrificateur?...

ABRAHAM.

Connois-donc enfin toute l'horreur de ma destinée, et l'excès de mon désespoir... Ce bras paternel...

ISAAC.

Je frémis... vous, mon père...

ABRAHAM.

Je me soumets; c'est assez. Dieu fera le reste.

ISAAC.

O le plus infortuné des pères!... maintenant, hélas, c'est sur vous seul que je pleure!.... Donnez-moi cette main trem-

blante, que je l'arrose de mes larmes; qu'elle me bénisse encore une fois avant de me percer le sein! (*Il se met à genoux.*) Mon père, délivrez-moi promptement de la vie; je ne puis supporter l'attente horrible du coup qui doit la terminer... Hâtez-vous d'obéir... Dieu, n'en doutez pas, saura trouver pour vous une récompense proportionnée au sacrifice qu'il exige...

ABRAHAM.

Va, ce n'est point sur la terre que sa justice me la destine! En sera-t-il pour moi quand tu n'existeras plus?.... et penses-tu que je puisse te survivre?...

ISAAC.

Vivez pour consoler ma malheureuse mère...

ABRAHAM.

La consoler, hélas!..... le meurtrier de son fils en auroit-il le droit?... Non, non: le coup qui va te frapper rompra tous les nœuds qui me lient: il anéantira pour moi les titres si sacrés et d'époux et de père. Je perdrai dans le même instant et la com-

pagne chérie qui fit mon bonheur, et le fils, unique objet de mes espérances...

ISAAC.

Ma mère!... que deviendra-t-elle?... Ah, terminez un supplice qui m'accable!... Mon père, par pitié ne prolongez plus les tourmens que j'endure.... Venez, je vais vous conduire à l'autel... venez...

ABRAHAM.

Arrête...

ISAAC.

En différant, peut-être offensez-vous le ciel... et j'en serois la cause!... cette idée suffiroit seule pour m'inspirer tout le courage dont j'ai besoin... Venez...

ABRAHAM.

Un moment...

ISAAC.

O mon père, obéissons...

ABRAHAM.

C'est le ciel qui t'inspire, je n'en saurois douter.

ISAAC.

Il daignera vous soutenir, vous garder... Mon père suivez-moi...

ABRAHAM.

O Dieu, tu lis dans mon cœur; tu vois l'affreux combat qui le déchire, mais tu vois ma soumission... Je vais à l'autel... J'y trouverai sans doute une force surnaturelle!... Je ne puis concevoir qu'il me soit possible, sans expirer ou sans perdre l'usage de mes sens, de saisir le glaive homicide... Mais tu l'ordonnes; la victime est résignée, je me soumets. Tu conduiras cette main défaillante; tu ne souffriras point que la volonté sincère de t'obéir ne soit qu'un désir vain et superflu... Allons, mon fils...

ISAAC.

Allons... Mais, Dieu! quelle voix se fait entendre!... Ah, mon père!...

ABRAHAM.

Juste ciel! c'est Sara!...

ISAAC.

Ma mère!...

ABRAHAM.

Il est impossible de l'éviter.

ISAAC.

Hélas, je pourrai donc l'embrasser une fois encore!...

ABRAHAM.

Ah, garde-toi de nous trahir!...

ISAAC.

Ne craignez rien, mon père: eh, voudrois-je, avant d'expirer, ajouter à mes maux le spectacle déchirant de sa douleur? Elle s'avance...

ABRAHAM.

Grand Dieu, donne-nous le courage de supporter cette nouvelle épreuve!...

SCÈNE III.

SARA, ABRAHAM, ISAAC.

SARA.

Enfin je vous retrouve ensemble......... Abraham, avez-vous offert votre sacrifice?...

ABRAHAM.

Nous allions nous rendre à la montagne.

SARA.

Pourquoi donc avez-vous différé si long-temps ?... La salle et les tables sont ornées de guirlandes de fleurs que j'ai formées moi-même. Le festin est prêt, tous vos amis rassemblés vous attendent. Eh quoi ! n'êtes-vous pas touché de leur impatience ? ne partagez-vous pas toute la joie que m'inspire ce beau jour ?...

ABRAHAM.

O Sara!..... vous devez connoître mon cœur....

SARA.

Eh, si je ne le connoissois pas, je se-rois moins surprise de vos retardemens !.. Allez donc, hâtez-vous..... Isaac vous sui-vra-t-il ?..

ISAAC.

Oui, ma mère... je le dois... mais, avant de vous quitter, souffrez, ô ma mère, que votre fils vous embrasse !...

SARA.

Mon fils... tu parois attendri, tes yeux sont remplis de larmes !...

ISAAC.

C'est la tendresse qui les fait couler...

SARA.

Que tu me rends une heureuse mère!

ISAAC.

Hélas! il me semble dans cet instant que j'aurois pu m'occuper davantage encore de votre bonheur, de celui de mon père.... Avez-vous été toujours satisfaite des témoignages de mon amour, de ma reconnoissance?... n'ai-je pas eu quelques torts involontaires?... ah! s'il étoit vrai... oubliez-les... pardonnez-moi... ô ma mère, bénissez votre fils!...

SARA.

Eh, cette bénédiction que tu désires, ne sais-tu pas que je te la donne dans tous les instans de ma vie?... tel est l'excès de ma félicité, que je n'ai rien à demander au ciel pour ton bonheur et pour ta gloire. Les promesses du Seigneur me font jouir d'avance du sort qui t'est réservé : je n'ai plus

à former qu'un seul vœu, c'est que mon fils ait toujours pour moi la tendresse qu'il m'a montrée jusqu'à ce jour... Cher Isaac, bannis de vaines craintes... non, jamais enfant n'inspira d'affection plus vive et ne sut la justifier mieux.

ISAAC.

Que cette assurance m'est chère! C'en est assez... mon père... je suis prêt à vous suivre.

ABRAHAM.

Mon fils... ta mère voudroit te parler encore... Sara... n'avez-vous plus rien à lui dire?...

SARA.

Non, je ne veux plus vous arrêter; allez, Abraham, allez : en immolant la victime, pensez l'un et l'autre à l'heureuse Sara; avec vos vœux, offrez encore au Seigneur l'hommage de ma reconnoissance...

ISAAC.

Venez, mon père...

ABRAHAM, *à part.*

O mon Dieu! (*Haut, d'un ton ferme.*) Allons, mon fils...

ISAAC.

Adieu, ma mère... adieu!

(*Il sort avec Abraham.*)

SCÈNE IV.

SARA, *seule, après un moment de rêverie.*

De quel ton il m'a dit adieu! le son touchant de sa voix retentit encore à mon oreille... Et pourquoi cet adieu? ils vont revenir, je vais les revoir dans un instant... Tout mon cœur s'est ému... et ma raison ne peut surmonter ce trouble inconcevable qu'il m'a laissé... Ah! si j'osois, j'irois les rejoindre.... mais j'interromprois le sacrifice... je dois rester et les attendre... Que puis-je craindre? je ne sais; cependant je tremble.... chaque souvenir, chaque ré-

flexion accroît mon inquiétude.... Il pleuroit, sa main trembloit en serrant la mienne!... Abraham étoit pâle, interdit... Eh quoi! me cacheroit-on quelque malheur?... il m'a dit un adieu si douloureux!... S'ils partoient, s'ils étoient forcés de s'éloigner, de me quitter, et d'aller peut-être combattre nos ennemis!... Dieu, je respire à peine! quelle idée funeste!... courons les chercher.... Mais, que vois-je, ô ciel!.... Gamari en pleurs... hélas! que va-t-il m'annoncer?...

SCÈNE V.

SARA, GAMARI.

SARA.

Où courez-vous, Gamari?...... Arrêtez-vous, Gamari...

GAMARI.

Malheureuse Sara!...

SARA.

Parlez... Isaac...

GAMARI.

Hélas! je le vois... vous saviez l'ordre terrible...

SARA.

Achevez...

GAMARI.

Ah! quel affreux détail exigez-vous !... Abraham, soumis aux volontés du ciel, a consommé le funeste sacrifice que le Seigneur a demandé. Je n'ai pu soutenir cet horrible spectacle; éperdu, pénétré de douleur, je me suis précipitamment éloigné dans l'instant où mes tristes yeux ont vu le plus infortuné des pères saisir le couteau sacré pour immoler son fils...

SARA.

Isaac!... je me meurs...

(*Elle tombe évanouie sur le siége de gazon.*)

GAMARI.

Elle succombe à l'excès de ses maux......

elle a perdu l'usage de ses sens... Ah ! pourquoi faut-il que le ciel ait prolongé ma vie jusqu'à ce jour déplorable !..... Mais quel bruit se fait entendre !... Dieu, c'est la voix d'Abraham !... Juste ciel, en croirai-je mes yeux !... Isaac !... Isaac le suit...

SCÈNE VI.

ABRAHAM, ISAAC, GAMARI, SARA, *évanouie.*

GAMARI, *courant vers Abraham.*

Ah ! seigneur, par quel miracle...

ABRAHAM.

O Gamari ! bénis le vrai Dieu, le Dieu d'Abraham..... il est satisfait, et mon fils m'est rendu... mais, Sara...

ISAAC.

Ma mère !... où est-elle ?...

GAMARI, *la montrant.*

Voyez l'état où l'a réduite le détail funeste qu'elle a su m'arracher...

ISAAC.

O ma mère... entendez ma voix... Isaac... votre heureux fils est à vos pieds...

ABRAHAM.

Elle paroît se ranimer... soutenons-la... (*Isaac passe derrière Sara, et la soutient dans ses bras.*) Elle soupire... ses yeux vont se rouvrir... laissez-moi la préparer à l'excès de joie qui doit succéder à son désespoir; mon fils, éloignez-vous un instant...

ISAAC.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ABRAHAM.

Craignez pour elle un saisissement funeste...

ISAAC.

J'obéis...

ABRAHAM.

Je vous rappellerai bientôt... Allez, mon fils.

(*Isaac et Gamari sortent.*)

SCÈNE VII.

ABRAHAM, SARA.

SARA, *ouvrant les yeux.*

MON fils... ciel!... Abraham!... Ah, barbare!...

(*Elle se lève, et s'éloigne d'Abraham.*)

ABRAHAM.

Sara!...

SARA, *elle se rapproche d'Abraham.*

Mon fils!.... il n'est plus.... arrache-moi donc aussi la vie!...

ABRAHAM.

Écoutez-moi, Sara!...

SARA.

N'attends de moi ni raison, ni tendresse, ni courage : non, cruel!... je suis mère... je ne te connois plus; tu n'as plus d'épouse...... fuis, abandonne une infortunée!...

ABRAHAM.

Tu me hais !...

SARA.

J'abhorre ce jour fatal qui nous éclaire... Je me meurs, et je ne puis supporter ta présence.

ABRAHAM.

Sara refuse de m'entendre !...

SARA.

Quel est ton espoir ?... prétendrois-tu me consoler... Malheureux! oses-tu m'offrir ta main pour essuyer mes pleurs !..... cette main sanglante !... Je frémis... Il est donc vrai, barbare, tu l'as commis ce forfait exécrable ! Abraham est l'assassin d'Isaac !... et tu respires encore, et tu parois devant moi !... Si du moins je te voyois tremblant, éperdu, pénétré de l'horreur qui m'accable... mais non; inaccessible aux remords ainsi qu'à la pitié, tu ne peux même concevoir le tourment que j'endure. Que dis-je ? tu t'enorgueillis peut-être de ta férocité; tu me cherchois pour braver

ma douleur, pour te vanter de cette funeste obéissance qui me coûte la vie et qui me fait mourir désespérée...

ABRAHAM.

Arrêtez, Sara... arrêtez!... Accusez-moi, haïssez-moi; mais respectez le ciel.

SARA.

Malgré la douleur qui m'égare, je révère et j'adore l'auteur de mon être... Hélas! il a connu ce cœur déchiré, ce cœur maternel!... ce n'est pas à moi qu'il a demandé l'affreux sacrifice que tu as pu consommer!...

ABRAHAM.

Il exige moins de toi; seras-tu rebelle à sa volonté sainte?... O Sara! il en est temps encore, tu peux expier ces transports criminels... tu peux mériter... Ah! s'il m'étoit possible de te rendre à la raison, de t'associer à la gloire, aux droits nouveaux que m'ont procurés la résignation et l'obéissance, le vœu le plus cher de mon cœur seroit exaucé! Ouvre les yeux, Sara,

reconnois ton égarement et l'erreur qui t'abuse! Tu veux m'abandonner! tu veux mourir! t'est-il permis de renoncer à la vie et d'abjurer le serment qui nous engage? Si je suis coupable, tu dois me plaindre et vivre pour me consoler... Rappelle-toi l'histoire de notre vie : ne t'ai-je pas vu t'enorgueillir de mes exploits, de mes longs travaux, de ma renommée? Tu as partagé ma gloire et mon bonheur, et tu veux que je supporte seul le poids accablant de l'infortune! N'aurai-je trouvé en toi une compagne fidèle que dans la prospérité? auras-tu la lâcheté de renoncer à moi quand j'ai besoin de ton appui, de ton secours? le titre d'épouse est-il moins sacré que celui de mère? Avant la naissance de ton fils, n'avois-tu pas promis à Dieu même de tout quitter pour moi et de me consacrer ta vie?... Ingrate et parjure, envers moi, rebelle envers Dieu, tu veux rompre les nœuds qui nous unissent, et tu refuses de te soumettre aux volontés du ciel! Dieu, seul dispensateur de tous les biens, souverain juge des êtres mortels

qu'il a créés, a-t-il promis à l'homme un bonheur durable sur la terre? une félicité constante et pure doit-elle être le partage d'une vie si courte et si fragile?..... Sara, nous touchons au terme de notre longue carrière; comblés jusqu'à ce jour des bienfaits de l'Éternel, ne murmurons point sur ce peu d'instans qui nous restent!... Est-il donc si difficile de souffrir avec fermeté sur le bord de la tombe, de supporter une douleur passagère, lorsqu'une récompense immortelle sera le prix du courage et de la résignation?...

SARA.

Qu'ai-je entendu!... quel nouveau jour m'éclaire! Abraham, oui, c'est Dieu, c'est Dieu lui-même qui parle par ta bouche!... Ah! pardonne un égarement si criminel, pardonne!... Hélas! je ne puis te promettre de vivre; mais je ne te fuirai point, tu recevras mon dernier soupir, je ne te reprocherai plus mon sort, je souffrirai sans me plaindre, je me soumets, enfin...

ABRAHAM.

O mon Dieu, tu l'entends! elle se soumet, elle participe au mérite du sacrifice que je viens de t'offrir; elle se soumet!... Sara!... crois-tu que la puissance du Seigneur soit bornée? non sans doute; il peut donc ramener la joie dans ton cœur...

SARA.

La joie! juste ciel!... il me l'a ravie pour toujours!...

ABRAHAM.

Au comble du malheur, l'idée de sa bonté suprême doit nous préserver du désespoir; et le juste, alors même qu'il a tout perdu, peut encore l'invoquer et tout attendre de lui...

SARA.

Eh! que pourrois-je lui demander? je n'ai plus de fils...

ABRAHAM.

Demande-lui le prix de ta résignation; tu seras exaucée...

SARA.

Que dis-tu?... la joie brille sur ton front!

ABRAHAM.

Adore et bénis à jamais l'Éternel! tu vas retrouver le bonheur.

SARA.

Ciel! veux-tu m'abuser?...

ABRAHAM.

Eh! regarde-moi... lis dans mes yeux, n'y vois-tu pas et ton sort et le mien?...

SARA.

A peine je respire!... explique-toi...

ABRAHAM.

Ton fils...

SARA.

Achève...

ABRAHAM.

Il t'est rendu!...

SARA.

Grand Dieu!...

ABRAHAM.

Tu vas le revoir...

SARA, *tombant à genoux.*

O mon Dieu, je renais!... Avant de revoir mon fils, avant d'entendre sa voix, de le serrer dans mes bras, je veux t'offrir l'hommage de ma reconnoissance: ah! les premiers mouvemens de ce cœur que tu rends à la vie doivent être pour toi!...

ABRAHAM, *regardant Sara.*

O moment plein de charmes!...

SARA, *se relevant.*

Cher Abraham!... guide mes pas... conduis-moi... Mon fils!... où est-il?...

ABRAHAM, *élevant la voix.*

Paroissez, Isaac!...

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ABRAHAM, SARA, ISAAC.

ISAAC, *accourant et se précipitant dans les bras de Sara.*

Ma mère!

ABRAHAM.

O Dieu de miséricorde!

SARA.

Isaac!... mon fils!... j'ai pleuré ta mort et je te revois!... Ah, comment ai-je pu supporter sans mourir cet affreux désespoir et cet excès de joie!... Mais, quel prodige te rend à mon amour?...

ABRAHAM.

En m'arrachant de ce lieu, en vous quittant, Sara, je conduisois mon fils à la mort : un saisissement inexprimable m'ôtoit presque entièrement l'usage de mes sens et suspendoit toutes les facultés de

mon âme; je n'entendois plus la voix même d'Isaac. Un nuage épais couvroit mes yeux: environné d'une nuit profonde, ne pouvant plus ni réfléchir ni penser, je ne conservois de sentiment que pour souffrir; il me sembloit qu'un trait mortel me perçoit le cœur; et, dans cette agonie douloureuse, je n'avois pas assez de force pour me plaindre, je gémissois sourdement, une sueur froide inondoit mon visage. Je voulois exprimer mes vives douleurs par des cris, par des larmes; mais ma langue glacée, ma voix éteinte, ne formoient que des sons étouffés et confus. Cependant Isaac me soutenoit dans ses bras et guidoit mes pas chancelans. Enfin nous arrivons au haut de la montagne : là, je reprends tout à coup la force que j'avois perdue; je lève les yeux vers le ciel, je crois voir Dieu lui-même prêt à me juger pour l'éternité, et fixant sur moi son œil perçant et redoutable..... Cette contemplation m'élève au-dessus de moi-même; animé d'un courage surnaturel, je m'élance vers l'autel; Isaac tombe à mes genoux et me présente

son sein palpitant. Je saisis le couteau sacré !... Dans cet instant, l'ange libérateur paroît au haut des airs : Arrête, s'écrie-t-il, arrête !... Voici ce que dit le Seigneur : *Abraham, je suis satisfait de ton obéissance ; je te rends ton fils, je renouvelle l'alliance que j'ai faite avec toi, et je donnerai à ta postérité tout le pays qui t'environne.*

SARA.

O céleste bonté ! Dieu bienfaisant !... Mon fils, tu dois lui consacrer cette vie qu'il daigne te conserver....

ISAAC.

Ah ! je suivrai sans effort sa loi sainte et pure....... Elle m'ordonne d'obéir aux auteurs de mes jours, de les révérer, de les chérir : ce commandement divin est gravé dans mon âme ; je vivrai pour adorer le Seigneur, et pour vous rendre heureux...

ABRAHAM.

Allons célébrer ce jour mémorable d'é-

preuve et de bonheur; allons retrouver nos amis rassemblés, et bénir avec eux la clémence et la bonté suprême du Créateur de l'univers.

FIN.

JOSEPH
RECONNU PAR SES FRÈRES,
COMÉDIE EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

JOSEPH, sous le nom d'Orasis, ministre et favori de Pharaon, roi d'Égypte, et fils de Jacob et de Rachel.

BENJAMIN, fils de Jacob et de Rachel.

SIMEON, } frères de Joseph et de Benjamin, et
RUBEN, } fils de Jacob et de Lia.

QUATRE AUTRES FRÈRES DE JOSEPH, personnages muets.

PHASÉAR, ami de Joseph.

ZARÈS, un des domestiques de Joseph.

La scène est à Memphis, dans le palais de Joseph.

AVERTISSEMENT.

Je me suis permis dans cette pièce de supposer le personnage de Phaséar, et la petite intrigue formée par son projet de vengeance. Cette supposition produit un contraste qui rend le caractère de Joseph plus brillant, et qui sert à établir des principes que je n'aurois pu développer sans ce moyen. Métastase, dans sa pièce, laisse à Joseph son vrai nom, ce qui m'a paru ridicule au moment de la reconnoissance, lorsqu'il dit : *Giuseppe io sono*, puisqu'il n'a pas été appelé autrement dans tout le cours de la pièce.

L'Écriture ne nous dit point le nom que Joseph portoit en Égypte, mais elle nous apprend

que Pharaon lui fit quitter celui qu'il avoit avant son élévation, et lui en donna un nouveau; et c'est pourquoi je ne le fais paroître jusqu'au dénoûment que sous le nom d'Orasis.

JOSEPH

RECONNU PAR SES FRÈRES,

COMÉDIE.

Le théâtre représente l'intérieur d'un salon.

Celui qui croit au Seigneur aime la miséricorde.
Proverbes de Salomon, ch. XXI.

Celui qui exerce la justice et la miséricorde trouvera la vie, la justice et la gloire.
Proverbes, ch. XXI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHASÉAR, ZARÈS.

PHASÉAR.

Oui, Zarès, je veux entretenir ton maître sans témoins.

ZARÈS.

Dans cet instant son devoir le retient auprès du roi...

PHASÉAR.

Je l'attendrai... Mais, dis-moi, Zarès, pourquoi refuse-t-il de voir ces Hébreux qu'il a comblés de bienfaits?

ZARÈS.

Je l'ignore, seigneur, et j'en suis d'autant plus surpris, qu'il a paru s'intéresser vivement à leur sort. Ces étrangers ont tracé, dans un écrit que je lui ai présenté, le détail de la famine qui désole leur pays. Orasis s'est attendri, j'ai vu couler ses larmes; il m'a chargé de questionner les Hébreux sur leur père, et il a montré de la joie en apprenant que ce vieillard n'avoit point encore souffert de la calamité publique... Mais j'entends du bruit... On vient... C'est lui sans doute...

PHASÉAR.

Laisse-nous, Zarès. (*Zarès sort.*)

PHASÉAR, *seul.*

Je vais donc me venger d'un perfide!... Orasis connoît toute son ingratitude, il ne refusera point de me servir. L'amitié qui nous unit, lui fera partager le juste ressentiment qui m'anime....

SCÈNE II.

JOSEPH, *sous le nom d'Orasis*, PHASÉAR.

PHASÉAR.

Ah, seigneur, je vous attendois avec impatience!... Vous pouvez me rendre un important service...

JOSEPH.

Parlez, cher Phaséar...

PHASÉAR, *tirant un papier de sa poche.*

Vous connoissez la main de Cléophis: lisez, seigneur...

JOSEPH.

Oui, cet écrit est de votre frère...

PHASÉAR.

Mon frère!... Ah, ne donnez point ce nom au plus ingrat de tous les hommes! Cléophis, vous ne l'ignorez pas, me devait sa fortune; vous savez de quel prix

il a payé mon affection et mes bienfaits; il a voulu me perdre, tous les liens qui nous unissoient sont rompus.

JOSEPH, *après avoir lu.*

Cet imprudent billet m'apprend que, séduit par une folle passion, Cléophis est le rival de son maître, et qu'il ose aimer l'objet de la tendresse de Pharaon...... Mais comment cet écrit est-il tombé entre vos mains?

PHASÉAR.

J'ai gagné l'esclave confident de cette intrigue...

JOSEPH.

Et que prétendez-vous?

PHASÉAR.

Je veux me venger d'un perfide.... Je veux que le roi apprenne aujourd'hui même qu'il est trahi. Vous seul, Orasis, avez le droit de l'approcher, de lui parler à toute heure; portez-lui ce billet...

JOSEPH.

Si l'on conspiroit contre lui, si le moindre danger menaçoit l'état ou sa per-

sonne, je volerois l'en avertir au péril même de ma vie; mais, pourquoi voudrois-je lui ravir une illusion peut-être nécessaire à son bonheur?...

PHASÉAR.

Ainsi donc, Orasis, vous refusez de me servir?...

JOSEPH.

Qu'exigez-vous de moi? une action qui nous aviliroit l'un et l'autre.

PHASÉAR.

Je ne vous demande que le service que je vous rendrois sans balancer, si vous vous trouviez dans ma situation, et si j'étois à votre place...

JOSEPH.

Non, Phaséar, la passion vous abuse; sans l'aveuglement où vous plongent la haine et le ressentiment, vous penseriez comme moi.

PHASÉAR.

Vous que j'ai vu si révolté des procédés de Cléophis, pouvez-vous vous opposer à la plus juste vengeance?

JOSEPH.

Cléophis est un ingrat, mais il est votre frère!... La vive amitié, la confiance intime, ces liens chéris, ouvrage de la convenance et de l'habitude, vous avez pu les briser; mais comment vous sera-t-il possible de rompre les nœuds indissolubles formés par la nature? Cléophis a dû perdre le titre de votre ami, et rien ne peut lui ravir celui de votre frère; ce sacré caractère est ineffaçable: quoique vos cœurs soient divisés, combien de liens vous unissent encore! L'honneur et la gloire sont des biens toujours communs entre vous. Si votre frère se déshonore, sa honte rejaillira sur vous; si vous rendez d'éclatans services à la patrie, en immortalisant votre nom, vous illustrez le sien: en vain vous voulez vous éloigner l'un de l'autre. La volonté du ciel, le vœu de la nature, l'opinion des hommes, la raison, les préjugés même, tout vous rapproche, tout vous invite à vous aimer, ou du moins à vous servir.

PHASÉAR.

Ah, seigneur, qu'il est aisé de condamner la haine, lorsqu'on n'a jamais éprouvé les noirceurs de l'ingratitude! Si, comme moi, vous aviez été indignement trahi par un frère...

JOSEPH.

O Phaséar!... Mais enfin votre frère n'a point attenté à votre vie... et s'il eût été capable d'un tel crime... oui, croyez-le, je vous dirois encore ne vous vengez point, c'est votre frère...

PHASÉAR.

Vous changeriez bientôt de sentiment si vous étiez à ma place!... Enfin, seigneur, me refusez-vous la grâce que je sollicite?

JOSEPH.

Au nom de notre amitié, cher Phaséar, du moins ne précipitez rien; donnez-vous le temps de réfléchir...

PHASÉAR.

Hé bien, seigneur, j'attendrai jusqu'à

demain; mais si vous persistez alors dans vos refus, je vous déclare que j'irai moi-même présenter cet écrit au roi.

JOSEPH.

Vous oseriez être vous-même le délateur de votre frère!

PHASÉAR.

J'oserai tout pour me venger.

JOSEPH.

Un tel éclat flétrira votre réputation...

PHASÉAR.

Vous en serez la cause.

JOSEPH.

Si je fais cette action pour vous, en serez-vous au fond moins coupable?

PHASÉAR.

N'en parlons plus, seigneur; demain vous m'instruirez de votre dernière résolution à cet égard. Changeons d'entretien. Ces Hébreux dont vous avez soulagé la misère, ont eu recours à moi pour obtenir un moment d'audience...

JOSEPH.

Que me veulent-ils?

PHASÉAR.

Profondément touchés de vos bienfaits, ils voudroient vous exprimer la reconnoissance dont ils sont pénétrés.

JOSEPH.

Qu'ils partent, qu'ils retournent auprès de leur vénérable père!... je ne puis les recevoir... Et vous, seigneur, avez-vous vu ces étrangers?...

PHASÉAR.

Oui, Seigneur, et j'avouerai que la jeunesse et la beauté du dernier d'entre eux m'a vivement intéressé.

JOSEPH, *ému.*

Quoi!.. ils auroient amené le plus jeune de leurs frères!... et savez-vous le nom de cet enfant?...

PHASÉAR.

Il s'appelle Benjamin.

JOSEPH, *à part.*

Qu'entends-je! Benjamin est avec eux!..

(*Haut.*) Hé bien, seigneur, pour vous satisfaire, je verrai cet enfant, et je veux bien qu'un de ses frères me l'amène....

PHASÉAR.

Ils sont tous rassemblés près de ce palais; je vais moi-même leur porter votre réponse...

JOSEPH.

Quand je les aurai congédiés, je voudrois vous parler...

PHASÉAR.

Je reviendrai, seigneur.

JOSEPH.

Vous me retrouverez dans ce lieu même.

SCÈNE III.

JOSEPH, *seul.*

O toi, mon véritable frère! toi que Rachel a porté dans son sein, enfant chéri, que je n'ai vu qu'au berceau, comment pourrai-je dissimuler la vive émotion que me causera ta présence!... Quoi, si jeune entreprendre un voyage si long, si pénible!... Et dans quelles mains, grand dieu, a-t-il été remis!... C'est aux fils de Lia que Jacob a confié Benjamin!... Mais, hélas, mon père n'a pu les connoître, ces hommes envieux et cruels qui jurèrent ma perte!... Ah! si Benjamin est chéri de Jacob, s'il en est aimé comme le fut Joseph, je dois tout craindre pour sa vie!... Je saurai le soustraire à la noire jalousie de ces frères inhumains!... Quoi, se peut-il que ces barbares soient aussi mes frères!... Je ne reverrai point sans trouble celui d'entre eux qui conduira Benjamin... Mais quel seroit le sien, s'il

apprenoit que cet Orasis qui gouverne l'Égypte, cet Orasis, ministre et favori d'un roi puissant, est ce même Joseph, qui, vendu comme un vil esclave... Je frémis!... ce souvenir affreux me fait encore tressaillir d'horreur!... Au moment de revoir l'un de ces perfides, je me retrace plus vivement que jamais ce jour de haine, de fureur et d'épouvante où je ne trouvai dans mes frères qu'une troupe d'assassins!.... Je crois entendre leurs cris tumultueux, leurs voix menaçantes et terribles.... je crois les voir, animés par une rage forcenée, repoussant les remords, cédant au crime, m'entourer, me saisir, et me plonger dans cette citerne obscure qu'ils m'avoient choisie pour tombeau!.... Du fond de cet abîme, j'implorai le Dieu d'Abraham et de Jacob, et ma foible voix s'éleva jusqu'à lui... Tu m'as sauvé, grand Dieu! et je ne puis mieux justifier tes bienfaits, qu'en oubliant les outrages que j'ai reçus! Triompher d'un juste ressentiment, imiter ta clémence, pardonner enfin, voilà

les sacrifices les plus agréables à tes yeux, et l'hommage le plus digne de toi que ma reconnoissance puisse t'offrir!... On vient... c'est Benjamin, sans doute! tout mon cœur vole au-devant de lui!... Contraignons-nous... Je ne dois pas craindre que son conducteur puisse me reconnoître dans le rang où je suis; et d'ailleurs, l'âge, le temps, et ce brûlant climat ont tellement changé mes traits... On s'approche... Je tremble... Que de sentimens divers s'élèvent à la fois dans mon âme!... Ah! dissimulons, s'il est possible, l'excès d'un trouble et d'un attendrissement qui pourroient seuls me trahir.

SCÈNE IV.

JOSEPH, BENJAMIN, SIMÉON.

JOSEPH, *à part, regardant Benjamin.*

C'EST lui! c'est Benjamin!... O touchante image d'une mère chérie, quel souvenir tu me rappelles!... (*Haut, se tournant vers Siméon.*) Approchez...

SIMÉON.

Ah! seigneur, c'est à vos pieds que nous devons vous exprimer la reconnoissance...

JOSEPH, *le relevant.*

Que faites-vous?... Vous aviez besoin de secours, j'ai pu vous servir, j'ai rempli le devoir qu'impose la seule humanité.... Si la compassion n'est point un sentiment étranger à votre âme, vous cesserez d'admirer une action si simple et si naturelle.

SIMÉON, *à part.*

Quel son de voix!.... ses traits, son accueil sévère, ses discours, tout en lui m'impose!...

JOSEPH.

Quel est votre nom?

SIMÉON.

Siméon, seigneur.

JOSEPH.

Et cet enfant...

SIMÉON.

Il s'appelle Benjamin.

JOSEPH.

Il est votre frère?

SIMÉON.

Jacob nous donna la vie; mais la belle Rachel, sa mère, ne fut pas la mienne.

JOSEPH.

Et Rachel n'eut-elle que cet enfant?

SIMÉON.

Hélas! elle eut encore un fils!

JOSEPH.

Comment se nomme-t-il?

SIMÉON.

Joseph.

JOSEPH.

Est-il avec vous?...

SIMÉON.

Ah, seigneur!...

JOSEPH.

Vous vous troublez...

SIMÉON.

Daignez, par pitié, ne me point interroger sur cet infortuné.

JOSEPH.

Hé quoi, fut-il indigne de son père, perfide et cruel envers vous; a-t-il mérité votre haine (1)?...

---

(1) SIMEONE.

. . . . Ah di Giuseppe
Signor più non parlar mi! un gran tormento
Questo nome è per me — Gius — di qualche fallo
È forse reo — Simeo. — no — Gius — forse ingrato al padre,
Nemico a voi, v'insidiò, v'offese,
Merito l'odio vostro? — Simeo — anzi innocente,
Anzi giusto, etc. . . . . . . etc. . . . .

Giuseppe riconosciuto.

Je n'ai pris que ce seul passage de Métastase, et

SIMÉON.

Il fut innocent et vertueux!....

JOSEPH.

Je vois couler vos pleurs...

SIMÉON.

Seigneur!... sans le savoir vous déchirez mon âme...

JOSEPH, *à part.*

Ses remords m'attendrissent!...... Cessons de l'affliger... (*Haut.*) Approchez, Benjamin!... répondez-moi à votre tour. Si je désirois vous retenir quelque temps en Égypte, consentiriez-vous à rester avec moi?

BENJAMIN.

Le pourrois-je, seigneur? mon père habite la terre de Chanaan.

---

j'ai cité ses vers, que mon imitation n'a rendus que foiblement. Comment rendre en français la précision de ce vers : *Nemico a voi v'insidio v'offese?* « Peut-être est-il votre ennemi et vous a-t-il tendu des piéges? vous a-t-il offensé? »

JOSEPH.

Il me seroit facile de vous procurer une fortunebrillante. .

BENJAMIN.

Quelle fortune pourroit me tenir lieu d'un père, du bonheur de consoler sa vieillesse, de vivre avec lui?

JOSEPH.

Ah, je conçois un sentiment si naturel.... il vous rend encore plus intéressant à mes yeux... Mais vous reverriez Jacob; laissez partir vos frères, ils l'instruiront des raisons qui vous retiennent en Égypte; et quand vous le désirerez, je vous renverrai au pays qu'il habite.

SIMÉON.

Ah, seigneur, que proposez-vous! Depuis que Jacob a perdu le premier fils de Rachel, Benjamin est devenu l'objet de sa plus tendre affection. En nous confiant cet enfant chéri, il nous a fait promettre, avec serment, de le lui ramener. Sans Benjamin il nous seroit impossible d'oser nous offrir à sa vue... Le récit de

vos bontés pour Benjamin ne lui paroîtroit qu'une imposture; il nous accuseroit d'avoir tramé la perte de son fils...

JOSEPH.

Vous!... frères de Benjamin!... vous ne seriez point à l'abri de cette horrible accusation!.. Hé quoi, votre père pourroit vous soupçonner d'une barbarie qui fait frémir la nature!... Comment imaginer que vous soyez assez inhumains pour vous réunir et vous armer contre un frère innocent, et qui vous a toujours aimés!.. Non, cette férocité ne peut exister!...

SIMÉON, *à part.*

Chaque mot qu'il prononce me confond et m'accable!

JOSEPH.

Mais, je le vois, vous persistez dans vos refus. Benjamin, je ne veux point vous contraindre, partez avec vos frères; je vous demande seulement de rester encore quelques instans dans ce palais. Voici l'heure où je rassemble mes amis; on fait les apprêts d'un banquet auquel je

vous invite avec tous vos frères. Quand j'aurai rempli envers vous ce devoir d'hospitalité, je ne vous retiendrai plus, vous pourrez partir...

SIMÉON.

Seigneur, comblés de vos bienfaits....

JOSEPH.

Allez chercher vos frères... allez...
(*Siméon sort, Benjamin le suit.*)

SCÈNE V.

JOSEPH, *seul.*

JACOB préfère Benjamin aux enfans de Lia!..... Ah, sans doute Benjamin est l'objet de l'envie et de la haine de ses frères!... Ce n'est point pour le rendre à son père qu'ils me le refusent; ils ne pourroient voir sans jalousie les bienfaits dont je voudrois le combler; ils ont médité quelque noir complot contre lui!.... Mais je saurai l'arracher de leurs mains... Benjamin!.... qu'il m'est cher!.... quels

nobles sentimens il m'a montrés!... Combien il est doux de pouvoir aimer un frère avec cette affection si tendre qu'inspire la nature!.... Aimable enfant! il a pu seul me remplacer auprès de mon père; il a reçu toutes les bénédictions, toutes les caresses paternelles que la perfidie de mes frères m'a ravies!... O mon père! malgré les faveurs dont la fortune m'a comblé, que je sens vivement l'éloignement qui nous sépare! Mais, fixé dans une terre étrangère par les liens les plus sacrés, ministre d'un souverain, mon bienfaiteur, devois-je abandonner l'Égypte, dont il m'a confié le gouvernement? devois-je quitter l'épouse qu'il m'a choisie, les enfans que le ciel m'a donnés, lorsque je ne pouvois reparoître dans ma patrie sans dévoiler le crime de mes frères.... sans porter le trouble, le désordre et la douleur dans le sein de ma famille?... Mais j'entends la voix de Phaséar; achevons d'exécuter le dessein que j'ai formé.

donnerai que ma coupe d'or soit placée devant le jeune Benjamin, et lorsqu'il partira, vous la cacherez adroitement dans le sac que cet enfant porte sur ses épaules. Voilà tout ce que j'exige de vous.

PHASÉAR.

Quoi, seigneur.... je cacherai furtivement cette coupe!.... Je ne vous comprends pas... Est-ce un don que vous voulez faire?...

JOSEPH.

Non, gardez-vous surtout d'être aperçu.

PHASÉAR.

Mais quel est votre dessein?

JOSEPH.

A peine seront-ils arrivés aux portes de Memphis qu'on ira les arrêter par mon ordre, en leur demandant ma coupe, qui se trouvera dans le sac de Benjamin: alors on les ramènera dans ce palais comme des criminels souillés de l'action la plus vile.

PHASÉAR.

Qu'entends-je! ô ciel!

JOSEPH.

Je vois votre surprise, et je vais l'augmenter encore : apprenez mon secret tout entier. Ces étrangers qui vous intéressent sont mes frères.

PHASÉAR.

Que dites-vous, grand Dieu!

JOSEPH.

Oui, mes frères! mais des frères inhumains et perfides, qui s'unirent ensemble pour me perdre. Ils vouloient d'abord m'ôter la vie; ma jeunesse, mon innocence, mes prières, rien ne put les toucher; ils me condamnèrent à la mort la plus lente et la plus affreuse; ils me précipitèrent dans une citerne profonde, et m'enfermèrent vivant dans cet horrible tombeau. Ils avoient résisté à la pitié, au remords, au cri de la nature; leur cupidité seule me sauva la vie. Des marchands Ismaélites passèrent près de ce lieu fatal; mes assassins conçurent le dessein

de me vendre. Je fus tiré du gouffre où la haine m'avoit plongé, et livré comme esclave à ces étrangers, qui me conduisirent en Égypte.

PHASÉAR.

Vous me faites frémir! le crime en effet est atroce, inouï; mais, seigneur; ces infortunés sont vos frères; en les couvrant d'opprobre, en les livrant à la rigueur des lois, songez que leur infamie rejaillira sur vous.

JOSEPH.

Si j'ai le projet de me venger, je le puis sans partager leur déshonneur; ils ne peuvent eux-mêmes me reconnoître, et tout le monde ignore qu'ils sont mes frères.

PHASÉAR.

Mais vous, seigneur, ne le savez-vous pas?

JOSEPH.

Est-ce vous, Phaséar, qui parlez?.... vous qui brûlez du désir de perdre votre frère! vous, enfin, qui m'avez conjuré de seconder vos projets de vengeance!...

PHASÉAR.

Mais, songez-vous à quel point sera criminelle l'action que vous exigez de moi?

JOSEPH.

Eh! ne me demandez-vous pas d'aller dénoncer un homme qui n'a jamais été mon ennemi? Si je montre au roi le billet que vous avez surpris, Cléophis sera perdu sans ressource.

PHASÉAR.

Mais, du moins, pour le perdre, je n'emploie point la calomnie.

JOSEPH.

N'avez-vous pas employé la fraude et la trahison en séduisant l'esclave qui vous a remis son billet? et pourriez-vous comparer votre situation à la mienne? Cléophis a trahi les devoirs de l'amitié, de la reconnoissance; mais a-t-il voulu vous donner la mort? a-t-il attenté sur vos jours, sur votre liberté?... Quel doit être l'excès de mon ressentiment, si le vôtre a tant de violence?... Enfin, si j'accuse d'un crime

imaginaire mes assassins et mes persécuteurs, n'ont-ils pas commis un forfait mille fois plus détestable que celui que je leur impute?

PHASÉAR.

Mais le plus jeune de tous, cet enfant plein de grâces et d'innocence, vous ne pouvez le haïr; il n'a point eu de part au crime de ses malheureux frères!..

JOSEPH.

Ah! croyez qu'il m'est cher!.... moi, haïr Benjamin!

PHASÉAR.

Par quelle bizarrerie voulez-vous donc qu'il soit chargé de la coupe?

JOSEPH.

Vous le saurez ce soir : en attendant, soyez tranquille sur son sort; il n'a rien à craindre de moi, recevez-en ma parole la plus sacrée.

PHASÉAR.

Je crois entrevoir votre dessein : vous voulez accuser ces Hébreux de la double

lâcheté d'avoir emporté la coupe, et de chercher à rejeter ce crime sur Benjamin, qui pourra lui-même le croire, et qui, sans doute, alors partagera votre haine pour ses frères, et les abandonnera sans regret.

JOSEPH.

Quoi qu'il en soit, consentez-vous à ce je vous demande?

PHASÉAR.

Ces malheureux ont imploré ma protection, et je pourrois entrer dans le complot qui va les perdre!.... Orasis, vous m'exhortiez tout à l'heure à l'oubli des offenses, ne seroit-il pas digne de vous de me donner ce noble exemple?

JOSEPH.

Le suivrez-vous?

PHASÉAR, *après un moment de silence.*

Après tout, jamais ressentiment ne fût mieux fondé que le vôtre; vos frères sont des monstres indignes de voir le jour... Cependant, je me flatte que, même en vous vengeant, vous écouterez la voix

de la nature et de l'humanité, qui vous parle pour eux. Ce n'est pas leur mort que vous desirez?

JOSEPH.

Non, sans doute.

PHASÉAR.

Jurez-moi que la vie leur sera conservée.

JOSEPH.

Je vous le promets, et j'en fais le serment sans contrainte et sans effort.

PHASÉAR.

Quel que soit d'ailleurs le châtiment que vous leur préparez, il ne sauroit être trop sévère pour le crime qu'ils ont commis... Hé bien, Orasis, mon amitié pour vous triomphe de mes scrupules; mais j'ai le droit d'exiger de vous la preuve convaincante d'un attachement semblable à celui que vous m'inspirez...

JOSEPH.

Je vous entends; donnez-moi le billet de Cléophis.

PHASÉAR, *le tirant de sa poche.*

Le voici. Vous engagez-vous à le remettre au roi?

JOSEPH.

Oui, demain matin, si vous êtes encore dans la même disposition.

PHASÉAR, *lui donnant le billet.*

Tenez, je remets ma vengeance entre vos mains, et je me charge de la vôtre.

JOSEPH.

Ne perdons plus de temps; je vais donner les derniers ordres nécessaires au succès de mon dessein; et vous, allez chercher Benjamin et ses frères, et chargez-vous du soin de les recevoir...

PHASÉAR.

Comptez sur moi, et n'oubliez pas vos promesses.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JOSEPH, *seul.*

Dans quel aveuglement funeste nous peuvent plonger les passions!.., avec quelle force impérieuse elles portent Phaséar à des excès que sa raison déteste et qui lui feroient horreur dans un autre! O toi qui lis dans mon cœur, Être éternel, Dieu de mes pères, daigne favoriser mon dessein; daigne enfin soustraire Benjamin aux dangers qui le menacent, à ces dangers terribles dont tu m'as délivré...

(*Il sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHASÉAR, *seul.*

C'EN est donc fait! je l'ai rempli cet engagement criminel... Je ne puis étouffer le remords qui m'accable... Ces malheureux étrangers, pénétrés de reconnoissance, viennent de quitter le palais en bénissant Orasis, le cruel Orasis, qui ne les a comblés de bienfaits que pour les couvrir d'ignominie... Cet homme favorisé du ciel, ce libérateur de l'Égypte, cet Orasis, si fameux par son génie, par sa fortune, que je l'ai mal connu!... Je l'admirois, il m'étoit cher, et je sens qu'il a perdu tous ses droits sur mon cœur! Comment peut-il croire qu'il doit à l'amitié le funeste service que je viens de lui rendre!.... Non, je suis devenu son

complice, j'ai cessé d'être son ami!.... Cependant, qu'ai-je à lui reprocher? un désir de vengeance dont je suis consumé moi-même!.... Mais, quoi qu'il puisse dire, ma haine est mieux fondée que la sienne. Si ses frères ont commis un crime affreux, ce ne fut enfin qu'un moment fatal de fureur et de délire; et loin d'en avoir été la victime, Orasis n'a dû qu'à cet emportement son élévation et son bonheur; tandis que moi, indignement trahi par un frère qui me doit sa fortune, je n'ai trouvé en lui qu'un rival d'ambition qui me traverse dans tous mes desseins et depuis tant d'années! et qui, joignant l'insolence à l'ingratitude, me brave avec audace, et ne redoute ni ma haine ni mon ressentiment... Ah! puis-je acheter trop cher le plaisir de l'humilier et de le confondre!... Enfin, demain je serai vengé!... On vient; c'est Orasis; cachons-lui le trouble involontaire qui m'agite.

SCÈNE II.

PHASÉAR, JOSEPH.

JOSEPH.

Je vous cherchois, Phaséar, je voulois vous instruire du succès de notre artifice. Zarès est venu m'avertir qu'il ne retrouvoit plus ma coupe : au même instant, par mon ordre, on est allé sur les traces de Benjamin et de ses frères, et sans doute nous les verrons bientôt reparoître.

PHASÉAR.

Ah, seigneur !

JOSEPH.

Hé bien !

PHASÉAR.

Que prétendez-vous faire ? quelle vengeance méditez-vous ?

JOSEPH.

Je vous l'ai déjà dit, vous le saurez avant que nous nous séparions... Mais quoi ! vous vous troublez, Phaséar ?

PHASÉAR.

Je voudrois vainement le dissimuler; malgré moi je me reproche d'avoir servi votre haine...

JOSEPH.

Eh! ne voulez-vous pas que je seconde la vôtre? Si vous désirez encore la perte de Cléophis, cachez-moi vos remords.

PHASÉAR, *à part.*

Ah! ce mot me rend tout mon courage!.... (*Haut.*) Oui, vengeons-nous.... pour confondre les méchans, pour punir la perfidie, tous les moyens sont légitimes! Pourquoi donc éprouverions-nous des remords? opprimons-nous l'innocence? s'armer contre le crime, c'est imiter le ciel, c'est devenir l'instrument de sa justice redoutable. Je ne vois plus dans vos frères que de vils assassins; leur forfait a mérité la mort: vous leur laisserez la vie, puis-je les plaindre? puis-je vous condamner?... Cléophis me doit sa fortune, sa faveur, son crédit: il fut ingrat et perfide; n'ai-je pas le droit de lui ravir les biens

qu'il tient de moi, puisqu'il ne les emploie qu'à me traverser et à me nuire?...

JOSEPH.

J'entends du bruit.... c'est la voix de Zarès; il ramène sans doute Benjamin.

PHASÉAR, *à part.*

Moment affreux!... Comment soutenir la présence de ces infortunés!...

SCÈNE III.

PHASÉAR, JOSEPH, ZARÈS.

JOSEPH.

Hé bien, Zarès?

ZARÈS.

Seigneur, j'ai retrouvé la coupe.

JOSEPH.

Quel étoit le ravisseur?

ZARÈS.

Le plus jeune de ces vils Hébreux;

mais il a montré tant de surprise et de douleur, que j'ai peine à le croire coupable; ce crime a sans doute été commis par ses frères, et peut-être à son insu?

JOSEPH.

Ses frères ont-ils nié le crime?

ZARÈS.

Ils paroissent confondus, anéantis : ils ont parlé de remords, de justice céleste, et je n'ai pu tirer d'eux que des mots entrecoupés, des soupirs et des pleurs.

PHASÉAR, *à part.*

Mon cœur est déchiré.

JOSEPH.

Où sont-ils?

ZARÈS.

Aux portes de ce palais, sous la garde de vos esclaves.

JOSEPH.

Va les chercher; amène-les tous, je les attends ici.

(Zarès sort.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, PHASÉAR.

JOSEPH.

Où courez-vous? Phaséar.

PHASÉAR.

Laissez-moi fuir; laissez-moi quitter ce palais!...

JOSEPH.

Non, demeurez...

PHASÉAR.

Je ne puis... Oui, l'aspect de ces malheureux!... Ah! si vous êtes inaccessible à la pitié, ne pouvez-vous du moins la concevoir?...

JOSEPH.

Insensé! la connois-tu toi-même?... Tu parois plaindre des étrangers, des assassins, et tu te montres impitoyable pour un frère!...

PHASÉAR.

Hé bien, je l'avoue, ce cruel reproche n'est que trop fondé; mais, soit vertu, soit foiblesse, la pitié réveille dans mon cœur des remords vainement combattus; il ne m'est plus possible de les dissimuler...

JOSEPH.

J'entends la voix de Benjamin!...... Phaséar, ne vous éloignez point, je l'exige de votre amitié...

PHASÉAR, *à part.*

Oui, je resterai, mais pour protéger ces infortunés, et même, s'il le faut, en sacrifiant ma vengeance.

SCÈNE V.

JOSEPH, PHASÉAR, SIMÉON, RUBEN, BENJAMIN, *tous les frères de Joseph*, ZARÈS.

ZARÈS.

Voici les coupables, seigneur.

JOSEPH.

Laissez-nous, Zarès. (*Zarès sort.*)

JOSEPH, *se retournant vers ses frères.*

Étrangers malheureux, que ma bonté trop facile reçut dans ce palais, vous avez violé tous les droits de la sainte hospitalité. Vous êtes sans doute les complices de votre jeune frère. Je pourrois vous ravir à tous le bonheur de revoir votre patrie; mais je ne veux retenir que celui dont le crime est avéré : Benjamin ne quittera point l'Égypte; pour vous, partez, vous êtes libres.

PHASÉAR, *à part.*

Ah! je respire.

SIMÉON.

Non, Seigneur, Benjamin n'est point coupable! c'est nous qu'il faut punir, c'est nous que poursuit le ciel irrité! Ah! rendez Benjamin à sa patrie, à son père, et faites retomber sur nous seuls tout le poids de votre indignation!...

RUBEN.

Que Benjamin soit libre, et nous accepterons l'esclavage comme un châtiment équitable que nous n'avons que trop mérité.

BENJAMIN.

Que dites-vous, mes frères? pensez-vous me justifier en vous accusant? Si vous perdez l'honneur, puis-je recouvrer le mien? et croyez-vous me sauver en vous sacrifiant? Non, non, je partagerai votre sort....

JOSEPH.

Eh quoi, Siméon, Ruben, vous avouez-vous criminels? (*Les frères de Joseph, à l'exception de Benjamin, s'écrient tous à la fois.*) Nous le sommes tous...

SIMÉON.

Benjamin est innocent.

BENJAMIN.

O mes frères !

SIMÉON.

Oui, la vérité, seigneur, s'exprime par ma bouche! Accablés de remords, nous traînons depuis long-temps une déplorable vie !..... un moment d'égarement et de fureur nous a ravi pour jamais l'innocence, le bonheur et le repos. Poursuivis par d'affreux souvenirs, une image déchirante est sans cesse présente à nos yeux ; de noirs présages, de sinistres pressentimens, ajoutent mille tourmens imaginaires aux maux réels que nous souffrons... Le croiriez-vous, seigneur ? votre seul aspect suffit pour jeter dans nos cœurs tremblans le trouble et l'épouvante !... vos traits, le son de votre voix nous rappellent l'objet et la cause de notre crime et de nos terreurs... Oui, c'est vous, seigneur, que le ciel a dû choisir pour punir un forfait que le plus amer repentir ne sauroit expier..... Peut-être, en

nous offrant nous-mêmes à la sévérité de sa justice, le ciel rendra-t-il à nos cœurs une ombre de tranquillité..... Enfin, seigneur, faites-nous subir la mort ou l'esclavage, disposez de nous; mais jetez un œil compatissant sur cet enfant, sur Benjamin! laissez-vous toucher par sa jeunesse et par son innocence! Digne de consoler un père vertueux, qu'il puisse essuyer ses larmes, et lui dire que les malheureux enfans de Lia se sont sacrifiés pour le dernier fils de Rachel!...

PHASÉAR.

O généreux Orasis, qu'allez-vous prononcer?...

JOSEPH, *se tournant vers ses frères.*

Ah, c'en est trop!... Quoi! vous éprouvez des remords si pressans?... Hé bien, je vous pardonne!..... reconnoissez Joseph..... embrassez votre frère... (*Tous les Hébreux se reculent avec effroi, en s'écriant:*) Joseph!... ô ciel!...

PHASÉAR.

J'ai retrouvé mon ami!

JOSEPH, *à ses frères.*

Bannissez cet effroi, il m'outrage.

SIMÉON *et ses frères, voulant se jeter aux pieds de Joseph.*

Ah! seigneur...

JOSEPH, *les relevant.*

Tout est oublié...... Oui, je suis votre frère; mon cœur vous est rendu.... venez tous dans mes bras... (*Tous ses frères l'entourent, et il les embrasse.*

PHASÉAR.

O spectacle touchant!...

JOSEPH.

Et toi, Benjamin, enfant chéri, qu'il m'est doux de te presser contre mon sein! Ah, parle! donne-moi le nom qui m'appartient... appelle-moi ton frère...

BENJAMIN.

Ah, mon frère!... sans vous avoir connu, combien de fois j'ai pleuré votre mort!... je partageois les regrets de mon père.... Jugez de la joie, du bonheur que j'éprouve en me trouvant dans les bras de Joseph!

JOSEPH.

Bénissons le ciel qui nous réunit! Mes frères, je n'ai jamais formé l'odieux projet de me venger. Je n'ai voulu que retenir Benjamin, et pour y réussir j'ai cru pouvoir employer l'artifice; mais enfin j'ai lu dans vos cœurs, toutes mes craintes sont dissipées. Partez; je vous confie Benjamin, conduisez-le dans les bras de Jacob; j'ajouterai aux bienfaits que vous avez reçus du ministre de Pharaon, les dons d'un frère qui vous a rendu sa tendresse. Dites à mon père que des devoirs sacrés me retiennent en Égypte; mais que je ne puis jouir de ma fortune qu'en la partageant avec lui, avec mes frères : qu'il vienne me retrouver, suivi de sa famille; il y consentira, je n'en puis douter : pour moi, privé de la douceur de revoir les lieux où j'ai reçu le jour, quand mon père et mes frères habiteront Memphis, j'aurai retrouvé ma patrie.

SIMÉON.

Seigneur, voyez couler nos larmes!.... Quels discours pourroient exprimer les sen-

timens qui nous pénètrent!... Joseph daigne confier Benjamin à nos soins! Ah, seigneur! les inquiétudes dissipées par votre générosité, renaîtront peut-être avant notre retour! Nous devons assurer la tranquillité de notre bienfaiteur : souffrez que je reste à Memphis; recevez Siméon pour otage!...

JOSEPH.

La défiance avec mes frères est pour jamais bannie de mon cœur...

SIMÉON.

Je ne vous quitterai point...

JOSEPH.

Puisque vous le voulez j'y consens; et dès cet instant, Siméon, jouissez dans ce palais de tous les droits que vous aviez dans la maison paternelle... Mais allez, mes frères, m'attendre un instant sous les portiques : j'irai vous y rejoindre; et après avoir déclaré publiquement l'artifice qui vous a causé tant de peines, je donnerai les derniers ordres pour votre départ, et je recevrai vos adieux.

(*Tous les frères de Joseph sortent.*)

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

JOSEPH, PHASÉAR.

PHASÉAR.

Enfin, nous sommes seuls!... Ami généreux et sublime! crois-tu que Phaséar ait en vain admiré ta vertu?... rends-moi ce fatal billet...

JOSEPH, *lui rendant le billet.*

Va, crois qu'en recevant cet écrit, j'étois bien sûr qu'il me seroit redemandé.

PHASÉAR, *reprenant son billet.*

J'abjure à jamais la haine et la vengeance, ces mouvemens affreux, passions insensées des âmes foibles et cruelles..... (*Il déchire le billet.*) Tu m'as ouvert les yeux, tu m'as fait connoître toute l'étendue des droits sacrés de la nature. J'ai senti le bonheur que procure la gloire de savoir pardonner... Oui! dans ce jour solennel, où Pharaon, au milieu de sa cour, te

reçut, t'accueillit comme le génie tutélaire de son empire, tu me parus moins grand, moins heureux que dans l'instant où je t'ai vu dans les bras de tes frères!...

JOSEPH.

O Phaséar! achevez de combler tous mes vœux, promettez-moi de revoir Cléophis, de vous rapprocher de lui?...

PHASÉAR.

Je m'y engage avec transport. Venez trouver Benjamin qui vous attend; quand vous aurez reçu ses adieux, vous me conduirez chez mon frère.

JOSEPH.

Cher Phaséar!...

PHASÉAR.

Venez; ne différons plus... (*Ils sortent.*)

(*La toile se baisse.*)

FIN.

RUTH ET NOÉMI,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

Quand vous scierez les grains de votre terre, vous ne les couperez point jusqu'au pied, et vous ne ramasserez point les épis qui seront restés, mais vous les laisserez pour les pauvres et les étrangers......

Le Lévitique, chap. XXIII.

Lorsque vous aurez coupé vos grains dans votre champ, et que vous y aurez laissé une javelle par oubli, vous n'y retournerez point pour l'emporter; mais vous la laisserez prendre à l'étranger, la veuve, l'orphelin, afin que le Seigneur votre Dieu vous bénisse dans toutes les œuvres de vos mains (1).

Deutéronome, chap. XXIII.

(1) Dieu fait le même commandement dans le Deutéronome, pour les fruits des oliviers et de la vigne.



A PAMÉLA.

Lorsque je vous ai lu l'histoire de Ruth, vous avez été surtout frappée de ces mots : *Partout où vous demeurerez j'y demeurerai; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu.* Vous m'avez priée de faire une comédie sur ce sujet et de vous la dédier; ainsi, mon enfant, cette petite pièce vous appartient. Personne ne peut juger mieux que vous si j'ai peint avec vérité la reconnoissance et l'attachement que doivent inspirer les soins et la tendresse d'une mère d'adoption : si vous trouvez que Ruth, lorsqu'elle parle de Noémi, s'exprime comme vous sentez, je serai satisfaite de mon ouvrage.

AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE intéressante de Ruth et de Noémi a fourni à Thompson l'épisode le plus agréable de son poëme des Saisons (1); il n'a pris que le fond du sujet, et il a même changé les noms.

L'histoire de Ruth, dans l'Écriture, divisée en quatre chapitres, est un chef-d'œuvre de sentiment et de simplicité, et un monument précieux des mœurs antiques; mais ces mœurs ne sont plus les nôtres, et un ouvrage dramatique où on les représenteroit fidèlement, plairoit moins encore qu'un ouvrage

---

(1) Cet épisode se trouve dans le troisième chant (l'Automne), et commence par ce vers :

The lovely young lavinia once ad friends.....



moderne de ce genre, qu'on écriroit en gaulois.

J'ai suivi exactement l'histoire de Ruth, et j'ai profité, pour mon dénoûment, d'une circonstance dont Tompsom n'a pu faire usage dans son épisode, parce qu'il n'a point placé sa scène en Judée, et que ce détail tient aux lois des Israélites; du reste, je n'ai point eu le dessein d'imiter le style de l'histoire de Ruth. Cependant j'ai copié littéralement l'entretien entre Ruth et Noémi, lorsque la première quitta son pays pour suivre sa belle-mère. Cet entretien est en récit, scène deux du second acte; et il me semble que ce morceau ne fait point dans ma pièce disparate de style, et qu'on ne pourroit le distinguer, seulement par le ton,

étrangère : elle y perdit son mari et ses deux fils. Alors Noémi résolut de retourner à Bethléem. Étant en chemin pour s'y rendre, elle exhorta ses deux belles-filles, qui l'accompagnoient, à retourner dans leur patrie. *Elle les baisa;* les deux belles-filles se mirent à pleurer, en disant : *Nous irons avec vous, parmi ceux de votre peuple.* Noémi n'y voulut point consentir : *Retournez dans votre maison; laissez-moi; car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi.....* Les belles-filles élevèrent encore leurs voix, et elles recommencèrent à pleurer. Orpha baisa sa belle-mère et s'en retourna; mais Ruth s'attacha à Noémi sans la vouloir quitter..... Elle lui dit : *J'irai avec vous, et partout où vous demeurerez, j'y de-*

meurerai; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu; la terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai ensevelie où vous le serez. Je veux bien que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si jamais rien me sépare de vous que la mort seule. Ruth et Noémi partirent ensemble, et s'établirent à Bethléem. Ruth va glaner dans le champ de Booz, son allié, qui la loue de son attachement pour sa belle-mère. Booz ordonne qu'on laisse exprès des épis à terre pour elle : il la fait dîner avec ses moissonneurs; Ruth porte à sa belle-mère la plus grande partie de la portion qu'on lui donne. Noémi conseille à Ruth de se parfumer d'huile de senteur, de prendre ses plus beaux habits, et d'aller trouver

Booz, *pour l'engager à l'épouser, parce qu'il est son plus proche parent.* Ruth obéit à sa belle-mère. Booz répond qu'il est en effet parent d'Élimélech; *mais qu'il y en a un autre plus proche que lui.* Böoz *prend dix hommes des anciens de la ville; il va avec eux à la porte de la ville, et fait venir devant les juges le plus proche parent.* Ce dernier *cède à Booz le droit qu'il avoit d'épouser Ruth; et,* suivant la coutume, *afin que la cession fût ferme,* le proche parent *ôta son soulier et le donna à Booz.* Après cette cérémonie, Booz épousa Ruth, qui ne voulut point se séparer de Noémi. Il naquit à Ruth un fils, que Noémi éleva. On nomma cet enfant Obed; il fut père d'Isaï, et Isaï fut père de David. Ainsi cet

enfant fut, selon la chair, un des ancêtres de Jésus-Christ.

L'Écriture ne parle point de l'âge de Booz : d'après l'exposition des faits, il semble que Ruth étoit dans la première jeunesse, et Booz d'un âge mûr. C'est ainsi que je les ai représentés l'un et l'autre dans ma pièce.

J'ai supprimé plusieurs détails qui ne pouvoient être agréables que dans l'original. Par exemple, lorsque Noémi revient à Bethléem, elle dit : Ne m'appelez plus *Noémi* (c'est-à-dire *Belle*); mais appelez-moi *Mara* (c'est-à-dire *Amère*), parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. Cette phrase peut avoir de l'agrément dans une langue où presque tous les noms propres expriment des vertus, des

sentimens, des qualités particulières. Notre langue ne fournit pas un seul exemple de cette espèce dans le genre noble : tous les noms français qui ont une signification relative au caractère ou à la situation des personnages, sont en général burlesques et de mauvais goût ; tels que *Fierenfat*, *M. Passe-pied*, *M. Toutabas*, *M. Chicaneau*, etc. Il seroit à souhaiter que beaucoup d'imitateurs et de traducteurs fissent un peu plus de réflexion sur le génie de leur langue, et qu'ils sentissent davantage qu'en voulant toujours traduire littéralement, on défigure l'ouvrage original.



PERSONNAGES.

NOÉMI, veuve d'Élimélech.
RUTH, du pays de Moab, belle-fille de Noémi et veuve de Mahalon.
BOOZ, fils de Salmon, proche parent de Noémi.
JÉPHONÉ, vieux serviteur de Booz, chargé de surveiller les moissonneurs.
TROUPE DE MOISSONNEURS ET DE GLANEUSES.

Le théâtre représente une partie des champs de Booz.

RUTH ET NOÉMI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉPHONÉ. *Troupe de moissonneurs et de jeunes glaneuses qui travaillent dans le fond du théâtre.*

JEPHONÉ, *aux moissonneurs.*

TRAVAILLEZ, mes enfans, travaillez! Voici l'heure où bientôt Booz, notre bon maître, va se rendre dans ce champ; qu'il puisse y trouver l'ouvrage avancé : allons, allons, courage! Ophéra, relevez ces gerbes; Azan, Ramuth, et vous Taphir, arrangez ces paniers, ôtez-les du chemin, placez-les auprès des boisseaux. Épher, que faites-vous là? ne vous ai-je pas dit de suivre les glaneuses, et d'avoir l'œil sur

elles ?..... Cours les joindre, je te suivrai dans un instant... Morpha, préparez des liens de paille et d'osier, dépêchez-vous! Oh, que n'avez-vous tous l'activité que j'avois à votre âge, lorsque je servois Salmon, le père de mon maître!... Mais, n'entends-je pas la voix de Booz... Justement, c'est lui-même.

SCÈNE II.

JÉPHONÉ, BOOZ, *dans le fond du théâtre, il marche lentement en regardant avec attention toutes les jeunes glaneuses.*

JEPHONÉ.

Booz ne me voit pas; il paroît chercher quelqu'un; c'est moi sans doute...

(*Il s'avance vers Booz.*)

BOOZ.

Jéphoné...

JEPHONÉ.

Me voici, mon maître.

BOOZ, *d'un air distrait et rêveur.*

Elle n'est pas ici !...

JÉPHONÉ.

Qui donc ?

BOOZ.

Je ne te parle pas.

JÉPHONÉ.

Vous m'avez appelé ?

BOOZ, *s'arrête.*

Dis-moi...

JÉPHONÉ.

Hé bien... j'écoute.

BOOZ.

Jéphoné,... sais-tu le nom de toutes les glaneuses..... qui viennent ordinairement dans ce champ ?

JÉPHONÉ.

Mais oui, à peu près ; si vous le désirez, je vais vous nommer toutes celles que vous voyez là-bas ?

BOOZ.

Et celles..... qui n'y sont pas aujour-

d'hui.... et qui, ces jours passés, s'y rendoient matin et soir?.... Par exemple... je voudrois savoir le nom de cette jeune fille à laquelle j'ai parlé hier.

JEPHONÉ.

Je n'ai pas pris garde à cela; mais désignez-la moi, cette jeune fille, qu'a-t-elle de remarquable?

BOOZ.

Sa beauté, un air de modestie, de candeur...

JEPHONÉ.

Oh, sûrement c'est Ruth, la Moabite.

BOOZ.

Elle est étrangère?

JEPHONÉ.

Oui, et depuis peu à Bethléem.

BOOZ.

C'est pour sa mère qu'elle glanoit!..... Écoute, Jéphoné, quand tu la verras... si elle revient.... sème des épis sur son passage, mais adroitement sans qu'elle s'en aperçoive...

JEPHONÉ.

Oui, j'entends, comme vous m'avez ordonné de faire pour tous les pauvres vieillards qui viennent glaner ici. O mon maître, il est juste que vos champs fructifient; le ciel les bénira toujours, les malheureux y trouvent leur subsistance.

BOOZ.

Je ne fais qu'obéir aux commandemens du Seigneur. Pour former l'homme à son image, le Créateur lui donna la pitié; pour le rendre heureux, il lui fit un devoir de céder à ce mouvement si doux : sa loi juste et sainte nous ordonne d'être compatissans, et sa main divine mit au fond de tous les cœurs le sentiment qui nous y porte... Mais, Jéphoné!... tourne les yeux vers cette colline... vois-tu cette jeune fille qui descend de la montagne?

JEPHONÉ.

Eh quoi, ne la reconnoissez-vous pas? C'est Ruth, dont nous parlions tout à l'heure.

BOOZ.

Il faut que je l'interroge sur sa famille, sur sa situation.

JÉPHONÉ.

Les moissonneurs s'éloignent et passent dans le champ voisin; Ruth, pour glaner, va s'arrêter dans celui-ci; voulez-vous que je l'appelle?

BOOZ.

Oui, cours la chercher. Dis-lui... que je lui demande un moment d'entretien..... et, pendant que je lui parlerai, répands de l'orge auprès de l'endroit où elle laissera son panier. Tu peux même y mettre une javelle tout entière. Elle aura bien la force de porter à sa maison une javelle et son panier rempli d'orge; qu'en penses-tu?

JÉPHONÉ.

Oh, oui; d'autant qu'elle n'apporte qu'une corbeille légère et fort petite.

BOOZ.

Si cette corbeille est si petite, tu pourrois bien lui en donner une autre.

JÉPHONÉ.

J'arrangerai tout cela.

(*Il fait un mouvement pour s'éloigner.*)

BOOZ.

Jéphoné, tu la feras dîner avec les moissonneurs.

JÉPHONÉ.

Mais, nous avons toujours un dîner pour les glaneuses.

BOOZ.

Il suffit, va la chercher.

(*Jéphoné s'éloigne.*)

BOOZ, *seul.*

Si jeune, si belle et dans une telle misère!... La protéger, la secourir, c'est remplir un devoir... Cependant, je ne ressens point cette satisfaction douce et pure, que des actions semblables m'ont fait éprouver tant de fois!... Je ne sais ce qui se passe au fond de mon cœur..... Depuis huit jours l'image de cette jeune fille me poursuit en tous lieux... Rien ne peut m'en distraire...

Elle s'approche et n'ose s'avancer... Sa timidité m'impose! Et comment la rassurer si je suis interdit moi-même?

JEPHONÉ, *à Ruth.*

Venez donc; pourquoi tremblez-vous? Il est si bon!... Le voilà, il vous attend..... Je vous laisse avec lui.... (*à part.*) Allons chercher et l'orge et la javelle.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

BOOZ, RUTH.

BOOZ, *à part.*

QUE son embarras la rend touchante!.....

RUTH, *à part.*

Que me veut-il?...

BOOZ.

Approchez, Ruth, approchez, et répondez-moi sans défiance et sans crainte.

RUTH.

La défiance! je ne la connus jamais... et vous, seigneur, pourriez-vous l'inspirer!... Mais... je suis troublée...

BOOZ.

Et pourquoi?

RUTH.

Je ne sais...

BOOZ.

Depuis le jour où je vous vis pour la première fois... je m'intéresse à vous.

RUTH.

Ce jour!.... je me le rappelle aussi!.... c'étoit à la fontaine de Siréa.

BOOZ.

Vous étiez avec votre mère, vous lui donniez le bras, et de l'autre main vous teniez un grand vase rempli d'eau.... Je vous offris de porter l'eau que vous aviez puisée, vous me refusâtes...

RUTH.

Et j'étois si étonnée, que je ne vous remerciai seulement pas... Combien après

je m'en suis repentie!... Ah! ce n'est pas l'ingratitude qui me fit commettre cette faute!

BOOZ, *à part.*

Chaque mot qu'elle prononce pénètre au fond du cœur...! (*haut.*) Dites-moi, Ruth, avez-vous le projet de vous fixer à Bethléem?

RUTH.

Oui, seigneur, ce pays est celui de ma mère, il est devenu le mien.

BOOZ.

Vous l'aimez uniquement votre mère?

RUTH.

Je le dois.

BOOZ.

Qu'elle est heureuse.. d'avoir une fille telle que vous! A quoi vous occupez-vous l'une et l'autre; quel genre de vie menez-vous?

RUTH.

Durant le jour je vais glaner, et nous filons le soir, et souvent bien avant dans la nuit, moi surtout; car, lorsque ma

mère est couchée, si l'ouvrage nous presse, je me relève doucement, je rallume notre lampe, et je travaille jusqu'au point du jour.

BOOZ.

Si délicate et si jeune, comment pouvez-vous supporter tant de fatigue?

RUTH.

En filant je vois dormir ma mère, je pense que c'est pour elle que je travaille, qu'à son réveil elle me bénira, et la nuit s'écoule doucement.

BOOZ.

Quel plaisir je goûte à vous entendre!...

RUTH.

Des détails si communs pourroient-ils intéresser? Mais vous m'avez ordonné de répondre, j'obéis...

BOOZ.

Le ciel est juste, et vous êtes en droit d'attendre tout de lui; non, il ne laissera point sans récompense tant d'innocence et de vertu.

RUTH.

Qu'il me conserve ma mère!...

BOOZ.

Il vous doit encore un mari digne d'assurer votre bonheur et le sien!...

RUTH.

Sa bonté daigna nous accorder un sort si digne d'envie; mais...

BOOZ.

Qu'entends-je? comment, vous êtes mariée!

RUTH.

Hélas! seigneur, je suis veuve.

BOOZ.

Veuve à votre âge!...

RUTH.

Je suis dans ma dix-huitième année: je n'avois pas quinze ans quand j'épousai Mahalon; je le perdis au bout de dix mois...

BOOZ.

Qu'il a dû regretter la vie!... combien

y doit attacher une femme vertueuse et sensible! Adieu, Ruth; venez toujours glaner dans mes champs, accordez-moi cette préférence, je le désire.... et je vous le demande...... Adieu...... (*à part.*) Allons cacher un trouble que je ne puis ni concevoir ni dissimuler.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

RUTH *seule; elle le regarde sortir, et rêve un moment.*

Il a cru un moment que mon mari vivoit encore!....... De quel ton il s'est écrié : *Qu'entends-je? vous êtes mariée!...* Eh! que lui importe?... Sa voix étoit tremblante; son air, ses regards m'ont causé un saisissement. C'est qu'il étoit surpris, il me trouve si jeune!... (*En soupirant.*) Oui, il n'étoit qu'étonné.... voilà tout.... Allons, travaillons!.... Qu'il fait chaud aujourd'hui! je me sens déjà lasse, je puis à peine me soutenir; je vais me reposer

un peu avant de me mettre à l'ouvrage. (*Elle s'assied sur une pierre, et tombe dans la rêverie. Après un moment de silence:*) Je voudrois savoir ce que ma mère penseroit de cela!.. Mais je ne pourrois lui donner l'idée du ton, et de ce regard qui m'a tant frappée!... Et puis, quand j'ai dit que j'étois veuve, comme son visage a changé tout d'un coup... il y avoit de la joie dans ses yeux, cela est sûr... Ah! si ma mère eût pu le voir, elle me diroit ce que j'en dois penser.... Hé bien, je ne sais pas si j'oserai conter ce détail à ma mère.... C'est une folie... il vaut mieux n'en point parler... J'ai le cœur triste... je suis fatiguée.... fatiguée à mourir... le soleil est si ardent!...
(*Elle tombe dans une profonde rêverie.*)

SCÈNE V.

RUTH, JÉPHONÉ.

JÉPHONÉ, *au fond du théâtre.*

COMMENT! elle est assise, elle ne travaille pas!... Elle n'a seulement pas vu l'orge que j'ai répandue là, et tout exprès pour elle.... (*Il s'approche.*) Hé bien, Ruth, à quoi pensez-vous donc? Oh! si vous n'êtes pas laborieuse, mon maître ne vous protégera plus.

RUTH, *se levant précipitamment.*

Je vais chercher mon panier...

JÉPHONÉ.

Je m'attendois à vous trouver à l'ouvrage...

RUTH.

Je vais m'y mettre au moment même.....

JEPHONÉ.

Booz m'a commandé de ne point souffrir ici de paresseux...

RUTH.

Oh, ne me renvoyez pas de ce champ!.. je n'irois pas dans un autre, et je serois si malheureuse!....

JEPHONÉ.

Allons, allons, ne vous affligez pas, et réparez le temps perdu. (*Ruth s'éloigne, va prendre son panier et se met à glaner.*) (*Jéphoné restant à sa place.*) Sa douceur gagne l'âme...

RUTH, *dans le fond.*

Quelle quantité d'orge!... Mais, il n'est pas possible qu'en moissonnant on ait laissé tout cela, et une javelle tout entière!... (*Elle se rapproche de Jéphoné.*) Je n'ose prendre tout ce que je trouve....

JEPHONÉ.

Prenez, prenez... vous le pouvez.

RUTH.

Mais, venez voir tout ce qui est autour de mon panier... vous ne l'imaginez peut-être pas...

JEPHONÉ, *en souriant.*

Je m'en doute... Allez glaner dans cet endroit; emportez tout, je vous le permets...

RUTH.

Pardonnez... mais... cela ne suffit pás... Booz sait-il...

JÉPHONÉ.

Que de scrupules!... Allez, vous dis-je, allez; je n'agis que par les ordres de mon maître...

RUTH.

Ah, maintenant je vais ramasser cette orge avec un plaisir!...

JEPHONÉ.

Écoutez; quand vous aurez achevé votre ouvrage, comme votre maison est à deux pas d'ici, vous irez porter chez vous tout ce que vous aurez glané, et puis ensuite vous reviendrez, je vous donnerai à dîner... (*Il fait quelques pas pour s'en aller et revient.*) Noubliez pas d'emporter la javelle... entendez-vous?

RUTH.

Quoi! la javelle... tout entière!... Booz l'a donc dit?...

JEPHONÉ.

Je n'ai jamais vu de fille si curieuse...

RUTH.

Mais, de grâce, répondez-moi, ou bien je n'oserai jamais prendre cette belle javelle...

JEPHONÉ, *avec humeur.*

Eh, croyez-vous donc que je vole mon maître afin de vous donner?...

RUTH.

Oh! ne vous fâchez pas... je suis satisfaite à présent.

JEPHONÉ.

Adieu, dépêchez-vous, et soyez ici dans une demi-heure au plus tard.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

RUTH *seule; elle achève de ramasser l'orge.*

O Booz! c'est votre main bienfaisante qui me donne tout cela; je ne tiens rien du hasard, je dois tout à Booz.... Quelle sera la joie de ma mère en voyant ce panier rempli d'orge et cette superbe javelle! Elle bénira la bonté de Booz..... il me sera doux de l'entendre louer!.... Nous parlerons de lui toute la soirée; avant de se coucher elle priera le Seigneur pour lui... Elle prie Dieu d'une manière si touchante, ma mère!... elle m'attendrira; oui, je suis sûre que je pleurerai... Je serai, comme de coutume, à genoux à côté d'elle, répétant les prières qu'elle dit tout haut... Quand elle prononcera le nom de Booz... A quel point cette seule idée me touche!... Mais, cela est naturel, je serois ingrate si je ne sentois pas ainsi... Booz est mon bienfaiteur

et le bienfaiteur de ma mère; car tout ce que je vais emporter est pour elle!... Booz est notre bienfaiteur... Oh, que la reconnoissance est un doux sentiment!... Quelqu'un vient... Que vois-je? c'est ma mère!....

SCÈNE VII.

RUTH, NOÉMI.

RUTH.

Ah, ma mère, j'allois vous retrouver!... Mais, regardez ce panier, cette grosse javelle et mon voile rempli d'orge: hé bien; toutes ces richesses sont à vous...

NOÉMI.

Est-il possible?...

RUTH.

Il avoit dit de répandre avec abondance de l'orge auprès de mon panier... Il veut que je vienne tous les jours glaner dans ses champs.... Je l'ai vu.... Il est

d'une bonté... Ah, si vous saviez tout ce qu'il m'a dit!...

NOÉMI.

C'est de Booz que tu me parles?...

RUTH.

Et de quel autre pourrois-je parler ainsi?...

NOÉMI.

Ah, ma fille, j'ai de mon côté bien des choses à te dire!...

RUTH.

Hé bien, ma mère?...

NOÉMI.

Après tant d'années passées dans une terre étrangère, je suis revenue ici inconnue à tout le monde, vieillie surtout par les chagrins, veuve et dans la misère, qui pouvoit reconnoître cette Noémi qu'on a vue jadis partir de Bethléem dans la fleur de son âge, mère alors de deux enfans chéris... et suivie d'un mari jeune, riche et vertueux? Presque tous mes parens sont morts; cependant j'ai pris en secret des informations, et j'ai

fait une découverte importante aujourd'hui même, depuis que tu glanes dans ce champ. Rentrée à la maison, je t'attendois; enfin, ne pouvant plus résister à mon impatience, je suis venue te chercher...

RUTH.

Ma mère... vous m'inquiétez.... Je n'ose vous questionner..... Il y a je ne sais quoi de triste dans votre regard.... Ah! ne me dites pas ce secret...

NOÉMI.

Rassure-toi, chère enfant, rassure-toi; je n'ai rien que d'heureux à t'apprendre...

RUTH.

Cependant, vos yeux sont pleins de larmes!...

NOÉMI.

Il est vrai... ma fille, tu sais combien je t'aime!... ton bonheur est tout pour moi... Mais, s'il falloit nous séparer...

RUTH.

Nous séparer!... Que dites-vous?... ô

ma mère, j'ai fait le serment de ne vous quitter jamais, l'avez-vous oublié?..... Vous augmentez mon inquiétude; qu'avez-vous donc appris?...

NOÉMI.

On pourroit nous écouter ici; ramasse ton panier, allons-nous-en, je te dirai tout quand nous serons à la maison.

RUTH.

Auparavant, promettez à votre fille de ne jamais vous séparer d'elle...

NOÉMI.

Doutes-tu de mon cœur, de mon affection pour toi?...

RUTH.

Mais, faites-moi cette promesse...

NOÉMI.

Viens, suis-moi... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

RUTH.

Vous ne répondez pas?...

NOÉMI, *en s'en allant.*

Tu sauras tout à la maison.

RUTH, *la suivant.*

Ma mère... ma mère... Ah, dans quel trouble elle m'a jetée!...

(*Elles sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOOZ, JÉPHONÉ.

JEPHONÉ.

Il a bien fallu répondre à ses questions; ainsi elle a découvert tout ce que vous m'aviez ordonné de ne lui pas laisser apercevoir.

BOOZ.

Les cœurs reconnoissans pénètrent facilement de pareilles intentions : formés pour sentir vivement le prix des bienfaits, ils possèdent un instinct sûr qui leur fait deviner et découvrir ceux que la délicatesse voudroit leur cacher; il n'y a guère que les ingrats que l'on puisse obliger sans qu'ils s'en doutent. As-tu fait dire à sa mère de venir me parler?

JEPHONÉ.

Oui, mon maître; et sûrement elle va bientôt se rendre ici.

BOOZ.

Ruth a-t-elle dîné avec les glaneuses?

JEPHONÉ.

Elle est revenue très-tard, le dîner étoit presque fini, elle n'a point mangé; elle a mis dans une corbeille ce que je lui ai donné, et l'a emporté chez elle...

BOOZ.

Pour le donner à sa mère, j'en suis sûr!

JÉPHONÉ.

Cela se pourroit bien; car avant-hier elle garda aussi son dîner. Sa mère vint la retrouver dans le champ, Ruth lui donna sa portion en lui disant : *J'ai bien dîné, et je vous ai réservé cela.* Cependant elle n'avoit mangé qu'un petit morceau de pain.

BOOZ.

Je t'avois recommandé de lui donner aujourd'hui des fruits, des légumes...

JÉPHONÉ.

Oui, et en outre, de doubler la portion ordinaire; c'est ce que j'ai fait..

BOOZ.

Mais tu aurois dû l'engager à manger devant toi.

JÉPHONÉ.

Elle n'a pas voulu; elle étoit triste, pensive....

BOOZ.

Elle étoit triste?...

JÉPHONÉ.

Je crois même qu'elle avoit pleuré.

BOOZ.

L'as-tu questionnée?

JÉPHONÉ.

Non; vous ne m'aviez pas dit de l'interroger...

BOOZ.

J'aperçois sa mère; laisse-moi, Jéphoné.

JÉPHONÉ.

Ruth, sans doute, l'aura suivie jusqu'à l'entrée du champ...

BOOZ.

Va la trouver; dis-lui qu'elle attende sa mère dans ma maison... Noémi s'approche, éloigne-toi.

JÉPHONÉ, *en s'en allant.*

Vous me renvoyez, c'est pour faire en secret quelque bonne action; il y a long-temps que je connois cela!...

(*Il sort.*)

BOOZ, *seul.*

Une bonne action! oui, sans doute, c'en est une; mais je n'ose interroger mon cœur sur le motif qui m'y porte.

SCÈNE II.

BOOZ, NOÉMI.

BOOZ.

Venez, Noémi, je vous attendois avec impatience.

NOÉMI.

En me faisant appeler, seigneur, vous avez prévenu mes désirs, car je voulois vous parler...

BOOZ.

Il me sera doux de vous prévenir encore dans tout ce que vous aviez le dessein de me demander.

NOÉMI, *à part.*

Qu'il est loin d'imaginer ce que j'ai à lui dire!

BOOZ.

Je connois votre vertu, votre situation... votre affection pour votre fille,... cette fille si digne d'être aimée!...

NOÉMI.

Ruth est toute la consolation de mes vieux jours; elle est mon unique soutien et le seul bien qui me reste. Enfin, la reconnoissance que m'inspirent ses soins et son attachement est d'autant plus vif, qu'en travaillant pour moi, en me consacrant sa vie, elle ne remplit pas un devoir indispensable; je ne suis point sa mère.

BOOZ.

Qu'entends-je! quoi! Ruth n'est pas votre fille?

NOÉMI.

Ruth est la veuve d'un de mes fils. J'étois mère de deux enfans, ils ne sont plus! le ciel a voulu que je survive à cette perte, il m'a donné Ruth.

BOOZ.

Quel étonnement vous me causez! Ruth est Moabite, et vous êtes née à Bethléem!...

NOÉMI.

Oui, seigneur. Devenue veuve, et

privée de mes enfans, je quittai cette terre étrangère et malheureuse où j'avois tout perdu. Ruth voulut me suivre; je m'opposai vainement à ce dessein. Laissez-moi, lui dis-je; vous pouvez vivre heureuse dans votre patrie; ne me suivez point, car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi. J'irai avec vous, répondit Ruth; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu; la terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai ensevelie où vous le serez. Je veux bien que Dieu me traite dans toute sa rigueur si jamais rien me sépare de vous que la mort seule. En parlant ainsi, Ruth me serroit dans ses bras, elle pleuroit, je pleurois comme elle... Nous partîmes ensemble.

BOOZ.

O Ruth!... à quel point vous devez l'aimer!... Mais achevez de m'instruire de tout ce qui vous touche. Comment s'appeloit votre mari?

NOÉMI.

Son nom, seigneur, ne doit pas vous

être inconnu ; il se nommoit Élimélech.

BOOZ.

Élimélech !...

NOÉMI.

Vous étiez bien jeune quand nous quittâmes Bethléem ; mais vous avez pu entendre parler d'Élimélech à Salmon, votre père.

BOOZ.

Il me semble qu'Élimélech étoit le voisin de mon père, et même son parent.

NOÉMI.

Rien n'est plus vrai : je n'avois conservé qu'une idée confuse de votre alliance avec nous ; enfin j'ai pris des informations, et j'ai découvert que vous êtes maintenant notre plus proche parent...

BOOZ.

Je suis le plus proche parent de Ruth ! ô ma mère... ô Noémi ! en êtes-vous sûre ?

NOÉMI.

J'ai consulté ce matin les juges ; ils

m'ont prouvé, seigneur, que vous étiez notre parent...

BOOZ.

Mais le plus proche ?...

NOÉMI.

Je n'en connois point d'autres ; tous ceux que j'avois laissés à Bethléem sont morts...

BOOZ, *après avoir rêvé un instant et gardé le silence.*

(*A part.*) Quel souvenir je me rappelle !...

NOÉMI.

Vous connoissez nos lois ? seigneur.

BOOZ, *rêvant toujours.*

Oui...... je n'ai qu'un seul parti à prendre...

NOÉMI.

Celui d'épouser Ruth ; la loi vous le prescrit.

BOOZ.

Ah ! Noémi, si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur, et de quelle in-

quiétude je suis accablé!... Adieu. Restez ici... Je vais vous envoyer Ruth... attendez-moi l'une et l'autre dans ce lieu; je reviendrai bientôt... et vous connoîtrez alors mes sentimens.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

NOÉMI, *seule.*

Grace au ciel, je les connois déjà! il aime Ruth. Ah! qui pourroit la voir ou m'entendre parler d'elle sans l'aimer?... O ma fille, tu seras donc heureuse! Hélas! je ne pourrai jamais m'acquitter envers toi; mais du moins je jouirai de ton bonheur. Ah! que j'en sois le témoin, ne fût-ce qu'un instant, mes malheurs seront oubliés, mes désirs remplis, et je mourrai satisfaite... On vient... C'est elle.

SCÈNE IV.

NOÉMI, RUTH.

RUTH.

Ma mère... vous me voyez toute tremblante.

NOÉMI.

Comment ?

RUTH.

Jéphoné, qui m'a retenue dans la maison, me questionnoit... je lui répondois avec distraction, je pensois à vous... à ce que vous disiez dans ce moment... tout à coup Booz a paru... Oh! je ne puis vous dépeindre l'impression que sa présence a faite sur moi..... Enfin, il m'a vue si troublée, si confuse, qu'il en a eu pitié... Il ne s'est point approché de moi, il a passé comme un éclair, en me disant de venir vous rejoindre...... Ma mère... je n'ose vous interroger... Booz sait-il qu'il est votre parent?... Je crains que vous ne lui ayez tout dit:

cependant, vous m'aviez promis de différer cette explication, et d'attendre encore quelques jours...

NOÉMI.

Booz est instruit, j'ai déclaré l'entière vérité.

RUTH.

O ciel!...

NOÉMI.

Rassure-toi, j'ai lu dans son cœur, il t'aime.

RUTH.

Vous l'a-t-il dit?

NOÉMI.

Son trouble étoit extrême, il m'a quittée précipitamment, et sans doute pour aller chercher les juges qu'il doit informer de cet événement.

RUTH.

Et... ne s'est-il pas expliqué?

NOÉMI.

Mais il m'a dit de l'attendre dans ce lieu même.

RUTH.

Vous êtes si disposée à croire qu'on peut aimer votre fille!... Ma mère, il n'est que trop possible que vous vous soyez abusée. Je ne voudrois pas me prévaloir de la loi qui le force à m'épouser... Peut-être avoit-il d'autres engagemens, ou du moins d'autres desseins!... S'il vous l'avoit dit, ma mère, vous ne me le cacheriez pas?

NOÉMI.

D'un seul mot je vais dissiper tes craintes : en apprenant qu'il est mon plus proche parent, son premier mouvement a été de m'appeler sa mère...

RUTH.

Il vous a appelée sa mère! que je trouve cela touchant!... En effet, pourroit-il aimer Ruth sans avoir pour vous les sentimens d'un fils!... S'il m'épouse, il me promettra de ne jamais nous séparer l'une de l'autre... Ma mère, je vous préfère à tout, rien ne me fera renoncer au plus cher de mes devoirs, au bonheur

de vous servir, de vous soigner, de vivre pour vous rendre heureuse.

NOÉMI.

Mais si Booz ne vouloit pas se charger de ma vieillesse ?...

RUTH.

Pourriez-vous croire qu'alors je consentisse à l'épouser ?... je ne veux vous rien cacher... oui, je l'aime, je le sens... mais s'il n'adoptoit pas ma mère, je cesserois de l'aimer. Je ne me marierai jamais si je ne suis pas sûre de vous rendre un fils. O ma mère, vous voyez avec quelle sincérité je vous parle; ouvrez-moi votre cœur, dites-moi sans déguisement tout ce que vous pensez. Je n'ai point d'inquiétude sur les sentimens de Booz; si j'en suis aimée, vous lui serez chère : mais ce mariage ne vous affligera-t-il point ? aurez-vous la même affection pour la veuve de votre malheureux fils ?...

NOÉMI.

Et toi-même, n'es-tu pas ma fille ? puis-je cesser jamais d'être ta mère ?...

RUTH.

Oui, je suis à vous; disposez de moi: si ce mariage doit vous causer la plus légère peine, n'y pensons plus... Vous ne m'avez jamais rien demandé, je m'en suis affligée souvent : si le ciel m'avoit fait naître votre fille, vous auriez eu quelquefois avec moi le ton de l'autorité... traitez-moi donc enfin comme votre enfant, procurez-moi l'unique satisfaction qui me manque et que vous ne m'ayez pas fait goûter encore, celle de vous obéir.

NOÉMI.

Eh! qu'aurois-je pu te commander? n'as-tu pas constamment prévenu tous mes désirs?

RUTH.

Hélas! je ne vous ai jamais fait de sacrifice!

NOÉMI.

O ma fille, juge donc du prix que je dois attacher à ta conduite, puisqu'en abandonnant ton pays pour me suivre, pour soulager ma misère, en me consa-

crant ta jeunesse et ta vie, tu n'as jamais éprouvé de regrets ou cru faire un sacrifice!.... Va, sois tranquille, bannis des craintes chimériques, épouse Booz : ce n'est qu'en te voyant jouir d'un sort digne de toi, que je puis être moi-même véritablement heureuse.

RUTH.

Si je l'épouse l'aimerez-vous aussi?

NOÉMI.

En peux-tu douter?

RUTH.

Mais... comme un fils?...

NOÉMI.

Eh! pourrois-je aimer moins celui qui assurera le bonheur de ta vie?

RUTH.

Ah, ma mère!...

NOÉMI.

On vient... c'est lui, sans doute...

RUTH.

Ah, laissez-moi vous quitter!...
(*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

NOÉMI.

Où vas-tu?... Reviens, ma fille, c'est Jéphoné.

RUTH.

Qu'a-t-il à nous dire?

SCÈNE V.

NOÉMI, RUTH, JÉPHONÉ.

JEPHONÉ.

Je viens de la part de mon maître.

NOÉMI.

Hé bien?...

JEPHONÉ.

Il craint que vous ne vous ennuyiez de l'attendre; il m'envoie vous dire qu'il vous conjure de rester ici, quoiqu'il ne puisse s'y rendre que dans une heure au plus tôt.

NOÉMI.

Ne savez-vous rien de plus?

JÉPHONÉ.

Oh! je sais tout. J'ai suivi mon maître; il a d'abord été chez un des juges, avec lequel il s'est renfermé, après m'avoir ordonné de rassembler de sa part dix des anciens, et de les conduire aux portes de la ville : j'ai bien vu alors qu'il s'agissoit d'une déclaration publique...

RUTH, *à part.*

Je respire à peine!

NOÉMI.

Et quand vous avez été aux portes de la ville?

JÉPHONÉ.

Mon maître est arrivé presque au même instant que moi avec le juge, son ami, et il a fait sa déclaration...

RUTH, *à part.*

O Booz!

JÉPHONÉ.

Il a dit qu'il étoit votre parent, qu'il s'intéressoit à votre sort; il a dit beaucoup d'autres choses, et il a fini par demander que le jeune homme comparût...

RUTH.

Comment?... quel jeune homme?

JÉPHONÉ.

Samir, ce jeune homme qui est votre plus proche parent.

RUTH.

Mon plus proche parent, ô ciel!

JÉPHONÉ.

Quoi! vous l'ignoriez?.... cependant, lorsque mon maître vous a quittée, il le savoit déjà; car, tout en marchant dans les rues, il a répété plusieurs fois le nom de Samir. Le juge qu'il a été trouver d'abord, et qui connoît parfaitement toutes les familles de Bethléem, après avoir feuilleté ses livres, a trouvé qu'en effet le parent le plus près de Noémi, du côté d'Élimélech, son mari, c'étoit Samir.

RUTH, *à part.*

Où me cacher?... Je ne puis retenir mes larmes.

JEPHONÉ.

Booz a expliqué toutes ces choses, et

puis il a demandé qu'on allât chercher Samir, auquel il veut parler.... Soyez sûre qu'il le décidera à épouser Ruth : d'ailleurs, les lois y obligent ce jeune homme. Pendant qu'on attendait Samir, mon maître m'a appelé et m'a envoyé vers vous...

RUTH, *à part.*

Ah, que je suis à plaindre!

JÉPHONÉ, *à Ruth.*

Je vous félicite de votre bonheur, Ruth; vous méritez d'être heureuse, vous le serez : Samir est un jeune homme de bien, doux, craignant Dieu... d'ailleurs, il est riche...

NOÉMI.

Il suffit, Jéphoné, laissez-nous; je voudrois parler à ma fille.

JÉPHONÉ.

Allons, je vais retrouver mon maître; et peut-être à présent le rencontrerai-je en chemin.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

NOÉMI, RUTH.

RUTH.

O ma mère ! allons-nous-en, quittons ce champ, ce champ funeste où je voudrois n'être jamais venue !...

NOÉMI.

Ma fille, nous devons attendre Booz.

RUTH.

Ma mère, allons-nous-en... Non... je ne puis me résoudre à le voir !... Booz que j'ai cru si bon, si généreux !.... Ah, que j'ai mal connu son cœur !... De quel droit dispose-t-il de moi ?... pense-t-il que je consentirai à épouser cet inconnu ?... Je n'ai donc dû qu'à la pitié tout ce qu'il a fait pour moi !... et vous avez cru qu'il m'aimoit, vous me l'avez persuadé : ma mère, à quel point nous nous abusions !...

NOÉMI.

Est-ce Ruth, est-ce ma fille qui murmure ainsi contre la Providence!

RUTH.

Ah, je ne me reconnois plus moi-même! Pardonnez, ma mère, pardonnez ce premier mouvement...

NOÉMI.

Si tu savois à quel point ta douleur m'afflige...

RUTH.

Je n'ai pu vous la cacher; vous avez le droit de lire toujours dans mon cœur..... Mais, n'êtes-vous pas sûre de me consoler, de me dédommager de tout?... Dieu! j'entends du bruit! si c'étoit... On s'approche... Ah, ma mère, je reconnois sa voix!...

NOÉMI.

Rappele ta raison, ta vertu...

RUTH.

Hélas! c'est la raison, c'est la vertu, qui me l'ont fait aimer... Ma mère, il va

voir que j'ai pleuré.... Ah, que ne puis-je fuir!

NOÉMI.

Le voici...

RUTH.

Oh! comment soutiendrai-je cette entrevue?...

SCÈNE VII.

NOÉMI, RUTH, BOOZ.

BOOZ, *à part dans le fond du théâtre.*

LES voilà!.... je tremble!.... Si je m'étois abusé!...

(*Il s'avance, Ruth se détourne pour cacher son trouble.*)

BOOZ, *après un moment de silence.*

Ruth, votre sort est maintenant dans vos mains... Je reviens de l'assemblée du peuple; Samir, en présence des juges, vous a reconnue pour sa plus proche parente.

RUTH.

Et moi, seigneur, j'assemblerai le peuple pour déclarer hautement que je ne me marierai jamais...

BOOZ.

Vous refuseriez d'épouser Samir ?

RUTH.

Ah ! seigneur, que ne m'avez-vous fait cette question plus tôt ? deviez-vous, sans l'aveu de ma mère, sans le mien, offrir ma main à cet inconnu !..

BOOZ.

J'ai osé penser que vous ne consentiriez point à la lui donner...

RUTH.

Et pourquoi donc avez-vous eu la cruauté de chercher à former un semblable engagement ?...

BOOZ.

Si l'on eût pu contester à Samir le droit de vous épouser, je n'aurois assemblé ni le peuple ni les anciens ; mais Samir ne

vous connoit point, je pouvois espérer qu'il me céderoit son droit; nos lois permettent cette proposition...

NOÉMI.

Ah! voilà ce que j'aurois dû deviner.

RUTH.

Hé bien, seigneur, Samir a-t-il donné son consentement?...

BOOZ.

Maintenant il ne me faut plus que le vôtre...

RUTH.

O ma mère, répondez pour moi!

NOÉMI, *prenant la main de Ruth.*

Booz, recevez cette main, l'appui de ma vieillesse, cette main qui tant de fois essuya mes larmes, et dont le travail me fait subsister depuis plus de deux ans...

BOOZ.

Je la reçois avec autant de respect que d'attendrissement et de joie.

RUTH.

Seigneur... ma mère va devenir la vôtre.

BOOZ.

Je vous entends..... mais pourriez-vous craindre un instant que je voulusse séparer Ruth et Noémi!... Ah! jugez si Noémi m'est chère; c'est à votre attachement pour elle que je dois les sentimens que vous m'inspirez!

RUTH.

Quoi, je passerai ma vie entre Noémi et Booz!...

NOÉMI.

O généreux Booz!

BOOZ.

Le peuple est encore assemblé; allons retrouver les juges, et leur annoncer mon bonheur. (*On entend le bruit des instrumens champêtres.*) Mais j'aperçois des moissonneurs conduits par Jéphoné; arrêtons-nous un moment....

SCÈNE VIII.

NOÉMI, RUTH, BOOZ, JÉPHONÉ, *troupe de moissonneurs et glaneuses, ménétriers, etc.*

JEPHONÉ, *à Booz.*

Mon maître, voici tous vos serviteurs qui viennent vous témoigner leur joie. En épousant Ruth, vous récompensez la vertu; chacun prend part à cet événement, chacun répète que la fille de Noémi méritoit de devenir la femme de Booz.

BOOZ.

Elle sera votre bienfaitrice, elle me rendra meilleur, et nous serons tous plus heureux...

RUTH.

Booz me permettra d'imiter sa bonté, et de verser de l'orge sur le chemin des glaneuses...

BOOZ.

Et toutes celles qui glaneront pour leur mère seront à jamais les mieux ac-

cueillies dans ce champ. Jéphoné, faites dresser des tables dans la maison, j'y invite les moissonneurs et les glaneuses; je reviendrai bientôt y prendre place avec eux. Ruth, donnez le bras à votre mère, et allons chercher les juges qui nous attendent.

RUTH.

Ma mère, avant de me conduire à cette assemblée où vous devez unir mon sort à celui de Booz, bénissez-moi; ma mère, bénissez votre fille! (*Elle se jette aux genoux de Noémi.*)

NOÉMI.

Depuis que le ciel m'a donné Ruth, j'ai béni ma fille dans tous les instans de ma vie : le Seigneur, Dieu d'Israël, exauce enfin des prières si justes; il n'a jamais rejeté les vœux ardens de la reconnoissance. Je n'ai plus qu'un désir à former, Dieu permettra que j'en voie l'accomplissement; ta vertu me donne le droit de tout attendre de sa bonté. Tu seras mère, ô toi, modèle des filles; tu seras mère heureuse, et Noémi pressera dans ses bras un enfant

né de Ruth!... (*Elle élève les mains vers le ciel.*) O Dieu de mes pères, que cet enfant soit la tige d'une nombreuse postérité! réserve à ses descendans une gloire et des honneurs qui puissent perpétuer à jamais dans la mémoire des hommes le souvenir de son origine! laisse, laisse tomber dans l'oubli les noms fameux des guerriers et des conquérans qui ont ravagé la terre; mais ne permets pas que les noms intéressans de Ruth et de Booz périssent avec eux! Fais que l'histoire de Ruth soit connue dans les siècles à venir; que les enfans et les jeunes filles, rassemblés autour du foyer paternel, l'entendent raconter avec respect; et que, jusqu'à la fin des temps, Ruth soit citée dans les familles vertueuses, comme l'exemple le plus touchant de la piété filiale!... Telles sont mes bénédictions... Lève-toi, ma fille. (*Elle la relève et l'embrasse.*)

RUTH.

Ma mère!... Booz!... Ah, que je suis heureuse!

BOOZ.

Venez donc mettre le comble à mon bonheur, suivez-moi; venez déclarer solennellement que vous acceptez la main de Booz.

NOÉMI.

Allons, ma fille, ne différons plus.

RUTH, *en s'en allant.*

O Dieu d'Israël, Dieu de ma mère! rendez-moi digne de tant de bienfaits!....

(*Elle sort avec Noémi et Booz.*)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

JÉPHONÉ, *les moissonneurs et les glaneuses.*

JÉPHONÉ, *aux moissoneurs.*

ALLONS, mes enfans, livrez-vous à la joie; tandis que je vais ordonner les apprêts du festin, dansez ici, célébrez ce beau jour. (*Jéphoné sort.*) *Les moissonneurs et les glaneuses forment un ballet qui termine la pièce.*

FIN.

LA VEUVE
DE SAREPTA,
OU
L'HOSPITALITÉ RÉCOMPENSÉE;
COMÉDIE EN UN ACTE.

Elle a cherché la laine et le lin, et elle a filé avec des mains sages et ingénieuses..... Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras vers le pauvre.... La grâce est trompeuse et la beauté est vaine; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée.

Proverbes de Salomon, chap. XXXI.



ÉPITRE A ***.

Madame,

Quel prix j'attache à cette petite pièce, puisque vous l'honorez d'une préférence particulière, et que vous daignez en agréer l'hommage! combien de fois, tandis que j'écrivois cet ouvrage, vous avez été présente à mon souvenir! Malgré la différence des situations, pouvois-je, en traçant le caractère de la plus tendre mère et d'une femme aussi bienfaisante que vertueuse, ne pas me rappeler sans cesse le modèle auguste et touchant du tableau que je voulois présenter? Heureux l'auteur qui peut vous étudier, madame, et vous admirer de près! quel avantage n'a-t-il pas pour peindre la vertu dans tout son éclat, et pour l'offrir sous des traits aussi séduisans que sublimes!

AVERTISSEMENT.

Voici le trait, tiré de l'Écriture Sainte, qui forme le fond du sujet de la pièce qu'on va lire.

Achab, roi d'Israël, épousa Jésabel, étrangère, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens; et, corrompu par cette princesse, il adora les idoles. Le prophète Élie, par l'ordre de Dieu, annonça au roi que pendant plusieurs années la pluie et la rosée cesseroient de tomber sur la terre. Élie persécuté fut obligé de fuir; il se cacha sur les bords du torrent de Carith. Quelque temps après le torrent se dessécha, et Dieu ordonna au prophète d'aller à Sarepta, ville des Sidoniens. Arrivé près de la ville, il rencontra une pauvre femme veuve qui ra-

massoit du bois; il lui demanda de l'eau à boire, elle alla en chercher. Il la rappela pour lui demander *une bouchée de pain;* elle répondit qu'elle n'avoit qu'un peu de farine dans un pot, et un peu d'huile dans un vase : il lui dit d'en faire *un petit pain cuit sous la cendre*, et de le lui apporter; elle obéit, et alors Élie lui dit que la farine du pot et l'huile du vase ne finiroient point jusqu'au jour où le Seigneur feroit tomber la pluie sur la terre. Le fils de cette femme mourut; Élie le ressuscita et le rendit à sa mère, qui dit au prophète : *Je reconnois maintenant que vous êtes un homme de Dieu*... etc.

PERSONNAGES.

ÉLIE, prophète.
LA VEUVE DE SAREPTA.
L'ENFANT (1).

La scène est au pays des Sidoniens, près de la ville de Sarepta. Le théâtre représente un paysage. On voit dans le fond un bois et une chaumière, et sur le devant du théâtre, à l'un des côtés, un arbre et un siége de gazon.

(1) Il doit être âgé de onze ou douze ans.

LA VEUVE DE SAREPTA,

OU

L'HOSPITALITÉ RÉCOMPENSÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

La toile se lève; la veuve paroît assise et filant, et son fils est assis à côté d'elle.

LA VEUVE, L'ENFANT.

LA VEUVE, *à part, après avoir regardé son fils.*

Comme il est pâle! abattu! Pauvre enfant!.... (*Haut.*) Mon fils, ne trouves-tu pas ce matin l'air plus frais, le temps plus serein qu'à l'ordinaire?

L'ENFANT.

Je respire avec peine, et déjà le soleil me paroît brûlant...

LA VEUVE.

Voudrois-tu te promener dans le bois?

L'ENFANT.

Je ne saurois marcher.

LA VEUVE, *à part.*

Hélas!...

L'ENFANT.

Ma mère, quand verrons-nous donc de la verdure et des fleurs?...

LA VEUVE.

Nous sommes dans la saison qui les produit, et cependant on n'entend plus le ramage des oiseaux; les arbres sont dépouillés, les feuilles desséchées tombent en poussière sur l'herbe flétrie; le cours des ruisseaux et des fontaines est suspendu : en vain on cherche l'ombre et la fraîcheur dans les bois, la pluie n'humecte plus la terre, et les plantes, les fruits, les animaux et les hommes, tout languit et semble prêt à périr..... Tels sont les fléaux qui nous accablent! et depuis si long-temps!.... Tout est changé

dans la nature : une révolution funeste nous prive à la fois des beaux jours de l'abondance et de la santé.

L'ENFANT.

Ma mère, je ne verrai donc plus de printemps ?

LA VEUVE.

O mon fils !

L'ENFANT.

Je me rappelle encore ce temps heureux où les arbres étoient si verts, et la prairie si belle...... Je n'oublierai jamais cette fontaine qui tomboit du haut des rochers : elle étoit là, près de notre cabane, elle a disparu ; le rocher seul est resté ; et quand je le regarde, il m'attriste... et ces fleurs que je cueillois avec tant de plaisir... et notre vigne maintenant abandonnée, et nos brebis...

LA VEUVE.

Hélas, cher enfant ! tu connois déjà des maux qu'on ignore à ton âge, les regrets amers, les souvenirs douloureux...

L'ENFANT.

Ma plus grande peine c'est de me rappeler que vous étiez autrefois entourée de femmes qui travailloient avec vous, qui vous servoient... maintenant vous êtes seule...

LA VEUVE.

Eh, ne suis-je pas avec toi?... ne me tiens-tu pas lieu de tout?

L'ENFANT.

Si je pouvois vous aider dans vos travaux! j'en ai l'âge, et n'en ai pas la force...

LA VEUVE.

Quoi, tu me plains, tu t'attendris sur mon sort, toi, seul objet de mes inquiétudes!... O mon enfant! je puis encore être heureuse si le ciel te rendoit la santé...

L'ENFANT.

Vous pleurez..... Vous n'espérez donc pas, ma mère, que je puisse guérir?

LA VEUVE.

Que dis-tu?.... Ah, si j'en doutois,

comment me seroit-il possible de supporter la vie ?

L'ENFANT.

Cependant je suis si foible.... Si vous pouviez me conduire à la ville, j'irois au temple de Baal prier avec vous les idoles...

LA VEUVE.

Les idoles !... Ah, j'ai cessé de les révérer, j'ai reconnu depuis long-temps l'erreur du culte de Baal. Notre religion n'inspire point la vertu, elle autorise le vice ; n'en doute pas, nos prêtres sont des imposteurs, et nous adorons de faux dieux...

L'ENFANT.

Eh, qui donc invoquerons-nous ?

LA VEUVE.

Celui qui créa l'univers.

L'ENFANT.

Comment connoîtrons-nous sa loi ?...

LA VEUVE.

Lui-même a pris le soin de la graver dans nos cœurs, en nous inspirant l'a-

mour du bien, l'horreur du mal : suivre les mouvemens de sa conscience, c'est lui obéir...

L'ENFANT.

Comment le servir, le prier?

LA VEUVE.

Hélas! je l'ignore; mais un cœur vertueux et soumis qui désire le connoître, doit conserver l'espoir qu'il daignera l'éclairer.

L'ENFANT.

Ainsi donc les Sidoniens l'offensent.

LA VEUVE.

Ils n'ont que trop mérité sa colère par leurs crimes et leurs sacrifices inhumains. Cette sécheresse horrible qui désole notre patrie, les maladies, la famine, enfin tous les maux dont nous gémissons, ne sont peut-être que les tristes effets d'une justice qu'ils méconnoissent. On dit que la première cause de nos malheurs vient de l'union de Jésabel, la fille de notre souverain, avec le roi des Hébreux : elle a voulu porter dans ses nouveaux états le

culte des idoles, et c'est depuis cette époque funeste que tant de calamités nous accablent...

L'ENFANT.

Les dieux d'Israël sont donc irrités contre nous ?

LA VEUVE.

Cette nation étrangère n'adore qu'un seul Dieu ; elle a, dit-on, reçu de lui des commandemens sacrés, des préceptes bienfaisans, des lois équitables et pures..... Ah, s'il est vrai que ce Dieu prescrive la vertu, il deviendra le mien !..

L'ENFANT.

Ma mère, entendez-vous le vent qui s'élève ? quel air brûlant ! quels tourbilbillons de poussière !...

LA VEUVE.

C'est un orage affreux qui se prépare ; il faut rentrer...

L'ENFANT.

Le vent redouble... le ciel s'obscurcit.

LA VEUVE.

Ne perdons plus de temps.... viens mon fils, appuie-toi sur mon bras.

L'ENFANT.

Je ne puis me soutenir...

LA VEUVE.

O ciel!... et je n'ai pas la force de te porter...

L'ENFANT.

Ne vous affligez point, je sens que je pourrai marcher jusqu'à notre cabane.

LA VEUVE, *le soutenant dans ses bras.*

Viens, cher enfant!...

L'ENFANT, *marchant lentement avec elle.*

Quelle tempête!... tous les arbres sont fracassés...

LA VEUVE.

Hâtons-nous.

L'ENFANT, *s'arrêtant.*

Écoutons.... je crois entendre des gémissemens...

LA VEUVE.

Oui, du côté de ce bois.

L'ENFANT.

On a sans doute besoin de secours; allez, ma mère...

LA VEUVE.

Je ne puis te laisser ici... J'irai à l'entrée du bois quand je t'aurai conduit dans la cabane.

L'ENFANT.

Regagnons-la donc promptement.

(*La veuve et l'enfant arrivent auprès de la cabane.*

LA VEUVE, *ouvrant la porte.*

Va, mon fils, je te rejoindrai bientôt.

L'ENFANT.

Ne vous pressez point; je me sens mieux, je n'ai besoin que de repos, je vais dormir.....

LA VEUVE.

Ah, puisse ton sommeil être doux et paisible!...

(*Elle l'embrasse, l'enfant entre dans la cabane et ferme la porte.*)

SCÈNE II.

LA VEUVE *seule.*

ENFANT chéri ! que de peines, que de mortelles inquiétudes tu me causes ! (*Elle s'avance vers le bois.*) Le ciel s'éclaircit, le vent s'apaise.... je n'entends plus ces accens plaintifs qui sembloient implorer des secours... Cependant ce n'étoit point une illusion, mon âme étoit émue, la voix d'un infortuné s'est fait entendre... (*Elle s'arrête, et regarde à l'entrée du bois.*) Je ne découvre rien... Retournons auprès de mon fils... Ah, si son sommeil est tranquille, quel bonheur je goûterai en le voyant dormir !... je travaillerai doucement auprès de lui... mais non, le bruit des fuseaux pourroit le réveiller ; je le regarderai en silence ; je ne serai point forcée de retenir mes pleurs, je les laisserai couler sans contrainte, il ne les verra pas... (*Elle joint les mains et les élève vers le ciel.*) O toi que j'ignore,

mais qui parles à mon cœur, toi qui as créé les cieux et l'univers, qu'il me seroit doux dans mes peines de te connoître, de te prier, de t'invoquer pour mon fils !... Je ne te connois que par tes ouvrages, je vois ta puissance infinie, et puisque tu peux tout, tu dois être bienfaisant. Achève de dessiller mes yeux, et rends à mon fils la force et la santé.... Ma vie fut innocente, et je cherche la vérité... Non, tu ne rejetteras point ma prière; tu daigneras m'éclairer et me conserver mon fils ;.... mais quel bruit frappe mon oreille?... Ah, je reconnois la voix !... courons... (*Elle fait quelques pas vers le bois.*) J'entends marcher, on s'approche.... C'est un vieillard vénérable, il paroît accablé, secourons-le s'il est possible.

SCÈNE III.

LA VEUVE, ÉLIE.

ÉLIE.

Ou suis-je? quel est ce lieu sauvage?

LA VEUVE.

Vous êtes sur les terres des Sidoniens, près de la ville de Sarepta; et si vous avez besoin de repos, venez dans ma cabane...

ÉLIE.

Qui êtes-vous?

LA VEUVE.

Je suis veuve, je n'ai qu'un fils, et je vis du travail de mes mains. J'ai connu l'abondance et le bonheur, je n'abusai point de ma fortune; je l'ai perdue sans désespoir...

ÉLIE.

Quel revers a changé votre sort?...

LA VEUVE.

Les calamités publiques. La terre, privée de pluie et de rosée, est devenue stérile. Tous les travaux de l'agriculture sont abandonnés ou superflus, et le plus terrible des fléaux, la famine, établit entre toutes les classes une funeste égalité. Le sort du riche est semblable à celui du pauvre; le possesseur d'un vaste enclos souffre comme l'indigent, et le courtisan, au fond de son palais, connoît enfin la frivolité du luxe, de la magnificence, et le prix réel des biens offerts par la nature : tels sont les maux qui désolent ma patrie infortunée!...

ÉLIE.

Nation insensée et perverse, brisez vos idoles, détruisez ces ouvrages impies, formés par vos mains criminelles, reconnoissez le vrai Dieu, le Dieu d'Abraham et de Jacob; et le ciel, toujours prêt à pardonner, redeviendra serein pour vous.

LA VEUVE.

Qu'entends-je?... Le vrai Dieu, dites-

vous? Ah, c'est lui que je veux adorer..... Seigneur, le connoissez-vous?... Mais vous ne m'écoutez pas?... vous paroissez souffrir.

ÉLIE.

La force m'abandonne... La fatigue, la soif....

LA VEUVE.

Hélas, je n'ai pour tout bien qu'un peu d'huile et de farine que je conserve dans un vase pour mon fils.

ÉLIE.

Votre fils a-t-il passé plusieurs jours privé de nourriture?

LA VEUVE, *à part, regardant Élie.*

Il pâlit, il chancelle... Non, je ne le laisserai point périr... Ce lin que j'ai filé et que je comptois vendre demain, j'irai aujourd'hui même le porter à Sarepta, j'en aurai quelques alimens pour mon fils, et cette nuit je ne me coucherai point, je veillerai jusqu'au jour... mais si mon fils en s'éveillant se trouvoit pressé de la faim..... mon cœur est déchiré!...

ÉLIE.

Secourez-moi !... vous pouvez me sauver la vie ; secourez-moi !...

LA VEUVE.

Oh, qui pourroit résister à ce cri pénétrant ?... C'en est fait, je ne balance plus : vieillard malheureux, venez, suivez-moi, tout ce que je possède est à vous...

ÉLIE.

Je ne puis quitter ce lieu... allez, je vous attends ici... (*Il s'appuie contre un arbre.*)

LA VEUVE, *allant vers la cabane.*

Je reviendrai dans un moment. (*Elle sort, et entre dans la cabane.*)

SCÈNE IV.

ÉLIE, *seul.*

Et cette femme est Sidonienne!.... Que de vertus naturelles!... O Dieu! daigne élever jusqu'à toi ce cœur si digne de te connoître... daigne répandre ta divine lumière et tes bienfaits sur cette cabane hospitalière!..... Mais, qu'entends-je? quels cris perçans et lamentables! (*On entend de l'intérieur de la cabane, dont la porte est ouverte, la veuve qui s'écrie* :) Mon fils, ô mon fils!

ÉLIE.

Quel malheur est arrivé?...

SCÈNE V.

ÉLIE, LA VEUVE *éplorée.*

LA VEUVE.

Il n'est plus... c'en est donc fait, j'ai tout perdu... Mon fils !... (*Elle tombe sur un siége de gazon.*)

ÉLIE.

Votre fils est mort ?...

LA VEUVE.

Malheureux étranger, tu m'as retenue, je n'ai pu recevoir son dernier soupir !... Mon fils... Mais je veux le revoir... je veux expirer près de lui...

ÉLIE.

Arrête !... écoute-moi !... Un pouvoir surnaturel me rend toutes mes forces. O mère désolée, reconnois, invoque avec moi le Dieu d'Israël.

LA VEUVE.

L'invoquer !... et mon fils est mort...

ÉLIE.

Il peut lui rendre la vie...

LA VEUVE, *se précipitant à genoux.*

Dieu !... ô Dieu !

ÉLIE.

Être éternel et tout-puissant, écoute la voix d'Élie, et les gémissemens de cette mère infortunée ; daigne à la fois lui donner la lumière et lui rendre le bonheur ;... mais tu m'exauces... je le sens... tu m'inspires... (*Il s'élance vers la cabane.*)

LA VEUVE, *se relevant.*

Ciel !... seroit-ce une illusion ?...

ÉLIE, *se retournant.*

Garde-toi de douter... espère tout... et ne suis point mes pas... (*Il entre dans la cabane.*)

SCÈNE VI.

LA VEUVE, *seule.*

Je puis espérer..... mon fils me seroit rendu!... lui que j'ai vu privé de la vie!... Oui, grand Dieu, je ne puis douter de ta puissance et de ta bonte suprême... mais qu'ai-je fait pour mériter, pour obtenir un prodige? (*Elle écoute.*) Ciel!... c'est sa voix!.... c'est lui!.... (*Elle se précipite vers la cabane.*)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LA VEUVE, ÉLIE, *tenant l'enfant par la main.*

LA VEUVE.

Mon fils!...

L'ENFANT, *se jetant dans les bras de la veuve.*

O ma mère!

LA VEUVE.

Tu respires, je te vois, je te serre dans mes bras!... (*Elle le regarde fixement.*) C'est toi.... c'est mon fils, et la santé brille sur son visage... (*Elle se jette aux genoux d'Élie, qui la relève.*) Homme divin, image et ministre du Dieu bienfaisant que ta bouche annonce, tu m'as fait connoître que la Divinité que tu sers est celle que je cherchois, que j'adorois au sein même de l'erreur!... Achève de m'instruire, de m'éclairer... quels hommages dois-je lui rendre?

ÉLIE.

Le plus digne de lui, c'est la reconnoissance d'un cœur tel que le vôtre.

LA VEUVE.

Et vous, soyez toujours mon génie tutélaire.....

ÉLIE.

Je ne suis qu'un simple mortel. Persécuté par un roi barbare, par une reine impie, j'ai fui dans les déserts. Dieu m'ordonna de venir dans ces lieux; sa main puissante, me conduisoit auprès de

vous; il a voulu qu'Élie eût la gloire d'arracher à l'erreur un cœur fait pour la vertu et pour chérir la vérité. Les crimes de l'orgueilleuse Jésabel ont armé sa justice redoutable; mais en punissant les méchans, il sait aussi protéger, récompenser l'innocence et la vertu. Il vous rend votre fils, et redonne à cet enfant chéri la force et la santé. Enfin vous ne souffrirez plus des fléaux terribles dont gémit votre patrie. Ces vases qui ne contenoient qu'un foible reste de farine et d'huile, conservés pour votre fils, ces vases que l'hospitalité généreuse daigna me sacrifier, sont maintenant remplis, et tant que durera la famine, ils fourniront à la subsistance de votre fils, à la vôtre, et à celle de tous les infortunés qui viendront vous implorer.

LA VEUVE.

O ciel!..... Ah! pouvant les secourir, c'est à moi désormais à les aller chercher.... Grand Dieu, que de bienfaits!.... Quelle félicité peut se comparer à la mienne!...

ÉLIE.

Elle sera aussi durable qu'elle est pure! votre nom ne périra point avec vous; et les exemples de votre vie, les récompenses du Seigneur, en perpétueront la mémoire touchante dans la suite de tous les âges.

FIN.

LE RETOUR

DU JEUNE TOBIE,

COMÉDIE.

Celui qui instruit son fils y trouvera sa joie, et se glorifiera en lui parmi ses proches....

Ecclésiastique, chap. xxx.

Dieu rendra à l'homme selon ses œuvres, et il traitera chacun selon le mérite de sa vie....

Job, chap. xxxiv.

AVERTISSEMENT.

Tobie, fils de Tobiel, de la tribu de Nephtali, le modèle accompli de la vertu la plus parfaite, fut également recommandable par sa piété, sa charité envers les pauvres, sa résignation dans l'adversité, sa patience avec une femme d'un caractère difficile, et sa tendresse pour son fils. On ne peut lire sans attendrissement les instructions touchantes qu'il donna à ce fils chéri quelque temps avant leur séparation. Tobie envoya son fils au pays des Mèdes, et le confia à l'ange Raphaël, qui avoit pris la figure d'un jeune homme et le nom d'Azarias (1). Le voyage se prolongea,

(1) L'ange dit au vieux Tobie qu'il s'appeloit Azarias, fils d'Ananias. Azarias est un mot qui

et Tobie souffrit également de son inquiétude et des plaintes continuelles d'Anne, sa femme, qui lui reprochoit amèrement d'avoir remis son fils entre les mains d'un jeune homme sans expérience. Enfin l'ange ramena le jeune Tobie, qui avoit épousé Sara, fille de Raguel, et qui revenoit avec sa femme et de grandes richesses, et pour ne plus quitter son père. Le jeune Tobie, avec le foie d'un poisson monstrueux qu'il avoit tué sur les rives du Tigre, rendit la vue à son père. Ce dernier offrit à Azarias la moitié des richesses que rapportoit son fils. L'ange alors se fit connoître : il dit au vieux Tobie que le bonheur dont il jouissoit

---

signifie *secours de Dieu*, et Ananias signifie *grâce et don de Dieu*.

étoit la récompense de sa vertu, de sa piété et de ses aumônes, etc. Enfin, il lui annonça qu'il vivroit encore une longue suite d'années. En effet, Tobie vécut jusqu'à l'âge de cent deux ans; il fit plusieurs prédictions avant de mourir, etc.

On verra, d'après cet extrait, que j'ai scrupuleusement suivi l'Écriture, et conservé le caractère et les traits avec lesquels elle représente la femme du sage et vertueux Tobie.

PERSONNAGES.

LE VIEUX TOBIE.
ANNE, femme du vieux Tobie.
LE JEUNE TOBIE.
L'ANGE RAPHAEL, sous la figure d'un jeune homme; et sous le nom d'Azarias.
SOPHAR, servante d'Anne.
ÉLIPHAS, ami et parent du vieux Tobie.
TROUPE DE VOISINS ET DE VOISINES.

Le théâtre représente un jardin; à l'un des côtés on voit la maison du vieux Tobie.

LE RETOUR DU JEUNE TOBIE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHAR *seule, un arrosoir à la main.*

Travailler au jardin, faire le ménage de la maison, servir de guide au bon vieux Tobie, tout cela ne seroit rien, s'il ne falloit pas encore obéir à ma maîtresse!... Oh, quelle femme! quelle femme!... Depuis le départ de son fils, il n'y a plus moyen d'y tenir, et surtout depuis quinze jours, la pauvre Anne a totalement perdu l'esprit. Je comprends bien qu'une mère, inquiète de son enfant, n'est pas obligée d'être tout-à-fait raisonnable; mais parce qu'on aime son fils, on n'est pas en droit de tourmenter son mari, de brusquer ses voisins; de désoler sa servante; en un mot, de faire un train, un vacarme qui nous

tient éveillés la nuit comme le jour. Sans mon maître, il y a long-temps que je ne serois plus ici; mais comment quitter Tobie, cet homme si bon, si charitable, si patient?... Quelqu'un vient.. Ah, ah! c'est Éliphas, l'ami de la maison.

SCÈNE II.

SOPHAR, ÉLIPHAS.

SOPHAR.

GRACE au ciel, vous voilà de retour après trois mois d'absence! que mon maître sera content!

ÉLIPHAS.

Où est-il, Tobie? je n'ai trouvé personne dans la maison.

SOPHAR.

Il est allé avec Anne, sa femme, se promener sur le grand chemin, sur la route qu'a prise le jeune Tobie en nous quittant.

ÉLIPHAS.

Et toujours point de nouvelles du jeune Tobie ?

SOPHAR.

Pas la moindre.

ÉLIPHAS.

Mon cher et respectable ami doit être bien profondément affligé...

SOPHAR.

Oh, je vous en réponds : mais le Seigneur le soutient et le console. Et puis, quoiqu'il n'ait pas de fortune, et qu'il soit aveugle, il ne laisse point passer de jour sans faire quelque bonne action. Quand on songe à ce qu'il possède, on le trouve bien pauvre : lorsqu'on voit ce qu'il donne, on est tenté de le croire plus à son aise que beaucoup de gens qui passent pour être riches. D'ailleurs, vous savez comme il est aimé, respecté : tous ses voisins viennent le consulter ; il empêche les procès, apaise les querelles, entretient la paix, l'union : on ne peut s'empêcher de suivre ses conseils, et pour-

tant il n'a pas l'air de réprimander. Il parle avec tant de douceur, si simplement...

ÉLIPHAS.

Il n'exhorte pas, il inspire : et tel sera toujours le privilége heureux du sentiment et de la vertu.

SOPHAR.

Tout cela le dissipe.

ÉLIPHAS.

Il peut éprouver de vives afflictions; il est homme, il est sensible; mais la douleur n'accablera jamais sa grande âme. Non, Tobie ne sauroit être entièrement malheureux. Parle-moi de ta maîtresse: je crains bien que sa vivacité naturelle, surtout dans cet instant, n'ajoute encore aux peines de mon ami...

SOPHAR.

Vous ne vous trompez pas, je vous assure : Annie, à ce qu'on dit, a toujours tourmenté Tobie; quoiqu'elle soit bonne au fond, elle se fâche et s'emporte si facilement...

ÉLIPHAS.

Son cœur est excellent; mais sa violence est extrême.

SOPHAR.

Hé bien, vous n'avez rien vu. Le chagrin que lui cause l'absence de son fils la rend si déraisonnable, qu'il faudroit avoir la patience de mon maître pour pouvoir la supporter. Elle pleure, elle gémit, elle accable mon maître de reproches, elle me gronde, voilà comment la journée se passe. Ce n'est pas tout : elle n'est pas plus tranquille durant la nuit; c'est le temps de ce qu'elle appelle ses *pressentimens*, et toujours des *pressentimens* terribles qui nous réveillent en sursaut. Il faut se relever, rallumer la lampe. Alors elle crie, se désole, elle prie Dieu; et puis recommence ses lamentations, ses reproches. Elle veut qu'on l'écoute, défend qu'on lui réponde, et se plaint de notre silence. Personne, dit-elle, ne cherche à la consoler; on l'abandonne à son désespoir. Elle a tout perdu; il ne lui reste qu'un mari insensible

à sa douleur, et une servante imbécille. Elle quittera l'un, chassera l'autre, et se retirera dans un désert pour y mourir en paix. C'est ainsi que toutes les nuits elle nous entretient jusqu'au jour.

ÉLIPHAS.

Mais que peut-elle reprocher à Tobie?

SOPHAR.

D'avoir laissé partir son fils, et surtout de l'avoir confié à cet inconnu, à ce jeune Azarias...

ÉLIPHAS.

Je n'ai point vu ce jeune homme; mais Tobie m'en a dit tant de bien...

SOPHAR.

Il faut être juste, la conduite de mon maître à cet égard est singulière. Tenez, vous connoissez le jeune Tobie; hé bien, Azarias est tout au plus de son âge, et avec cela encore plus joli; il a un teint, des couleurs... enfin il est beau comme un ange. Un visage comme cela n'a jamais l'air raisonnable; et quand ma pauvre maî-

tresse se rappelle cette figure si jeune et si charmante, elle en frémit de la tête aux pieds; cela est naturel. S'il avoit la mine sévère et refrognée, nous serions cent fois moins inquiets...

ÉLIPHAS.

Dis-moi, Sophar, penses-tu que ton maître doive tarder beaucoup à revenir de sa promenade?

SOPHAR.

Anne l'aura conduit sous le grand saule et quand une fois elle le tient-là tête à tête, c'est pour long-temps.

ÉLIPHAS.

Qu'est-ce que le grand saule?

SOPHAR.

Ce fut jusqu'à cet endroit qu'Anne et Tobie conduisirent leur fils lorsqu'il partit avec Azarias. Ma maîtresse ne peut revoir cet arbre sans éprouver un redoublement de douleur, et cependant elle y va tous les jours...

ÉLIPHAS.

Pauvre Tobie!

SOPHAR.

Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'il ne se plaint point, et moi-même je n'oserois murmurer en sa présence des emportemens de sa femme. Souvent il en a l'air touché, et jamais il n'en paroît surpris... Mais j'entends du bruit dans la maison... Quelqu'un m'appelle, je crois... J'y vais !... Si c'est mon maître je reviendrai vous avertir....

(*Sophar rentre dans la maison.*)

SCÈNE III.

ÉLIPHAS, *seul.*

Si Tobie n'est pas heureux, quel mortel osera se plaindre de ne pas l'être ! Mais le Seigneur ne laissera point tant de vertu sans récompense, il lui rendra ce fils, digne objet de ses soins et de sa tendresse..... On vient, n'entends-je pas la voix de Tobie?... C'est lui-même !...

(*Il va au-devant de Tobie.*)

SCÈNE IV.

ÉLIPHAS, TOBIE, *conduit par Sophar.*

TOBIE.

Où est-il ? où est Éliphas ?

ÉLIPHAS, *l'embrassant.*

Je suis près de vous, mon ami...

TOBIE.

Sophar, laisse-nous...

SOPHAR.

Mais Éliphas pourra-t-il vous conduire ?...

TOBIE.

Va, sois tranquille : un véritable ami est toujours un bon guide...

SOPHAR, *à part, en s'en allant.*

Allons tâcher de retenir ma maîtresse, afin qu'elle ne vienne pas les troubler....

(*Elle sort.*)

TOBIE.

Hé bien, Éliphas! vous me retrouvez dans la situation où vous m'avez laissé..... Je n'ai point reçu de nouvelles de mon fils.

ÉLIPHAS.

Je le sais; mais vous ne devez point perdre l'espérance...

TOBIE.

L'espérance, mon ami, est une consolation passagère et trompeuse; en s'y livrant on s'expose à ressentir plus vivement les maux dont elle écarte l'idée. Ce n'est pas pour nous repaître de chimères séduisantes, ou pour nous affliger vainement, que Dieu a donné la prévoyance. Il a voulu qu'elle nous fût utile, et non qu'elle nous égarât. Lorsqu'il faut agir et prendre un parti, nous devons sans doute jeter les yeux sur l'avenir, mais c'est une folie de vouloir en pénétrer l'obscurité pour n'y chercher que des illusions flatteuses, ou pour se former des fantômes effrayans...

ÉLIPHAS.

Quel sentiment peut donc vous sou-

tenir dans vos peines et vous les faire supporter ?

TOBIE.

Celui qui convient à l'homme, à cet être à la fois dépendant, foible et raisonnable, la résignation...

ÉLIPHAS.

Ah, Tobie!... Dieu connoît tout : ce n'est pas pour vous éprouver qu'il a répandu tant d'amertume sur vos jours, en vous ravissant vos biens, en vous privant de la clarté des cieux, en vous séparant de votre fils. Il n'a voulu que vous procurer les moyens d'offrir tous les exemples et le parfait modèle de la vertu la plus pure.

TOBIE.

Je ne mérite point d'éloges. Dans tout le cours de ma vie je n'ai fait que suivre les inclinations de mon cœur, et que me soumettre à la nécessité. Mais, parlons de vous, cher Éliphas; avez-vous ramené vos enfans ?

ÉLIPHAS.

Ils sont tous avec moi, et je suis revenu pour le mariage de mon fils...

TOBIE.

Vous mariez votre fils !... Que vous êtes heureux !...

ÉLIPHAS.

O Tobie ! si vous pouviez penser que je le suis entièrement, combien vous blesseriez l'amitié !

TOBIE.

Va, je connois ton cœur ; et si mon sort m'arrache un soupir, sois certain que je n'en partage pas avec moins de sincérité ta joie et ton bonheur... Mais j'entends marcher...

ÉLIPHAS.

C'est Anne qui vient à nous...

SCÈNE V.

ANNE, ÉLIPHAS, TOBIE.

ANNE, *vivement.*

ÉLIPHAS, j'apprends dans l'instant que vous êtes ici. Pourquoi donc ne m'avez-vous pas demandée? Vouliez-vous entretenir Tobie en secret? Auriez-vous eu des nouvelles de mon fils?

ÉLIPHAS.

Hélas! je ne suis pas assez heureux pour en avoir appris...

ANNE.

Quel ton vous avez!..... *Hélas!* dites-vous... Quand je suis venue vous étiez attendris tous les deux... maintenant vous paroissez interdits, embarrassés... De quoi parliez-vous? je veux le savoir... Tobie, répondez-moi, que vous a-t-il dit de mon fils?

TOBIE.

Il ne m'en parloit pas.

ANNE.

Pensez-vous me tromper? ne vois-je pas à votre air qu'il y a du mystère, et qu'on veut me cacher quelque nouveau sujet d'inquiétude? Au nom du ciel, Tobie, parlez-moi franchement, ne me déguisez rien!...

TOBIE.

Je vous ai dit la vérité: Éliphas n'a rien appris de votre fils; il me parloit du sien, qui va se marier...

ANNE.

Il vous faisoit part du mariage de son fils.... quel moment il choisit!... Venoit-il aussi vous inviter aux noces?... Dans l'état affreux où nous sommes, croit-il qu'une semblable fête puisse être un spectacle bien doux?...

(*Elle se détourne pour cacher ses pleurs.*)

TOBIE.

Il croit, comme moi, que la vue du

bonheur d'un ami est la plus chère des consolations...

ANNE.

Des consolations!... il n'en existe point pour moi, je n'en veux point recevoir. Je haïrois ceux qui connoîtroient assez peu mon cœur pour essayer de m'en offrir.... Éliphas,... pardonnez... vous voyez la douleur qui me tourmente et m'accable... je voudrois être seule avec Tobie...

TOBIE, *bas à Éliphas.*

Mon ami, excusez; plaignez sa foiblesse. Allez, laissez-nous.

ÉLIPHAS, *bas à Tobie.*

Avec quel regret je vous quitte! Adieu, cher Tobie; je reviendrai ce soir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ANNE, TOBIE.

ANNE, *regardant sortir Éliphas.*

Il s'en va, grâce au ciel!... Je n'ai jamais pu souffrir cet homme dont vous faites tant de cas... il est dur, insensible, grossier... Venir dans une maison remplie de trouble et de douleur, pour y étaler sa joie, pour s'y vanter d'un bonheur dont nous ne jouirons jamais!... M'inviter à des noces, moi malheureuse!... Ah, c'est insulter trop cruellement à mon désespoir!...

TOBIE.

Mais, ma femme...

ANNE.

Ah, voulez-vous l'excuser? vous y perdrez votre éloquence et vos peines, je vous en avertis. Je trouve ce procédé inouï, monstrueux, et j'en conserverai

toujours le souvenir : enfin, je vous déclare que je ne veux plus revoir cet homme... (*Tobie s'assied sur un banc de gazon, et Anne continue.*) Je ne doute pas qu'il n'ait le projet de revenir bientôt avec son fils et sa belle-fille, quand ce ne seroit que pour me braver ; car il a toujours eu de l'aversion pour moi. Il y a entre nous une véritable antipathie ; vous le savez depuis long-temps, et cependant vous le chérissez ; je ne vous ai jamais vu d'attachement que pour lui. Hé bien, il faut choisir entre nous : s'il remet le pied dans cette maison, je la quitterai sans retour. Il est inutile de vouloir me dissuader de cette résolution, c'est un parti pris ; non, vous dis-je, tous les raisonnemens sont superflus...

TOBIE.

Mais, je ne dis rien...

ANNE.

Et voilà ce que je ne puis supporter : votre indifférence cruelle, votre silence dédaigneux.... Il n'y a plus moyen de

vivre avec vous... l'état où je suis, l'excès de ma douleur, rien ne vous touche...

TOBIE.

Je vous assure, ma femme, que vous me faites beaucoup souffrir.

ANNE.

Je vous entends. Fort bien, employez la raillerie...

TOBIE.

Je ne parle que trop sérieusement...

ANNE.

Vous me poussez à bout. Loin de me plaindre, vous ne cherchez qu'à m'irriter; et cependant toutes mes peines sont votre ouvrage! C'est vous qui m'avez privée de mon fils... Si du moins, en consentant à ce fatal voyage, vous l'aviez remis en des mains sûres et prudentes; mais donner toute sa confiance à un inconnu, à un enfant!...

TOBIE.

J'ignore, il est vrai, l'âge d'Azarias; mais je connois sa raison...

ANNE.

Sa raison !... Un enfant, vous dis-je; une figure de quinze ans, tout au plus!

TOBIE.

S'il est ainsi, Azarias est donc un être surnaturel; une profonde sagesse éclate dans tous ses discours; vous-même vous l'écoutiez, vous m'en parliez avec admiration...

ANNE.

Hélas! je ne me souviens plus de ses discours, je ne me rappelle que ses traits, son air de jeunesse... et l'inquiétude me dévore et me tue... Je n'ai jamais ressenti la tristesse que j'éprouve aujourd'hui... un noir pressentiment m'accable... Quelle nuit j'ai passée! quel sommeil interrompu! quels songes effrayans, quels présages terribles!... Trois fois, du haut des toits, un cri plaintif s'est fait entendre; trois fois la lampe s'est éteinte d'elle-même; et quand le jour a paru, le ciel étoit sombre et chargé de nuages... O mon

fils! c'en est fait, je ne te verrai plus... Mon fils!...

(*On entend un grand bruit du côté de la maison.*)

TOBIE, *se levant.*

Quel bruit! quel tumulte!

ANNE.

Je reconnois la voix d'Éliphas.... ne l'avois-je pas dit?...

TOBIE.

Anne j'entends des cris de joie... j'entends prononcer le nom de Tobie...

ANNE.

Que dis-tu?... se pourroit-il?...

(*Elle se précipite vers la maison.*)

SCÈNE VII.

ANNE, TOBIE, ÉLIPHAS, SOPHAR,
Troupe de voisins et voisines.

(*Ils entrent tous en tumulte, et en s'écriant :* Il est arrivé! il est arrivé!...)

ANNE.

Mon fils!

TOBIE.

O mon Dieu!

ÉLIPHAS, *à Tobie.*

Mon ami, j'ai vu ton fils! je viens de lui parler...

TOBIE.

Juste ciel!

ANNE, *embrassant Tobie.*

O Tobie!... Cher Éliphas!... Mais, où est-il?...

ÉLIPHAS.

Il a craint pour vous deux une révolution fatale : il m'avoit chargé de vous

prévenir; mais tous nos bons voisins, qui m'ont prévenu, ne m'ont pas permis...

ANNE.

Où est-il?

ÉLIPHAS.

Dans ma maison.

ANNE.

Ah, conduisez-moi!... venez!...
(*Elle prend Éliphas par le bras et l'entraîne.*)

SOPHAR et les voisins.

Suivons-la... suivons-la...
(*Tout le monde sort précipitamment.*)

SCÈNE VIII.

TOBIE, *seul.*

Arrêtez!... Anne!... Sophar! Sophar, viens me donner le bras... Personne ne répond... ils sont tous partis... et moi, seul, dans une nuit profonde, je ne puis les suivre... Mais, essayons; l'amour pa-

ternel saura peut-être me guider; je dois trouver le chemin qui me conduira dans les bras de mon fils !... (*Il se heurte contre un arbre.*) Hélas !... je fais de vains efforts ! et déjà je suis égaré dans cet espace si borné, dans ce jardin que je parcourois jadis en si peu d'instans ! à quelle dépendance assujettit le malheur affreux d'être privé de la vue !... O mon fils, il m'est impossible de t'aller chercher !... tu vas venir, et je ne te verrai point !... et je ne te verrai jamais !... Que dis-je ? quel murmure insensé m'échappe, et dans quel moment ! quand mon fils m'est rendu !... Grand Dieu, pardonne !... Mais tu pénètres dans mon cœur ; tu vois ma reconnoissance, ma soumission... On vient... c'est mon fils !... Ah, je reconnois cette voix si chère...

(*Il fait quelques pas.*)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

TOBIE, ANNE, *conduisant le jeune Tobie;* L'ANGE, *sous la figure d'Azarias;* ÉLIPHAS, SOPHAR.

ANNE, *à son fils, en montrant le vieux Tobie.*

Le voilà !...

LE JEUNE TOBIE, *se jetant dans les bras de son père.*

Mon père, recevez dans vos bras le plus tendre fils, le plus fortuné de tous les hommes !...

LE VIEUX TOBIE.

O mon cher Tobie!

LE JEUNE TOBIE, *ouvrant une boîte.*

Ah, vous ne connoissez pas encore tout l'excès de ma félicité! (*Il tire de la boîte le foie du poisson, et touche les yeux de son père.*) Grand Dieu, dissipe les ténèbres qui l'environnent, brise le

voile sombre qui lui dérobe la clarté des cieux! quel mortel fut jamais plus digne d'admirer tes ouvrages?...

LE VIEUX TOBIE.

Est-ce une illusion?.... quel prodige inouï!... O Dieu, tu me rends toute mon existence! je revois mon fils!

ANNE.

Juste ciel!

ÉLIPHAS.

Ah, mon ami!

LE VIEUX TOBIE.

Mon cœur ne peut suffire à cet excès de joie!... Mon fils!... Anne! Éliphas! je vous reconnois tous...

SOPHAR.

Et moi, mon bon maître, je suis Sophar...

LE JEUNE TOBIE.

Mon père, c'est au vertueux Azarias que je dois mon bonheur.

LE VIEUX TOBIE.

Ah, comment reconnoîtrons-nous.....

ANNE.

Apprends donc, cher Tobie, tout ce que nous devons à cet ange tutélaire : notre fils est marié, il a épousé une femme jeune, belle, riche... Afin d'arriver plus tôt dans la maison paternelle, il a laissé sa femme et sa suite à quelque distance d'ici; mais nous la verrons ce soir... Et tu recouvres la vue!... et je suis rendue à la vie!... notre fils ne nous quittera plus...

LE VIEUX TOBIE.

O mon Dieu! ma reconnoissance pourra-t-elle jamais égaler tes bienfaits?... Cher Azarias!... mon fils doit partager sa fortune avec vous...

LE JEUNE TOBIE.

Ah! c'est le vœu de mon cœur....

L'ANGE.

Tobie, le pauvre et l'infortuné vous ont toujours trouvé compatissant et sensible; vous avez élevé votre fils dans la crainte du Seigneur, et par votre exemple et vos sages leçons, vous sûtes graver

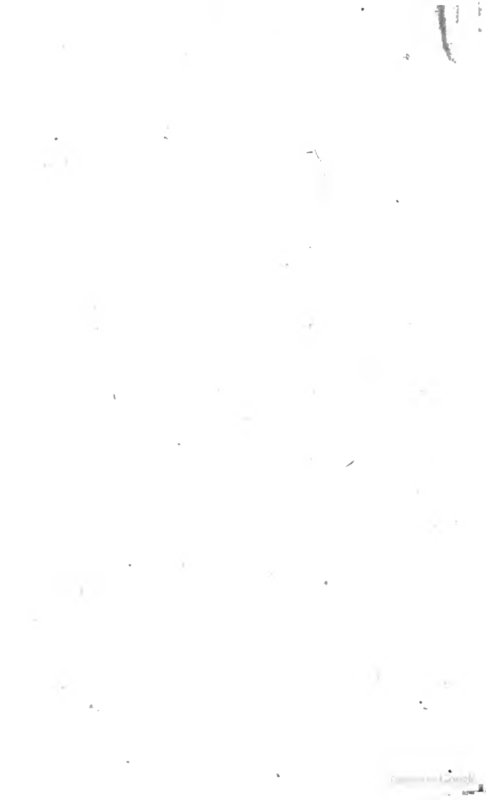
dans son âme toutes les vertus dont la vôtre est ornée; enfin, l'adversité n'a pu ni vous aigrir ni vous abattre. Le Seigneur récompense en vous la piété fidèle, l'humanité bienfaisante, la résignation et la tendresse paternelle. Le bonheur pur et sans mélange dont il vous fait jouir ne sera jamais troublé; sa bonté suprême prolongera vos jours au-delà des limites ordinaires fixées par la nature; et cette nouvelle carrière qui vient de s'ouvrir pour vous sera constamment fortunée, et plus étendue encore que celle que vous avez déjà parcourue... Adieu, Tobie : vous ne reverrez plus Azarias; mais Raphaël veillera toujours sur vous...

(*L'ange s'éloigne, un nuage descend des cieux et le dérobe aux yeux des spectateurs.*)

LE VIEUX TOBIE, *se jetant à genoux.*

O mon fils, adorons le Seigneur!

FIN DU TOME PREMIER.




13


BIB